

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté de philosophie, arts et lettres
École de philosophie



L'ÉNIGME DE L'HISTOIRE RACONTÉE

Une ontologie narrative du récit historique

Mémoire présenté en vue de l'obtention
du grade de **master en philosophie**
(MM 120 MS - Erasmus mundus)

sous la direction du P^r Mark Maesschalck

par Federico Chacón

Année académique 2010 - 2011

El instante

¿Dónde estarán los siglos, dónde el sueño
de espadas que los tártaros soñaron,
dónde los fuertes muros que allanaron,
dónde el Árbol de Adán y el otro Leño?
El presente está solo. La memoria
erige el tiempo. Sucesión y engaño
es la rutina del reloj. El año
no es menos vano que la vana historia.
Entre el alba y la noche hay un abismo
de agonías, de luces, de cuidados;
el rostro que se mira en los gastados
espejos de la noche no es el mismo.
El hoy fugaz es tenue y es eterno;
otro Cielo no esperes, ni otro Infierno.

Jorge Luis Borges¹

¹ *L'instant. Où seront les siècles, où le rêve / d'épées que les tartares rêvèrent, / où les forts murs qu'ils rasèrent, / où l'Arbre d'Adam et l'autre Bûche ? Le présent reste seul. La mémoire / érige le temps. Succession et tromperie / c'est la routine de l'horloge. L'an / n'est pas moins vain que la vaine histoire. / Entre l'aube et la nuit il y a un abîme / d'agonies, de lumières, de soucis ; / le visage qui se regarde dans les miroirs / usés de la nuit n'est pas le même. / L'aujourd'hui fugace est tenu et éternel. / Que tu n'attendes pas un autre Ciel, ni un autre Enfer.*

*Acabamos de ganar completamente la acción.
Un pequeño resto huye precipitadamente.
Nuestra caballería lo persigue hasta concluirlo.
La Patria es libre.*

*Dios guarde a V. E. muchos años.
Cuartel general en el Campo de Batalla en lo de Espejo.
5 de abril de 1818*

San Martín

Général José de San Martín²

² Voici la traduction du premier rapport de la bataille de Maipú, dans le cadre de la guerre de l'Indépendance sud-américaine, donné par le *Libérateur* général José de San Martín : « *Nous venons de gagner complètement l'action. Un petit reste fuit précipitamment. Notre cavalerie le poursuit jusqu'à le terminer. La Patrie est libre. Dieu garde V. E. plusieurs années. Quartier général dans le Champ de Bataille à l'Espejo. 5 Avril 1818. [signature :] San Martín* ». La lettre est adressée au Directeur général Bernardo d'O'Higgins. Le document est conservé à l'Archive Nationale de Chile.

SIGLES DES ŒUVRES DE PAUL RICŒUR

I	Temps et récit I
II	Temps et récit II
III	Temps et récit III
CI	Le conflit des interprétations
CC	La critique et la conviction
EC1	Écrits et conférences. Tome 1
IT	Interpretation theory
L2	Lectures 2
MV	La métaphore vive
MHO	La mémoire, l'histoire, l'oubli
RF	Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle
SA	Soi même comme un autre
TA	Du texte à l'action

INTRODUCTION

Si le discours dit la réalité des choses, si le langage a la véhémence de l'ontologique, alors qu'en est-il du discours des choses passées ? Qu'en est-il de ladite réalité quand elle n'est plus présente mais passée et absente ? Y a-t-il encore une expression langagière de ce qui n'est plus ? Le discours peut-il surmonter non seulement le décalage ontologique face aux choses, mais encore le décalage temporel face au passé ? Qu'est-ce que référer à des événements passés d'un temps oublié ? L'histoire racontée produit-elle plus qu'un ou plusieurs « effets de réalité » ? Et la vérité, ce mot *inégal* de la philosophie et de la science, est-elle encore possible pour le discours historique ? Qu'est-ce que veut dire « vrai » si l'on s'adresse à ce qui est déjà disparu, et à jamais ? Voici quelques unes des questions qui ont suscité et inspiré l'enquête qui suit. Or sous le titre mimétique de « refiguration », elles ont trouvé dans *Temps et récit* de Paul Ricœur un guide puissant pour l'exploration du terrain de débat³. Dans l'esprit et la lettre de cet ouvrage, on peut les résumer de la façon suivante : *comment une narration historique vise des événements réellement arrivés ?* Ou plus précisément encore : *qu'est-ce la refiguration dans le cas d'un récit historique ?* C'est bien cette question qui constituera désormais la nôtre. Cherchons-nous une ou plusieurs réponses ? Peut-être ; mais l'ambition ou l'espoir est plutôt de trouver des chemins possibles pour la réflexion, de repérer les embarras

³ Paul RICŒUR, *Temps et récit I. L'intrigue et le récit historique* (Saint-Amand, Seuil, 1983) ; *Temps et récit II. La configuration dans le récit de fiction* (Saint-Amand, Seuil, 1984) ; *Temps et récit III. Le temps raconté* (Saint-Amand, Seuil, 1985). Dorénavant I, II, III (si nécessaire, on indiquera aussi le sigle TR).

du sujet, d'en poursuivre les déviations inattendues, de pointer enfin un travail de pensée.

Notre enquête se divise en trois parties. Pour mieux saisir notre sujet, nous commençons par une présentation générale de la problématique développée par TR, de ses thèses les plus importantes, et de l'ordre formel donné aux analyses par l'auteur. Cela va nous permettre, d'abord, d'indiquer le sens conceptuel du refiguratif et dans la corrélation entre temps et récit, et dans la distinction entre sens et référence du langage, postulées par Ricœur ; ensuite, de signaler la double place que prend notre thème dans l'architecture générale de l'ouvrage, d'où surgiront très précisément nos deux chapitres suivants ; enfin, d'esquisser déjà les limites de notre tâche. En ce sens, cet exposé préliminaire constitue en même temps le cadre interprétatif le plus ample et une orientation pour la recherche entière (*I. Horizon aporétique et refiguration cherchée*).

De façon plus large, et déjà de manière assez analytique, nous faisons ensuite une présentation du cercle mimétique selon l'exposé donné par l'auteur dans le premier volume de TR. Comme on sait, un modèle général pour la compréhension des rapports entre langage et culture en surgit. Nous trouverons donc là le premier développement systématique de la notion du refiguratif, bref, un premier indice de sa portée, de ses contenus particuliers, et de ses problèmes. Mais nous ne ferons pas une reprise tout court des affirmations de Ricœur sur le point. Une série de notes trouvées dans la description, parfois marginales ou heureusement imprécises, ainsi que certains points en excès ou en défaut par rapport aux instances du cercle décrites, nous permettront de proposer quelques déplacements de sujets, voire quelques changements de contenus. Les échanges manifestes ou latents entre les instances, le fait que Ricœur traite souvent séparément, ne fût-ce que de façon analytique, le composant mondain et le composant temporel de chaque moment, le sens pratique et ouvert du champ préfiguré, la place centrale de mimésis II, la dissémination de la

fonction imaginaire, l'orientation ontologique mais aussi le sens largement fragmentaire, parfois lacunaire de la première description du refiguratif (en particulier, en ce qui concerne le récit d'histoire), tout cela nous donnera beaucoup à penser. Tout compte fait, le modèle général de mimésis narrative demeure finalement la clef pour interpréter les analyses directement adressées au récit historique du volume III. Le passage par le cercle général n'a donc point d'accessoire, mais tout le contraire (*II. Les chemins du cercle mimétique*).

Notre dernière partie est finalement consacrée au récit historique. Une justification du choix des chapitres du troisième volume de TR ouvre l'étude. En rapport direct avec la thèse langagière qui soutient les analyses de Ricœur, et tenant compte de ses *Conclusions*, elle montre une ligne sinon de rupture du moins de différenciation entre les premiers cinq et les deux derniers chapitres de la section finale de TR. Cette distinction et ce choix nous permettront de parler d'une ontologie strictement narrative qui se ferme avec le chapitre intitulé « L'entrecroisement de l'histoire et de la fiction » ; celui-ci sera donc pour nous le dernier à traiter. Une fois indiquées dans nos chapitres précédents les thèses générales, et interprété aussi déjà le cercle de la mimésis, il ne reste qu'à être attentif aux détails de l'argumentation du volume III pour trouver les correspondances et les divergences, et pour cerner et libérer le sens du refiguratif en histoire. Du moment où la reprise des thèmes est censée approfondir le modèle général, Ricœur lui-même est prêt à reconnaître plusieurs points de divergence. Mais une fois encore, outre les notations de l'auteur, nous allons lire le texte pour réfléchir sur les liens multiples qui s'expriment entre le modèle général et les nouvelles analyses, et du point de vue méthodologique, et du point de vue conceptuel. À ce niveau, le texte prend une figure vraiment arborescente, avec beaucoup de visions et d'auteurs entremêlés, et de ce fait les analyses vont bien au-delà du cadre strictement narratif. Ainsi, parfois les problèmes du temps et des modalités fictives ne semblent pas s'adresser exclusivement à la

question refigurative du récit historique. Quelques autres changements seront de nouveau proposés. D'un autre côté, le champ demeure ouvert pour demander quelle est la fonction précise de la lecture en histoire, que Ricœur traite de façon expresse seulement dans le cas du récit de fiction. Ce ne sera donc qu'autour de la notion de *représentance* que nous trouverons ce qui semble le domaine propre à la refiguration du récit d'histoire. À bien y regarder, ce terme, dont Ricœur essaiera une certaine articulation dialectique, engage aussi le problème de la vérité en histoire, et de la vérité comme problème discursif. Or c'est juste à ce niveau *ontologique* qu'un mot, qui est déjà apparu, revient alors fortement dans l'écriture de Ricœur : *énigme*. Ce mot est pour nous le signe du destin de la réflexion entière. Nous le choisissons d'ailleurs de bon gré pour le titre de notre recherche (*III: L'ontologie narrative du passé raconté*).

Néanmoins, après toutes les analyses, il nous semblera encore nécessaire de poser la question autour du lien entre la visée ontologique de la représentance et la visée ontologique de tout texte narratif, bref, entre le monde des événements passés et le monde projeté par une œuvre littéraire, en l'occurrence, un texte historique. Ne fût-ce que de façon occasionnelle, Ricœur indique le fait que nous sommes lecteurs et de fiction et d'histoire. Ne faudrait-il pas alors lier représentance et monde du texte et du lecteur pour trouver la figure finale du refiguratif du récit historique dans TR ? Dans nos conclusions, nous tenterons de suivre le fil de ce possible chemin.

Nous allons prendre de façon quasiment exclusive *Temps et récit*, mais deux autres larges textes ont été aussi importants pour notre lecture, par des raisons différentes : d'un côté, *La métaphore vive*, qui partage en général avec *Temps et récit* une même philosophie du langage, mais sans parler de l'histoire ni du temps ; de l'autre côté, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, qui s'adresse directement au thème de l'histoire, qui donne encore une place importante à l'écriture historique, mais qui

change significativement la méthode d'exposé⁴. Les rapports avec ces deux autres ouvrages sont multiples, parfois éclaircissants, d'autres fois contradictoires, toujours motivants pour la réflexion. Nous les utiliserons surtout à fin de mieux interpréter TR, mais aussi pour signaler quelques possibles dérivations pour la continuation de l'enquête (en ce sens, ce sont plutôt les notes qui en tiendront compte). Dans cette ligne, nous indiquerons en particulier la place donnée par Ricœur dans MHO à plusieurs thèmes traités par TR. Le reste des articles cités de Paul Ricœur ont été aussi de consultation obligée pour mieux saisir l'ensemble des questions posées ; mais la particularité analytique de TR excède en général les exposés des mêmes sujets faits ailleurs.

Notre devise de lecture est celle de suivre les arguments et de penser avec. Une simple répétition des thèses acquises, serait non seulement un exercice routinier pour la pensée, mais encore un travail à contre courant de tout ce que TR nous propose (et peut-être de toute la philosophie de Paul Ricœur), bref, une simple mimésis *copie*. D'ailleurs, dans un texte comme celui-ci, cela semble obligatoire et par la profusion de thèmes et par son aspect exploratoire : ses propres analyses, Ricœur les a qualifiées une fois de « sinueuses »⁵. Et quelques années après sa publication, il ajoutera même qu'il n'écrirait déjà plus TR de la même façon⁶. Il suffit de lire les *Conclusions* rédigées par Ricœur pour en avoir un autre point de vue, avec des notes critiques, sur l'ensemble du texte. Comme il l'avouera dans son *Autobiographie intellectuelle* : « j'employai près d'une année à rédiger les conclusions dont le ton devint plus problématique que l'ouvrage lui-même »⁷. En

⁴ Paul RICŒUR, *La métaphore vive* (Paris, Seuil, 1975) ; *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris, Seuil, 2000). Dorénavant MV et MHO respectivement.

⁵ Cf. Christian BOUCHINDHOMME et Rainer ROCHLITZ (dir.), « Temps et récit » de Paul Ricœur en débat (Paris, Cerf, 1990), p. 187.

⁶ Cf. Paul RICŒUR, *La critique et la conviction. Entretien avec François Azouvi et Marc de Launay* (Paris, Calmann-Lévy, 1995), p. 131. Dorénavant CC. C'est l'éloge de l'ouvrage de Krzysztof Pomian, *L'ordre du temps*, apparu en 1984, qui motive le commentaire de Ricœur.

⁷ Paul RICŒUR, *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle* (Paris, Esprit, 1995), p. 75. Désormais RF.

plus, notre sujet de recherche semble forcément problématique, d'une part, parce que la perspective générale subit des changements tout au long du texte : « *Temps et récit III* marque une avancée significative (...) par rapport à l'hypothèse de travail énoncée au début de *Temps et récit* » (RF 72 - 73) ; mais surtout, parce que la refiguration elle-même est très précisément un « problème ultrasensible et ultracontroversé » (CC 129). En définitive, ce qui pour l'auteur semble un travail en mouvement, nous ne voudrions pas le transformer en une vaine tradition de lieux communs. La pensée de Paul Ricoeur sur l'histoire, dont nous ne retracerons que l'un de ces aspects, est vaste, complexe, hétéroclite. Mais surtout elle a l'air plutôt d'une réflexion en marche que d'une parole conclue (et moins encore concluante : tout point final en philosophie, éloigné à l'infini).

Deux *textes* précèdent cette introduction : l'un, du poète Borges, l'autre, du général San Martín. Une poésie d'un côté, un document historique de l'autre. L'un qui pense et imagine l'histoire et le temps, l'autre qui raconte des faits réellement arrivés. C'est une façon de plonger dans la marée du sujet ou de prendre par assaut le terrain. *Entre l'aube et la nuit il y a un abîme d'agonies, de lumières, de soucis*. Le rapport de la bataille de Maipú nous informe : *Nous venons de gagner complètement l'action*. Les verses se demandent : *Où seront les siècles ? Où le rêve d'épées que les tartares rêvèrent ?...* Et les repères disparaissent, *la mémoire érige le temps*. *Succession et tromperie est la routine de l'horloge*. La date est précise : *5 avril 1818*. Le poète songe : *le présent reste seul*. Et l'action, que *nous venons de gagner* se déroule *encore* (quant au reste fugitif, *notre cavalerie le poursuit*). Le poète interprète les temps : *l'an n'est pas moins vain que la vaine histoire*. Le Général interprète l'action: *la Patrie est libre*. Une fois la victoire de *L'armée des Andes*

connue au Venezuela, l'autre *Libérateur* s'exclame : « *Le jour de l'Amérique est arrivé* ». Le poète dit aussi : *l'aujourd'hui fugace est ténu et éternel*⁸.

⁸ Vid. Jorge Luis BORGES, *Nueva antología personal* (Buenos Aires, Emecé, 1968), p. 44; José Luis BUSANICHE, *San Martín vivo* (Buenos Aires, Nuevo Siglo, 1995), pp. 102 – 108, 113, 224. On peut voir la photographie du document cité dans le web-site : *Wikimedia commons*, article « Carta San Martín - O'Higgins 5 abril 1818 ».

HORIZON APORÉTIQUE ET REFIGURATION CHERCHÉE

Les thèses générales et la structure de *Temps et récit*

Ce premier chapitre vise l'établissement général du cadre des analyses de *Temps et récit*. Bien qu'il le fasse de façon tout à fait indicative, il accomplit néanmoins une double fonction. Premièrement, d'un point de vue formel, celle de rappeler l'architecture de l'ouvrage, dans l'intention de jeter un coup d'œil à la méthodologie qui encadre les analyses. Deuxièmement, du point de vue du contenu, celle d'indiquer succinctement les thèmes et problèmes principaux de cet œuvre abondante, baroque, et à l'argumentation infatigable. Pour nous, ces deux aspects ensemble vont constituer un guide important à chaque pas de notre parcours, et pour ne pas perdre l'orientation, et reconnaître parfois des détours inattendus. Deux points nous ont paru incontournables pour cette esquisse : d'abord les thèses philosophiques principales de TR ; ensuite sa structuration d'après son table de matières. Si l'on commence par les thèses, c'est parce que finalement ce sont elles qui semblent avoir décidé de l'ordre formel du texte. Nous ajouterons aussi une brève mention de l'une des apories du temps dont parle Ricœur, car elle sera directement concernée par nos analyses.

1. Deux d'entre elles sont les thèses les plus générales et les plus déterminantes de l'ensemble des analyses : d'une part, l'affirmation d'*une corrélation entre temps et récit* ; de l'autre, celle d'*une distinction entre sens et référence du discours*. Voyons donc cette corrélation et cette distinction.

La première thèse énonce une structure de réciprocité entre les deux termes en question ; l'un ne va pas sans l'autre, *le temps ne va pas sans récit, et réciproquement*. Dès les premières pages du premier volume, cette thèse est clairement formulée : « le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; en retour le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle » (I 17). Ce devenir narratif du temps et cette signification temporelle du récit constituent la « présupposition majeure » des analyses (id.). Elle est, pourrait-on dire, la force ou l'élan qui guide la recherche entière. A-t-elle un caractère circulaire ? Mais cela n'est que la condition même de toute enquête herméneutique ; il faut donc s'en tenir là et montrer sa fécondité : « je n'entends pas nier le caractère circulaire de la thèse selon laquelle la temporalité est portée au langage dans la mesure où celui-ci configure et refigure l'expérience temporelle. Mais j'espère montrer (...) que le cercle peut être autre chose qu'une tautologie morte » (I 108)⁹.

Or, si cette thèse constitue le défi entier de TR, c'est parce que Ricœur part de la double conviction du caractère aporétique du temps *pensé*, et du caractère intelligible de la composition poétique. La corrélation prend alors le sens précis

⁹ Cf. I 19. Cette corrélation *temps – récit* (dont le titre de l'ouvrage est la meilleure preuve de son importance), est qualifiée aussi par Ricœur d'« hypothèse de base » (I 105). Elle trouve encore d'autres formulations, et dans TR, et aussi ailleurs, toutes pareilles : « *le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé sur un mode narratif, (...) et le récit atteint sa signification plénière quand il devient une condition de l'existence temporelle* » (I 105). Dans le texte « Mimésis, référence et refiguration dans TR », Ricœur écrit : « une double hypothèse est posée, à savoir que c'est la fonction du récit d'articuler notre expérience du temps et, réciproquement, que le temps est porté au langage par le récit » ; en *Études phénoménologiques* (1990), n° 11, p. 30. Et encore, dans l'article « La fonction narrative et l'expérience humaine du temps », essayant une comparaison avec le vocabulaire de Wittgenstein, Ricœur parle du temps comme « la structure d'existence –disons la forme de vie- qui vient au langage dans la narrativité », et de celle-ci comme « la structure de langage –disons le jeu de langage- qui a pour référent ultime la temporalité » ; en : Enrico CASTELLI, *Esistenza, mito, ermeneutica* (Padova, CEDAM, 1980), vol I, p. 343. En même sens, Paul RICŒUR, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II* (Paris, Seuil, 1986), p. 12 (désormais TA). Quant au caractère circulaire de la thèse, « c'est après tout le cas de toute assertion herméneutique » (I 17), voire « un signe de santé en toute analyse herméneutique » (III 174 n. 1). Heidegger l'avait dit de façon distincte dans le § 32 d'*Être et temps*. Vid. Martin HEIDEGGER, *Sein und zeit* (Tübingen, Max Niemeyer, 1967), p. 153 (dorénavant SZ) ; pour la version française, voir *Être et temps*, trad. par Emmanuel Martineau (Paris, Authentica, 1985 ; avec la pagination originale dans les marges). Alors, Ricœur qualifie son propre cercle mimétique comme « un cercle bien portant » (I 17, 144 ; III 445).

d'une réponse indirecte ou d'une *réplique* du deuxième terme de la corrélation au premier. Comme on lit à l'autre extrême de l'ouvrage, dans les *Conclusions* : « la temporalité ne se laisse pas dire dans le discours direct d'une phénoménologie, mais requiert la médiation du discours indirect de la narration » (III 435). À vrai dire, comme le montre largement toute la première section du troisième volume de TR, une telle *aporicité* n'est pas exclusive de la phénoménologie mais elle caractérise la philosophie du temps en général : « la spéculation sur le temps est une rumination inconclusive à laquelle seule réplique l'activité narrative » (I 24)¹⁰. Plus précisément encore, pour le dire avec le langage propre de TR, cette réplique est finalement comprise par Ricœur comme *refiguration*, dont le préfixe *re-* est déjà l'indice d'une transformation poétique d'une expérience et d'une théorisation temporelles d'emblée problématiques : « je vois dans les intrigues que nous inventons le moyen privilégié par lequel nous re-configurons notre expérience temporelle confuse, informe et, à la limite, muette » (I 12)¹¹. Toute solution théorique manquant, le récit en offre alors une solution « *poétique* » (III 11). S'il ne peut déchiffrer l'énigme du temps, le récit peut bien montrer sa productivité narrative ou, comme dit Ricœur, « faire travailler » les apories¹².

¹⁰ « C'est pourquoi nous n'avons pas intitulé la première section : les apories de la phénoménologie du temps, mais l'aporétique de la temporalité » (III 178).

¹¹ « C'est dans la capacité de la fiction de re-figurer cette expérience temporelle en proie aux apories de la spéculation philosophique que réside la fonction référentielle de l'intrigue » (I 12). Là où Ricœur dit « fiction » il faut bien entendre « récit » ou narration en général.

¹² « Résoudre poétiquement les apories, c'était moins les dissoudre que les dépouiller de leur effet paralysant, et les rendre productives » (III 247). Cf. III 12, 19, 36. Cette *poièsis* du temps par le récit pourrait difficilement être surestimée ; elle constitue la force qui anime TR. Cf. I 24, 79, 128 ; III 12, 247, 349, 466. « L'échec de toute notre pensée sur le temps (...) n'est pas vain (...), il révèle quelque chose de sa fécondité dans la mesure où il joue le rôle de révélateur à l'égard de ce que j'appellerai le *travail de l'aporie* » (III 170). Ajoutons que ce travail aporétique des perspectives temporelles, après une lecture serrée de *Sein und zeit*, sera typifié par Ricœur en quatre figures : l'*attraction-répulsion* du concept « vulgaire » et du temps existentiel ; l'*empiètement mutuel*, soit comme « contamination » entre l'existentiel et l'empirique, soit comme « contrariété » entre le fini et l'infini ; la *provenance créatrice* des divers niveaux de temporalisation ; enfin, la *fonction médiatrice de l'historialité* au milieu du temps phénoménologique. Cf. III 170 – 177. Et pourtant, quelques années plus tard, le regard en arrière de Ricœur montre une modération côtoyant le scepticisme : la poétique du récit est alors seulement « censée rendre productive » l'aporétique du temps (MHO 452).

Pour le reste, une telle corrélation n'est pas pour Ricœur accidentelle, mais bien au contraire, elle doit être tenue « pour universellement valable » (I 157), c'est-à-dire, elle a un certain statut transcendantal, elle présente « une forme de nécessité transculturelle » (I 105). Tout compte fait, si la pensée n'en est pas capable, on peut bien faire confiance au récit pour prendre le rôle du « gardien du temps » (III 435).

De son côté, la deuxième thèse est d'emblée une thèse de philosophie du langage qui soutient une distinction essentielle au niveau discursif de la phrase et *a fortiori* du texte : d'un côté, le discours a un *sens*, c'est-à-dire, une structure interne de signification qui rend une phrase ou un texte compréhensibles ou intelligibles ; de l'autre côté, il a une *référence*, constituée par la chose « réelle » visée par le langage. Cette thèse, largement argumentée par Ricœur dans des textes antérieurs à TR (et notamment dans *La métaphore vive* ; –nous y reviendrons plus tard) est de nouveau prise en compte, en l'occurrence, pour montrer le fonctionnement langagier du champ narratif. Or, le changement de niveau discursif entraîne aussi le changement de la terminologie : au lieu de sens et de référence, dorénavant les termes de préférence seront ceux de *configuration* et de *refiguration*. Disons encore que Ricœur fait correspondre ce doublet à cet autre d'*épistémologie* et d'*ontologie*. Bref, le discours, le texte, le récit ont une intelligibilité épistémique qui se joue au niveau configuratif, et une visée « extralinguistique » qui appartient au niveau ontologique. En d'autres termes, un récit est un discours *sensé* qui vise *le monde* et sa *temporalité*. Or comme tout récit est enraciné dans un monde vécu, d'où il prend d'emblée le sens, il suffit de parler de *préfiguration* pour avoir déjà les trois composants de ce que Ricœur appellera le *cercle mimétique*. C'est donc par le moyen d'une *figure*, d'un *se figurer* scandé en trois moments, que le récit (fictif ou d'histoire) peut offrir une réplique poétique au temps : « c'est en construisant le rapport entre les trois

stades mimétiques que je constitue la médiation entre temps et récit » (III 107). De ce fait, il refigure aussi le monde.

2. Mais une autre chose, qui en découle, nous intéresse particulièrement : toute la méthode expositive de TR, sa division en *quatre parties*, est corrélative de cette double thèse langagière qui distingue une configuration épistémologique et une refiguration ontologique. Voyons donc l'architecture générale de TR pour préciser encore davantage la place de ce qui constitue le sujet direct de notre enquête, la refiguration du récit historique.

Bien que *Temps et récit* ait été publié en trois volumes : « I. *L'intrigue et le récit historique* » ; « II. *La configuration dans le récit de fiction* » ; « III. *Le temps raconté* », il est en fait divisé en quatre parties (de ce fait, on trouve les deux premières parties rassemblées dans le premier volume : notons la copule « et » dans le titre). Ainsi, la *première partie* constitue, d'un côté, une longue introduction aux deux pôles de la corrélation (chapitre 1 : les apories du temps comme « discordance-concordante » à partir d'une lecture des *Confessions* d'Augustin ; chapitre 2 : l'intelligibilité du récit comme « concordance discordante » selon la *Poétique* d'Aristote) ; d'un autre côté, la présentation en esquisse du modèle général de mimésis narrative (chapitre 3 : *préfiguration* ou mimésis I ; *configuration* ou mimésis II ; *refiguration* ou mimésis III). Après cette première partie introductrice, qui débouche sur une rénovation de la notion d'*intrigue* (désormais capable de s'égaliser au cercle herméneutique), la suite du texte se consacre à une mise à l'épreuve du modèle général, ou plus précisément, à produire son « expansion », sa « critique » et sa « révision », comme dira Ricœur plus tard (I 106). D'un côté, la deuxième et la troisième partie développent le modèle mimétique au niveau *épistémologique ou configuratif* (mimésis II). Or, tenant compte de la distinction majeure des genres narratifs, la *deuxième partie* est consacrée à la configuration du récit *historique* (contenue dans le premier volume), tandis que la *troisième partie* prend en charge la

configuration du récit *fictif* (elle occupe le tout deuxième volume, dont le titre signale exactement le sujet). De l'autre côté, une *quatrième partie* est consacrée au niveau *refiguratif* ou *ontologique* de mimésis III (c'est alors de ce côté que se dirige notre enquête). À vrai dire, ce niveau est contenu plus précisément dans la *deuxième section* de la quatrième partie, section divisée en sept chapitres et intitulée « Poétique du récit : histoire, fiction, temps ». En effet, dans la toute première section Ricœur s'est adonné à un traitement *spéculatif* du problème du temps : « L'aporétique de la temporalité » (ces deux sections font partie du troisième volume)¹³. Enfin, le texte se ferme avec les *Conclusions*, qui en constituent une véritable herméneutique critique offerte par Ricœur lui-même, désormais dédoublé entre ses fonctions d'auteur et lecteur d'un texte en quelque sorte déjà accompli : elles redessinent le plan général et le critiquent ; elles posent d'emblée une autre point de départ, elles tirent des conclusions particulières et montrent les limitations du projet ; elles essaient de pallier quelques lacunes (et de fois, elles réussissent) ; elles ouvrent des chemins possibles de recherche, etc. Ce qui est pour nous très important de savoir c'est le fait que Ricœur y présente pour la première fois *trois apories différentes du temps* : l'aporie de l'occultation mutuelle des perspectives phénoménologique et cosmologique ; l'aporie de la totalisation ; enfin, l'aporie de l'inscrutabilité¹⁴. Or disons d'ores et déjà que ce n'est qu'à la première aporie du temps que la refiguration narrative en général, et à plus forte raison la *refiguration du récit historique*, est censée rendre une réplique poétique. Dans l'économie de TR cela signifie : le sens strictement narratif de l'argumentation s'arrête au *cinquième*

¹³ Soit dit en passant, le niveau *préfiguratif* est le seul qui ne reçoit expressément aucun traitement nouveau après l'exposé fait lors de la partie I. Tant TA (14 sq.) que RF (69 sq.), ils opèrent le même effacement au moment de résumer les thèses de TR. Et néanmoins, disons d'ores et déjà que mimésis I semble s'infiltrer partout...

¹⁴ Cf. respectivement III 439 sq. ; 448 sq., et 467 sq.

chapitre de la Poétique du récit de la quatrième partie. Ainsi, celui-ci constituera aussi une limite pour notre propre travail¹⁵.

Cela dit, du moment où notre sujet de recherche est très particulièrement la notion de refiguration dans le récit historique, c'est donc la refiguration dans le cadre du *modèle général* d'abord (premier volume, première partie, troisième chapitre), et la refiguration *du récit historique* dans la « petite *poétique* » ensuite (troisième volume, quatrième partie, deuxième section, chapitres 1 - 5), que nous allons aborder. Or, préalablement nous ferons une présentation du modèle général de mimésis incluant aussi ses deux premiers moments, car c'est finalement l'ensemble du cercle qui va nous permettre d'élaborer une interprétation intégrale de ce que Ricœur place sous la rubrique de refiguration historique. Celle-ci, on le verra, non seulement implique une particularisation et un approfondissement du sens refiguratif général, mais elle excède encore parfois le cadre initialement assigné par le titre « refiguration ». Le moment venu, on verra que cela peut avoir des implications en ce qui concerne la compréhension du cercle entier mimétique et même de la thèse majeure de la corrélation entre temps et récit. On peut dire d'ores et déjà que, jusqu'à un certain point, l'expansion, la critique et la révision vont dans les deux sens : du modèle général vers son élaboration plus concrète, et inversement, de celle-ci vers celui-là.

3. Pour finir avec ces paroles encore introductrices, faisons mention de la première aporie de la temporalité à laquelle s'adresse en particulier la refiguration narrative, l'aporie de l'occultation mutuelle des deux perspectives sur le temps, qualifiée par Ricœur et comme « la plus visible » (III 437) et comme « la plus grande aporie du problème du temps –du moins avant Kant » (III 36). Elle est richement argumentée et discutée tout le long de « L'aporétique de la temporalité » (III 17 -

¹⁵ Cf. III 185, 437. Nous y reviendrons après.

178). Ricœur procède en trois étapes, qui opposent successivement trois couples d'analyses : le temps de l'âme (Augustin) et le temps du monde (Aristote) ; le temps subjectif (Husserl) et le temps objectif (Kant) ; le temps du souci et le concept vulgaire du temps (dont les deux volets correspondent ici aux analyses de Heidegger dans *Sein und zeit*). Ainsi, Ricœur parlera d'un temps psychologique, subjectif ou de l'existence, d'un côté ; et d'un temps cosmologique, objectif ou scientifique et vulgaire, de l'autre. L'un, un temps vécu qui vise la triple dimension du passé, présent et futur en constante liaison et tension (*distentio animi, présent vivant, unité ek-statique*) ; l'autre, un temps neutre déterminé par la succession d'instantanés selon le rapport de l'avant et de l'après (*nombre du mouvement, ordre schématique, temps-du-maintenant*). Or, s'il y a une *occultation mutuelle*, c'est parce qu'il y a toujours des emprunts réciproques, incontournables et inavoués. Chaque perspective étant impuissante pour penser unilatéralement le temps, elle fait alors appel subrepticement à l'autre. Or de ce fait même, cela constitue juste *son propre échec*¹⁶. À vrai dire, une différence insurmontable pour la pensée se creuse entre l'une et l'autre des perspectives. Ricœur l'exprime, sans hésitation et en peu de lignes, comme une *distinction de principe* :

Une seule distinction, toute négative, nous suffit, celle d'un *temps sans présent* et d'un *temps avec présent* (...) : quelles que soient les interférences entre le temps avec présent et le temps sans présent, elles présupposent la distinction de principe entre un instant quelconque et le présent qualifié par l'instance de discours qui le désigne réflexivement. Cette distinction de principe entre l'instant quelconque et le présent sui-référentiel entraîne celle de la paire avant / après et de la paire passé / futur, le passé / futur désignant le rapport avant / après en tant que marqué par l'instance du présent (III 168 - 169)¹⁷.

¹⁶ « On ne peut penser le temps cosmologique (l'instant) sans subrepticement ramener le temps phénoménologique (le présent) et réciproquement » (III 177). Ricœur parle d'*échec*, par exemple, à propos d'Augustin et de Heidegger (III 21, 158, 170).

¹⁷ « Si, en effet, l'extension du temps physique ne se laisse pas dériver de la distension de l'âme, la réciproque s'impose avec le même caractère contraignant (...). Pour être pensable, l'instant aristotélicien ne requiert qu'une coupure opérée par l'esprit dans la continuité du mouvement, en tant

On comprend mieux alors le sens de la recherche d'une réplique narrative : sa tâche est celle d'agir sur cette distinction de principe, de faire travailler ce double échec, enfin d'opérer la médiation de ces deux perspectives temporelles inconciliables pour la pensée. Comme on le verra, toute une partie des analyses de la refiguration du récit historique sera consacrée à ce problème dans la partie IV de TR. Or, tel qu'on l'a dit ci-dessus, une présentation préalable du modèle général du cercle mimétique s'impose encore, pour gagner l'horizon immédiat de la recherche.

que celui-ci est nombrable. Or cette coupure peut être quelconque : *n'importe quel* instant est également digne d'être le présent. Mais le présent augustinien, dirions nous aujourd'hui suivant Benveniste, c'est tout instant désigné par un locuteur comme le "maintenant" de son *énonciation* » (III 35). Bref, « il n'y a pas de transition concevable –*ni dans un sens, ni dans l'autre-* entre l'instant *quelconque* et le présent *vif* » (III 163). Ricœur tire pareilles conclusions de la confrontation entre Husserl et Kant, et de celle interne à *Sein und zeit*. Cf. p. e., III 109 et 164.

II

LES CHEMINS DU CERCLE MIMÉTIQUE

1. Introduction

Rappelons les trois moments déjà mentionnés du cercle mimétique : *préfiguration, configuration, refiguration*. Ricœur parle du « schéma de la triple relation mimétique entre l'ordre du récit et l'ordre de l'action et de la vie » (III 9). Au fond, l'ensemble exprime les rapports dynamiques entre *poièsis* et *praxis*, récit et temporalité, écriture et lecture, imagination et action, et plus généralement encore, entre art et culture. Le modèle mimétique dessine donc un arc qui relie la vie humaine à elle-même par le moyen de la fiction¹⁸. Or de ce fait même, un tel pas, un tel détour imaginaire constitue la médiation qui rend possible une transformation et une vie *autre*. Le langage herméneutique de la *Préface* annonçait déjà ce triple sens lu par Ricœur dans le mot grec *μίμησις* : « renvoi à la pré-compréhension familière que nous avons de l'ordre de l'action, entrée dans le royaume de la fiction, enfin configuration nouvelle par le moyen de la fiction de l'ordre pré-compris de l'action » (I 12). La formulation du chapitre 3, certes plus ordinaire, n'est pourtant pas moins claire et peut-être plus serrée : « une œuvre s'enlève sur le fond opaque du vivre, de l'agir et du souffrir, pour être donnée par un auteur à un lecteur qui la reçoit et ainsi change son agir » (I 106 - 107). Enfin, Ricœur en donne aussi une formule qui fait directement signe vers la thèse majeure de son œuvre : « nous suivons donc le destin d'un temps préfiguré à un temps refiguré par la médiation d'un temps configuré » (I 107 - 108).

¹⁸ Cf. I 93 – 94 et l'importante note de la p. 103. L'article « La vie : un récit en quête de narrateur » intitule son deuxième chapitre « Du récit à la vie », indiquant en réalité la double orientation du rapport ; en Paul RICŒUR, *Écrits et conférences. Tome 1 : « Autour de la psychanalyse »* (Paris, Seuil, 2008) pp. 257 – 276 (désormais EC1).

De cet entrelacement mimétique, deux choses sont à noter. Premièrement, *la place centrale accordée à mimésis II* ; ce qui donne lieu à une topologie dynamique qui, pourrait-on dire, distribue l'espace et le temps de la circularité. Une telle situation exprime au moins deux choses. D'un point de vue statique, un ordre intelligible plus ou moins fermé sur soi-même, un détachement de la vie qui a ses propres lois de *configuration* ou *mise en intrigue*, bref, une structuration fictive scripturaire. C'est le sens primordial qu'analyse Aristote dans sa *Poétique*, le sens de la *μίμησις* en tant que *μῦθος* (et ce que Ricœur appliquera à tout le champ narratif comme synthèse de l'hétérogène ou concordance-discordante¹⁹). Or d'un point de vue dynamique, cette centralité exprime bien une fonction de médiation, de liaison entre les deux autres termes mimétiques. En ce sens, la configuration relie, comme dit Ricœur, *l'amont* et *l'aval* du texte, si bien qu'elle-même relève du monde pratique et s'y dirige. C'est le sens impliqué dans l'expression *μίμησις πράξεως*, que l'analyse d'Aristote montre au compte-gouttes, et peut-être même à son insu (et ce que Ricœur tentera d'exprimer dans toute sa potentialité catégorielle pratique et rhétorique). En somme, Ricœur voit dans la configuration poétique la *fonction pivot* du cercle mimétique, comme ce centre en tension mobile qui se tient entre deux moments pratiques²⁰.

Or, il est aussi important de dire que, de ce fait même, *mimésis II* constitue la clef pour *différencier mimésis I et mimésis III*. La numération, mais surtout les préfixes en sont l'expression langagière d'une différence essentielle : ainsi, elles

¹⁹ Cf. I 73 – 92 ; ARISTOTE, *La Poétique*, texte et trad. fr. par R. Dupont-Roc et J. Lallot (Paris, Seuil, 1980) (désormais *Poétique*). « nous appelons récit très exactement ce qu'Aristote appelle *muthos*, c'est-à-dire l'agencement de faits » (I 76). Ἡ τῶν πραγμάτων σύστασις, a été traduit quelques pages avant comme « agencement des faits en système » (I 69) ; la phrase se trouve dans *Poétique* 1450 a 15 (un errata de Ricœur renvoie à 1450 a 5, quoique là se trouve une expression similaire : σύνθεσιν τῶν πραγμάτων).

²⁰ L'herméneutique « ne se borne pas à placer *mimésis II* entre *mimésis I* et *mimésis III*. Elle veut caractériser *mimésis II* par sa fonction de médiation » ; « la configuration textuelle fait médiation entre la préfiguration du champ pratique et sa refiguration par la réception de l'œuvre » (I 107), « entre un stade de l'expérience pratique qui la précède et un stade qui lui succède » (id.). Le chapitre qui ferme (et ouvre) la lecture de la *Poétique* d'Aristote s'intitule « 4. *L'amont et l'aval de la configuration poétique* ». Cf. I 93.

reçoivent tour à tour la dénomination de *pré-figuration* et *re-figuration*, *pré-compréhension* et *pos-compréhension*, *pré-signification* et *sur-signification*²¹. Deux choses sont alors à noter d'une telle orientation vers mimésis III. D'abord que la *refiguration* narrative, exprime un *après* et un *plus* : l'après de la fiction est aussi cette augmentation de sens reçu par le monde ; un double décalage défini d'emblée par rapport au récit configuré de mimésis II, et finalement en tant que distance figurative prise par rapport à mimésis I. S'il y a refiguration, c'est parce qu'une *autre* figure se montre *après mimésis II*²². Deuxième remarque : dans les différentes définitions du cercle mimétique, la refiguration est tour à tour nommée par rapport soit à l'agir du lecteur, soit au temps refiguré. Or une refiguration temporelle a-t-elle la même portée qu'une refiguration du monde de l'agir ? Ricœur ne parle-t-il pas plutôt du temps comme de *l'un* des composants de l'action ? Or cette nuance semble assez importante, surtout après avoir déterminé la fonction de la refiguration comme riposte à une aporie temporelle spécifique. Autrement dit, il se peut que la refiguration agisse *différemment* sur l'action et sur le temps, qu'elle agisse, en tout cas, *davantage*²³.

Au demeurant, mimésis II constitue certes un moment capital, car elle fait la médiation, elle relie le réel avec le réel faisant le détour par l'imaginaire, en d'autres termes, elle constitue la réalité du possible et la possibilité du réel. Mais mimésis II, on le verra, demeure encore quelque chose d'immanent ; la *μίμησις πράξεως* est toujours encore *μίμησις μῦθος*. Bref, la configuration du sens n'est que le devenir

²¹ Cf. III 287.

²² Pour nous cette remarque est décisive du point de vue méthodologique, pour bien juger finalement les rapports entre le modèle général de mimésis et la refiguration historique telle qu'elle est présentée dans la partie IV. Par ailleurs, la séquence canonique *préfiguration (mimesis I) – configuration (mimesis II) – refiguration (mimesis III)*, n'est-elle pas l'indice de ce que Ricœur traduit finalement *mimésis* par *figure*, par le *se figurer* dont il parlera après ? On est tenté même de retraduire simplement : *interprétation*.

²³ En réalité, celle-ci est une question qui s'adresse à l'ensemble de la fonction mimétique, laquelle s'exerce, comme dit Ricœur « dans le champ de l'action et de ses valeurs *temporelles* » (I 12). Quelle est alors ici la valeur précise de la conjonction « et » ? Est-elle l'indice d'une unité tout court, ou il y a là aussi un certain décalage mimétique ?

possible du réel et le *possible* devenir réel du possible. De ce fait, ce n'est qu'avec mimésis III que l'arc mimétique rencontre de nouveau la vie : c'est bien la *refiguration* du sens qui constitue le devenir réel du possible. Elle est véritablement la tâche qui accomplit (sans clôturer) le cercle et conséquemment, ainsi que le point final d'un récit, ce qui permet la récapitulation du sens de l'entreprise entière.

Voyons maintenant un peu de plus près les deux premiers moments de ce trajet circulaire vers la vie transfigurée.

2. Une figure préalable, un récit possible, quelques récits dus

D'après ce qu'on a dit ci-dessus, *mimésis I* constitue la « structure pré-narrative de l'expérience » (I 141). Ainsi, elle vise *une description primaire du monde pratique*, c'est-à-dire, du monde de l'agir humain en tant que monde toujours et déjà sensé, et de ce fait même, pre-compris *avant* tout récit. Pour Ricœur, son articulation se laisse décrire d'une triple façon, à savoir, sémantiquement, symboliquement, enfin, temporellement. Cela va nous donner le sens de ce qu'on peut appeler la *figure préalable de l'action*. Or il nous semble important de garder à l'esprit une remarque de l'auteur : « rien n'exige que leur liste soit close » (I 108)²⁴.

Il y a d'emblée tout un jeu particulier de langage, où tous les termes sont « dans une relation d'intersignification » (I 110), qui correspond au domaine strictement pratique, et donc qui rend l'action *dicible*. C'est le réseau conceptuel *des buts* (quoi), *des motifs* (pourquoi), *des agents* (*agissants* et *souffrants* ; *intervenants* et *responsables* : qui), *des circonstances* (comment), *des interactions* et *des issues*, etc.²⁵ C'est bien à l'égard d'une telle sémantique que nous avons une *intelligence*

²⁴ Ce premier point est exposé sous le titre « *Mimésis I* » (I 108 – 125). Ricœur en a anticipé le sens dans ses conclusions sur la *Poétique* d'Aristote, I 94 – 97. Beaucoup plus loin, Ricœur définira très précisément le préfiguratif comme la « structure de la *praxis* humaine antérieure au travail de configuration par le récit historique ou par le récit de fiction » (III 275).

²⁵ « Le concept même d'action (...) tire sa signification distincte de sa capacité à être utilisé en conjonction avec l'un quelconque des autres termes du réseau entier » (I 109). Voici le premier trait de

préfigurante, une « *compréhension pratique* », laquelle s'exprime comme compétence pragmatique langagière dans une situation « de question et de réponse » (I 110). Le langage permet ainsi d'emblée la distinction du domaine pratique eu égard à celui de la nature, dont le mouvement physique s'exprime en termes *d'antécédent*, *cause*, *résultat prévu* ou *prédit*, etc.²⁶ Et pourtant, notons que « *Mimèsis I* », comme en passant, fait aussi mention du *cours naturel* des choses : les circonstances de l'action impliquent bien « le cours d'événements physiques »; et encore : « agir c'est faire coïncider ce qu'un agent peut faire –à titre d'"action de base" – et ce qu'il sait, sans observation, qu'il est capable de faire, avec le stade initial d'un système physique fermé » (I 110)²⁷.

Deuxièmement, l'action se trouve articulée symboliquement. On peut ainsi dire, suivant Cassirer, que « les formes symboliques sont des processus culturels qui articulent l'expérience entière » (I 113). Elles se tiennent ainsi à mi-chemin, entre une acception trop pauvre, comme celle d'une logique symbolique, et une autre trop riche, comme celle de la métaphore²⁸. Ricœur précise à continuation quatre déterminations qui visent directement l'action. En tant que *signe public et structuré*, l'action a une texture immanente qui peut être lue par tous les acteurs sociaux ; à son

mimésis I : ce sont des catégories originairement *éthiques* qui y opèrent : celle de *praxis*, des *caractères*, des hommes *agissants*, etc. Cf. I 94 – 96. « C'est l'homme selon l'éthique », résume Ricœur (I 95).

²⁶ Sur ce premier trait du monde préfiguré, Ricœur a largement parlé dans son texte « *Le discours de l'action* », principale contribution au volume édité par Paul RICŒUR et Dorian TIFFENEAU : *La sémantique de l'action* (Paris, C.N.R.S., 1977), pp. 1 – 137 : « le langage de l'action 'fait sens' dans une situation qui n'est pas d'observation, mais précisément en tant qu'il informe l'agir lui-même dans le procès même de la transaction qui s'écoule d'agent en agent » (p. 9). Voir en particulier le chapitre II intitulé « Le réseau conceptuel de l'action », pp. 21 – 63.

²⁷ La notion *action de base* est due à A. Danto ; celle de *savoir sans observation* à E. Anscombe ; enfin, celle d'*intervention* à G. H. von Wright. Il est intéressant de voir que, bien que ces notions apparaissent pour la première fois dans mimésis I, Ricœur en fera de nouveau mention et dans les analyses *d'épistémologie* de l'histoire de la partie II (I 243 – 244), et dans les *ontologiques* de l'initiative en histoire de la partie IV (III 415 - 418). Voir aussi TA 173 et 270 ; *La sémantique...* pp. 26 – 31 ; et Paul RICŒUR, *Soi-même comme un autre* (Paris, Seuil, 1990), pp. 86 – 93, 126-127, 134 – 136 (dorénavant SA). Par ailleurs, ce réseau conceptuel a été expressément mis en corrélation par Ricœur avec les catégories de l'*Étique à Nicomaque* dans l'article « La raison pratique » (TA 237 – 259). Cf. aussi « Expliquer et comprendre. Sur quelques connexions remarquables entre la théorie du texte, la théorie de l'action et la théorie de l'histoire » (TA 161 – 182), et « Le modèle du texte : l'action sensée considérée comme un texte » (TA 183 - 211) ; et SA 110 - 117.

²⁸ Cf. III 114 n. 2.

tour, chaque culture offre un contexte de description et d'interprétation qui *règle* la signification (voici une série possible : rite, conventions, croyances, institutions) ; elle est encore soumise aux *normes sociales* ou programmes *prescriptifs* du comportement, telles que coutumes, mœurs, etc., qui « donnent forme, ordre et direction à la vie » (I 115) (cette substance éthique que Hegel appelait *Sittlichkeit* ; I 116) ; enfin, toute action est communautairement approuvée ou reprouvée, c'est-à-dire, elle a une *valeur* relative, en fonction d'une « échelle de préférence morale » (I 116). C'est parce que la culture juge les hommes qu'une intrigue peut les représenter comme *pires* ou *meilleurs*, comme on lit dans la *Poétique* (1448 a 16 -18). En résumé, l'action symbolisée, en tant que médiatisée culturellement, se déploie comme signe, règle, norme et valeur. Mais il se peut que Ricœur ait précisé le sens du symbole encore davantage lors de sa lecture d'Aristote. En effet, il y signalait qu'avant toute nouvelle intrigue, il y a toujours un « fond culturel » des récits traditionnels, un véritable « trésor » (en l'occurrence, une « inépuisable source de violence reçue des mythes » ; I 97) qui fournit l'imaginaire communautaire. Autrement dit, outre sa fonction spécifique d'interprétant de l'action, le symbole caractérise mimésis I car il fait signe vers la culture comme cet arrière plan *encore agissant*, c'est-à-dire, comme un passé encore présent et comme une action-récit avant toute configuration de cette intrigue-ci²⁹.

Finalement, l'action se comprend en tant que structure temporelle du temps phénoménologique : « la praxis quotidienne *ordonne* l'un par rapport à l'autre le présent du futur, le présent du passé, le présent du présent » (I 119). Outre sa discordance principielle, le temps « avec présent » trouve dans l'action une première forme d'articulation, une certaine *concordance* entre ses trois moments. Mais alors, nous avons toujours une précompréhension temporelle de l'action elle-même,

²⁹ I 96 – 97. À ce sujet, cf. Paul RICŒUR, « *Poétique et symbolique* », en particulier le chapitre I « Le symbolisme immanent à la culture » ; en Bernard LAURET et François REFOULÉ, *Initiation à la pratique de la théologie* (Paris, Cerf, 1982), tome 1, pp. 39 - 61.

confirmée par cette simple correspondance entre sémantique et temporalité : « projet » dit *futur* ; « motivation », *passé* ; « je peux, fais, souffre », *présent* (I 118)³⁰. Cette corrélation entre praxis et temporalité correspond d'emblée à ce que Heidegger développe dans SZ sous le titre d'*intratemporalité* (*Innerzeitigkeit*), cette strate de la temporalité, encore inauthentique car définie à partir des étants intramondaines (et du même coup le plus proche du temps de la nature), mais qui appartient déjà au temps phénoménologique : « le maintenant existentiel est déterminé par le présent de la préoccupation, qui est un "rendre présent" inséparable d'"attendre" et de "retenir" » (I 123)³¹. En ce sens, ce *temps-pour* qui définit l'intratemporalité, le fait de *compter avec* le temps (*rechnen mit*), se tient en deçà de toute compréhension quantitative et abstraite du temps ; il se laisse seulement décrire, *de façon existentielle*, à partir d'expressions telles qu'« avoir le temps de... », « prendre le temps de... », « perdre son temps », etc. (I 122). Bref, la préoccupation (*Besorgen*), en tant que comportement quotidien du *Dasein*, est bien l'indice du fait que l'intratemporalité demeure rattachée « souterrainement » au temps du Souci. Pareillement concernant le langage, la temporalité tranche alors entre praxis et nature : « être-"dans"-le-temps, c'est avant tout compter avec le temps et en conséquence calculer. Mais c'est parce que nous comptons avec le temps et faisons des calculs que nous devons recourir à la mesure ; non l'inverse » (id.)³². En ce sens,

³⁰ Et encore : « Présent du futur ? *Désormais*, c'est-à-dire à partir de maintenant, je m'engage à faire ceci parce que je viens de penser que... Présent du passé ? J'ai *maintenant* l'intention de faire ceci parce que je viens *juste* de penser que... Présent du présent ? *Maintenant* je fais ceci, parce que *maintenant* je peux le faire » (I 119).

³¹ Pour Ricœur, Heidegger rejoint ainsi le triple présent d'Augustin et le présent « élargi » de Husserl. Cf. I 32, 44 – 47 (Augustin) ; 53, 54, 57, 239 (Husserl). Le renvoie est à SZ § 80, p. 416 : „*Das Jetzt-sagen aber ist die redende Artikulation eines Gegenwärtigens, das in der Einheit mit einem behaltenden Gewärtigen sich zeitig*“ ; « dire maintenant est l'articulation dans le discours d'un rendre-présent qui se temporalise en union avec une attente qui retient » (I 124).

³² Et encore : « le bénéfice de l'analyse de l'intratemporalité (...) réside dans la rupture que cette analyse opère avec la représentation linéaire du temps, entendu comme simple succession de mainteneurs. Un premier seuil est ainsi franchi avec le primat donné au Souci » (I 124). L'analyse s'appuie surtout sur les §§ 78 – 81 de *Sein und zeit*. Toute la problématique est de nouveau largement analysée par Ricœur lors de l'*Aporétique* de la partie IV : « 3. *Temporalité, historicité, intratemporalité. Heidegger et le concept "vulgaire" du temps* » (pour l'intratemporalité, voir III 146 – 158). Cf. Paul RICŒUR, « La fonction narrative... », *op. cit.*, 345 - 355 ; et MHO 458, 498 – 503.

cet écart intratemporel constitue pour Ricœur le point critique en ce qui concerne mimésis I : « si j'y m'intéresse ici, c'est précisément en raison des traits par lesquels cette structure se distingue de la représentation linéaire du temps et résiste au nivellement qui la réduirait à cette représentation que Heidegger appelle la conception "vulgaire" du temps » (I 121).

Et pourtant, cette *insistance* dans la « rupture », n'est-elle pas un peu contraire à ce que la notion de « circonstances » impliquait déjà ? Tout compte fait, l'irréversibilité du temps demeure « commun aux événements physiques et humains » (I 130). Et pourquoi ne pas élargir la description du temps de l'agir aux dimensions de ce que Heidegger appelle « l'authenticité » (temporalité originaire et historialité) ? L'agir comme symbole et comme *Sittlichkeit*, n'impose-t-il pas déjà une profondeur du temps que l'intratemporalité ne parvient pas à combler ? Quoiqu'isolée, une mention est faite en l'occurrence par Ricœur de la « tradition culturelle » (I 113), laquelle, pour le dire rapidement, mêle temps historique et symbole. Tout compte fait, cette double limitation du temps de l'agir (par le bas de la linéarité, par le haut de la finitude), semble seulement exigée par les présupposés narratifs de l'argumentation : c'est au niveau de la *configuration* et surtout de la *refiguration* que la *réplique* est attendue et tentée. Mais du moins il semble qu'un pont pourrait ici être jeté entre mimésis I et quelques points de mimésis III (et même de l'ontologie herméneutique de la partie IV de TR). Le monde pre-compris, ne recevrait-il pas alors un élargissement que le modèle général de mimésis I permet sans développer ?

Or, cette triple description du monde préfiguré prend tout son sens mimétique lorsqu'on remarque son orientation *vers le récit*, autrement dit, non seulement son caractère de figure préalable, mais très précisément *préalable au récit*. C'est le

second composant de l'expression qu'il faut alors souligner : la précompréhension est *pré-figuration* ou *pré-narrativité*, l'action est *quasi-texte* (I 115). C'est ainsi que le monde precompris peut opérer *comme base et source de la composition narrative* : la mise en intrigue y est « enracinée », dit Ricœur (I 108). Dès lors, les catégories pratiques sont capables d'un certain destin poétique : « la phrase narrative minimale est une phrase d'action » (I 111) ; l'intrigue « transpose » aussi les ressources symboliques, incluant même l'aspect éthique (I 116 - 117) ; enfin, le triple présent constitue « le plus élémentaire inducteur du récit » (I 119). Au demeurant, l'ensemble des déterminations pratiques du monde vécu se montre comme appui de l'intelligence configurante : « la littérature serait à jamais incompréhensible si elle ne venait configurer ce qui, dans l'action humaine, fait déjà figure » (I 125).

Mais Ricœur en dit encore autre chose : cette expérience pré-narrative n'opère pas seulement comme source mais aussi comme *incitation à la configuration*, voire comme *exigence*. *Mimésis I* constitue « une authentique demande de récit » (I 141). Elle prend alors une toute autre allure, celle d'une manque, disons, de cohérence vital, une cohérence donc à chercher et produire de façon poétique : « il faut donc que les histoires racontées "émergent" de cet arrière plan » (I 143). Le monde préfiguré de l'action est ainsi celui d'un « enchevêtrement passif des sujets dans des histoires qui se perdent en un horizon brumeux » (id.). Ricœur en donne deux exemples : d'un côté, le patient psychanalytique, avec ses « bribes d'histoires » ; de l'autre, le suspecté d'un procès judiciaire, enchevêtré dans la « préhistoire » du crime. Dans les deux cas, on peut dire que leurs histoires n'ont pas été encore dites, qu'elles ne sont que des « histoires potentielles » qui demandent une « histoire effective » : pour le patient, un récit « qui serait à la fois plus supportable et plus intelligible » (I 142) ; pour le suspecté, une histoire qui « répond

de l'homme » (I 143)³³. Tout compte fait, la vie humaine se montre d'emblée comme une « histoire à l'état naissant » et, de ce fait, comme « une histoire non (encore) racontée » (I 141). Or ce dernier trait de mimésis I prend une allure franchement *éthique* lorsqu'on pense à certains cas dont la portée est d'emblée historique :

Nous racontons des histoires parce que finalement les vies humaines ont besoin et méritent d'être racontées. Cette remarque prend toute sa force quand nous évoquons la nécessité de sauver l'histoire des vaincus et des perdants. Toute l'histoire de la souffrance crie vengeance et appelle récit (I 143).

D'ailleurs, une fois encore la profondeur du temps revient dans le premier niveau mimétique. Ce n'est pas étonnant donc si cette même revendication réapparaît lors de la refiguration historique de la quatrième partie³⁴.

Récapitulation : l'horizon ouvert de mimésis I

En somme, c'est parce que le monde de l'agir est toujours déjà intelligible du point de vue conceptuel, normatif et temporel, qu'il peut être compris et raconté, qu'il opère en même temps comme source de la mise en intrigue, enfin qu'il implique une exigence, parfois le devoir, de devenir récit. Le cœur pratico-poétique des analyses est certainement clair : la description de l'action permet une orientation vers la composition poétique qui en outre peut avoir des implications éthiques.

Or ce que nous voudrions souligner c'est que, outre les aspects expressément déployés, les analyses ont fait place, ne serait-ce que de façon marginale, à d'autres

³³ NB : dans notre citation, on a dû corriger le texte, qui présente clairement un errata en qualifiant le récit final du patient comme « plus insupportable » (I 142). Outre le sens commun (et un cynisme inadmissible chez Ricoeur), le tome III registre quasiment la même phrase, mais au sens où nous l'interprétons ici : « substituer à des bribes d'histoire à la fois inintelligibles et insupportables une histoire cohérente et acceptable » (III 444).

³⁴ Quoique subtilement, le récit l'emportera alors sur la vengeance : « il y a peut-être des crimes qu'il ne faut pas oublier, des victimes dont la souffrance crie moins vengeance que récit » (III 342). Quoi qu'il en soit, il faut une fois encore souligner cette coïncidence de quelques motifs refiguratifs avec mimésis I.

aspects moins évidents mais peut-être aussi importants. On songe d'emblée à la mention faite du cours naturel des choses, attaché aux circonstances de l'action, ce qui fait signe en outre au temps chronologique ou linéaire de la nature et, de ce fait, à une *certaine* intégration de celui-ci dans la description des structures temporelles du monde préfiguré (d'ailleurs, cela permettrait de mieux faire la liaison avec le temps configuré de mimésis II). Mais il est aussi arrivé à Ricœur de parler de *Sittlichkeit*, de fond culturel des mythes reçus, enfin, de l'« histoire des vaincus et des perdants », ce qui ouvre de nouveau la perspective du temps de mimésis I, cette fois-ci, en direction du temps historique, et du fait même de la tradition, c'est-à-dire, d'un temps passé mais encore opérant, d'un présent du passé, comme disait Augustin. Troisièmement, le côté injuste et pénible de quelques histoires a finalement motivé un certain décalage dans le discours descriptif de mimésis I, voire un changement de niveau discursif, en pointant une obligation éthique : celle *d'écrire effectivement leur récit*, de faire l'intrigue qui raconte les faits, empêchant ainsi l'oubli qui rassure le crime. Et néanmoins, si l'on demeure en deçà de cette obligation figurative exceptionnelle, il faut dire qu'en général, l'orientation vers le récit ne semble pas du tout exigée, mais bien au contraire, elle reste *une possibilité ouverte*, un choix à faire : on peut suivre ou ne pas suivre le chemin qui va du sens préfiguré au sens configuré, de l'amont esquissé à l'intrigue textuelle (au fond, c'est pour cela qu'un problème éthique peut surgir autour de l'écriture). D'ailleurs, on peut se demander si la description du monde pratique n'a-t-elle pas été *préalablement limitée* du fait même qu'elle vise toujours déjà le devenir *récit* du préfiguratif ? Au bout du compte, le cercle mimétique exige bien un récit comme chaîne intermédiaire du parcours. Or il y a bien d'histoires qui peuvent rester à l'état naissant. Mais sans vouloir pousser trop loin les choses, ce qui nous importe ici de souligner c'est le fait que « Mimésis I » permet, et par ses descriptions, et par la structure même du monde vécu, une certaine indétermination et de même un certain prolongement. En ce qui concerne la

figure préalable de l'action, la liste de ses caractéristiques n'est pas close, et son orientation n'est pas nécessaire. Outre les registres expressément indiqués et déployés par Ricœur, à savoir, le réseau conceptuel de l'agir, les quatre dimensions du symbolisme, l'articulation intramondaine du temps, l'exigence du récit, il se peut qu'il y ait encore d'autres perspectives pour dire ce monde préfiguré, voire d'autres caractéristiques que doivent trouver ici leur place. On verra que la suite des analyses vont confirmer ce qui jusqu'ici n'est plus qu'une suggestion. Tout au moins, « Mimésis I » nous a bien instruits sur le fait que l'action et sa temporalité ne sont pas condamnées au silence du chaos ; en un mot, *que la praxis fait sens*.

3. La figure effective et la vie possible

La *figure effective de l'action* est nommée par Ricœur *mimésis II*. Elle accomplit la fonction de configuration narrative en tant qu'imitation créatrice du champ pratique. Relevant de l'imagination productrice, elle entame le double jeu de la continuité et de la discontinuité entre poétique et praxis, ce qui donne finalement lieu à l'effet de *sens* caractérisé comme *innovation sémantique*³⁵. Un parallélisme s'impose alors entre l'intrigue et la métaphore : « dans les deux cas, du nouveau – non encore dit, de l'inédit – surgit dans le langage : ici la métaphore *vive*, c'est-à-dire, une nouvelle pertinence dans la prédication, là une intrigue *feinte*, c'est-à-dire une nouvelle congruence dans l'agencement des incidents » (I 10). L'« attribution impertinente » est ainsi au discours métaphorique, ce que l'« œuvre de synthèse » est au discours narratif (I 9). Dès lors, le récit peut être définie et nommé comme *concordance discordante* ou *synthèse de l'hétérogène*³⁶.

³⁵ Ce que le premier alinéa de l'*Avant propos* qualifie de « phénomène central » (I 9), et que le modèle général de mimésis II... oublie d'en faire mention !

³⁶ Les deux formules sont interchangeable dans l'esprit de Ricœur ; la première surgit à partir de l'intrigue comme image inversée du temps (celui-ci nommé « discordance concordante ») ; la deuxième à partir du parallélisme d'avec la métaphore (cf. I 9 et 18). Mais le modèle général les utilise déjà indistinctement. Voir I 127 et 128. Cf. MHO 312 – 313. Comme Ricœur nous rappelle

Quant à la continuité, d'après ce qu'on a vu ci-dessus, elle découle de l'enracinement pratique de la mise en intrigue. « Ceux qui imitent, imitent des hommes agissants », dit Aristote³⁷. Ainsi, le pré-figuratif devient *configuré*, et le potentiel, *effectif*, par le moyen d'un déplacement des ressources intelligibles de la vie pratique vers la composition poétique. Outre l'encadrement catégoriel, c'est toute la tradition culturelle qui s'offre pour la construction de l'intrigue : « sans mythes transmis, il n'y aurait non plus rien à transposer poétiquement » (I 97). En même temps, on gagne en intelligibilité et on reste dans le domaine de l'agir : « les qualifications éthiques viennent du réel. Ce qui relève de l'imitation ou de la représentation, c'est l'exigence logique de cohérence » (I 95). Ainsi, en tenant compte du fond culturel, le persuasif (*πιθανόν*) renforce le caractère vraisemblable de l'intrigue (id.)³⁸. Ainsi, presque tout est dit dans l'expression laconique de *μίμησις πράξεως*³⁹. Ce que Ricœur exprime à son tour comme « "transposition quasi métaphorique" de l'éthique à la poétique » (I 96), comme « transposition "métaphorique" du champ pratique par le *muthos* » (I 93) ; et plus simplement encore comme "déplacement mimétique" (I 96)⁴⁰.

Or cette transposition est de même une coupure *irréelle*, c'est-à-dire, une discontinuité imaginaire par rapport à la vie. Voici la phrase qui déclenche le

ailleurs, le phénomène d'innovation sémantique « constitue le problème le plus fondamental que métaphore et récit ont en commun au plan du sens » (TA 20). Le sujet a été porté au jour par Ricœur, principalement, dans MV (voir en particulier la *Préface* et les *Études III* et *VI*). Cf. aussi Paul RICŒUR, *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique* (Paris, Seuil, 1969), p. 79 – 83 (désormais CI) ; TA 19 - 24; RF 44 – 46, 69 – 72. Outre les dix pages de « *Mimèsis II* » (I 125 – 135), la lecture de l'*Avant propos* constitue ici un complément obligé, ainsi que l'analyse du *μῦθος* aristotélicien faite dans le chapitre précédent (vid. en particulier I 79 – 92, et la synthèse de I 93 – 94).

³⁷ Μιμοῦνται οἱ μιμούμενοι πράττοντας. *Poétique* 1448 a 1.

³⁸ Cf. *Poétique* 1051 b 15 - 16. Les deux catégories agissent ensemble dans ce conseil : « il faut préférer ce qui est impossible mais vraisemblable à ce qui est possible mais non persuasif » (1460 a 26 - 27). Cf. MV 16 - 17, 41, 51 : « le grand mérite d'Aristote a été d'élaborer ce lien entre le concept rhétorique de persuasion et le concept logique du vraisemblable » (MV 17). On verra réapparaître ce trait avec force lors de *mimésis III*.

³⁹ *Poétique* 1450 a 4 ; 1450 b 3.

⁴⁰ Ricœur traduit la formule *μίμησις πράξεως* indistinctement par *représentation* ou *imitation d'action* (I 72, 92). La visée pratique de la *mimésis* est signalée par Aristote maintes fois ; cf. p. e., *Poétique* 1449 b 36, 1450 a 4, 1450 b 3, 1451 a 31.

chapitre : « avec *mimèsis II* s'ouvre le royaume du *comme si* » (I 125). Cette irréalité constitue le moment proprement métaphorique de la transposition : « le terme *muthos* marque la discontinuité » (I 96). Bref, l'histoire effectivement racontée, est de l'ordre du *possible* : « l'artisan de mots ne produit pas des choses, mais seulement des quasi-choses, il invente du comme-si » (I 93). La configuration est donc une *mimésis-invention*, une *mimésis-crédation* : « le terme aristotélicien de *mimésis* (...) instaure la littérarité de l'œuvre littéraire » (id.)⁴¹.

Comme nous l'avions anticipé, Ricœur pointe alors le double sens de cet agencement discursif de faits : il rassemble *ordre* et *fiction*. Imagination, certes, mais toujours discursive et de ce fait articulée : imagination *réglée*, comme aime dire l'auteur⁴². C'est la riche ambigüité du mot grec *μῦθος*, traduisible soit par *intrigue*, soit par *fable*. *Mimésis II* est donc une synthèse d'intelligibilité et irréalité, de connexion et imagination, de vraisemblance et jeu. Remarquant l'aspect structuré de l'intrigue, Ricœur rappelle que pour Aristote la fable ne présente pas les incidents seulement « l'un après l'autre » (*μετ' ἄλληλα*), mais bien au contraire, « l'un à cause de l'autre », « l'un par l'autre » (*δι' ἄλληλα*) : « là réside l'opposition clé » (I 85)⁴³. *Mimésis invention*, *mimésis-configuration*, la mise en intrigue constitue en somme un ordre fictif ou une fabulation ordonnée.

⁴¹ Ainsi que l'indiquera Ricœur dans la quatrième partie, le statut de ce « comme si » correspond phénoménologiquement aux actes de *présentification* ou *ré-présentation en imagination*, différents en ce sens des actes de *présentation* « *en chair et os* » dans la *perception*. Cf. III 62 – 63, 65 et 67 – 68. « Ne pas donner en personne est précisément l'essence de l'imagination », dit Husserl dans ses *Leçons sur le temps*. Son mode de donation est alors celui du « comme-si », du « quasi-présent », de la « quasi-perception ». Vid. HUSSERL, Edmund, *Zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins (1893-1917)*, ed. de Rudolf Boehm en *Husserliana*, Band X (La Haya, M. Nijhoff, 1966), § 19, p. 45 ; *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps* (Paris, PUF, 1964), trad. fr. par Henry Dussort, p. 63. MV utilisait déjà quasiment la même figure : « le poète, en effet, est cet artisan qui suscite et modèle l'imaginaire par le seul jeu du langage » (MV 268).

⁴² Cf. TA 16, 21. En même sens, TR I 132 ; CC 134, EC1 257 – 258.

⁴³ Cf. *Poétique* 1451 b 35 et 1452 a 4. *Διαφέρει γὰρ πολὺ τὸ γίγνεσθαι τὰδε διὰ τὰδε ἢ μετὰ τὰδε* : « car il est très différent [de dire] "ceci se produit à cause de cela" et "ceci se produit après cela" » (1452 a 20 – 21). Cf. I 85, 307, 316. Cette intelligibilité est ainsi capable de supporter même les aspects discordants, tels que le surprenant, défini de la façon suivante : « contre tout attente, l'un à cause de l'autre » (*παρὰ τὴν δόξαν δι' ἄλληλα* ; 1452a 4). Cf. I 87.

Cela dit, le chapitre qui expose le modèle général de mimésis II se divise en deux moments : présentant d'emblée un triple aspect de la synthèse de l'hétérogène, il rend compte ensuite de la fonction de l'imagination en tant que telle.

D'abord, la mise en intrigue constitue une médiation entre les événements singuliers et la totalité de l'histoire racontée : si *de* la connexion de ceux-ci surgit une totalité en tant qu'« histoire sensée » (I 127), les incidents reçoivent par choc en retour une intelligibilité « dérivée » (I 364), due à leur intégration dans cette même totalité : *en* l'histoire, un incident devient très précisément un « événement-mis-en-intrigue », un « événement dramatique » (I 365). Ensuite, l'intrigue constitue la médiation de plusieurs facteurs hétérogènes : on tient alors ensemble « des agents, des buts, des moyens, des interactions, des circonstances, des résultats inattendus, etc. » (I 127). Autrement dit, tout ce qui peut être visé par le langage de l'action, fait alors partie d'un ordre syntagmatique majeur, où tout cela reçoit une signification effective⁴⁴. Ces deux premières médiations montrent donc la mise en intrigue comme *totalité intelligible du divers* ou comme *unité du multiple*. Enfin, une telle totalité est aussi une *totalité temporelle* qui fait la médiation entre l'aspect linéaire ou chronologique et l'aspect total du temps de l'histoire. Le récit extrait alors « une configuration d'une succession » (I 129). Voici, selon Ricœur, son « trait cardinal » (I 396). En ce sens, si l'histoire se laisse suivre, c'est parce qu'il y a une orientation de sens, depuis le commencement et jusqu'à la fin, dévoilée à *partir de la conclusion*. Face à l'irréversibilité présumée du temps, l'intrigue met en lumière le temps de la *recollection*, lequel donne à voir le point final comme quelque chose de congruent ou « acceptable » à l'égard des événements racontés (I 130). Cette unité temporelle, ce temps « construit » (I 107) ou « configuré » (I 108), qui *reflète* le paradoxe augustinien du temps -est-il dit de façon assez générale-, vaut aussi déjà

⁴⁴ Cf. I 127 – 128 ; mais aussi I 111 – 112, où Ricœur anticipait cet aspect en traitant de mimésis I.

comme sa *solution* poétique. Pour la première fois dans TR, la corrélation entre récit temporel et temps raconté est portée au jour⁴⁵.

En définitive, un seul mot semble pouvoir résumer cette triple médiation entre l'unité et la multiplicité factuelle, factorielle et temporelle produite par la mise en intrigue : *figure* (I 129). Tout compte fait, comme on lit dans l'*Avant propos*, l'innovation sémantique résulte de l'opération de *figurer* (I 10)⁴⁶.

C'est pour mieux saisir cette fonction figurative que Ricœur fait à continuation mention de l'*imagination productrice*, en même temps source de la synthèse et horizon traditionnel du récit (I 132)⁴⁷.

D'un côté, c'est elle qui produit la médiation textuelle *en tant que* « *schématisation* » *d'un aspect intellectuel et d'un autre intuitif*, à savoir, le thème ou la pensée de l'histoire d'une part, et ses divers composants de l'autre (des circonstances, des agents et des patients, leurs interactions, des épisodes, des

⁴⁵ Cf. I 128 - 129. Si l'on dit « de façon assez générale », c'est parce que Ricœur parle indistinctement du paradoxe de l'*intentio-distentio*, et du successif-configurant. Or, aucun de deux ne correspond strictement pas à l'aporie de la double perspective, que Ricœur précisera dans la partie IV de TR : le premier couple vise plutôt une aporie interne au temps phénoménologique ; le deuxième, peut-être, pointe (en schéma, en abrégé, en image) vers l'aporie de la totalité du temps. Or, quoi qu'il en soit de cette indéfinition, ce qui semble plus important c'est de noter le fait que Ricœur, en parlant de « reflet » (I 128), vise en l'occurrence les rapports entre le récit et l'aporie *spéculative*, passant sous silence la direction *vers le temps de la praxis* de mimésis I. Cette omission se justifie-t-elle si l'on invoque la mise entre parenthèses de mimésis I par l'analyse interne à l'intrigue ? Mais la coupure méthodologique semble ici tout à fait inconvenable, voire inadéquate du moment où la recollection constitue « la récapitulation des conditions initiales *d'un cours d'action* dans ses conséquences terminales » (I 131 ; je souligne). Pourquoi ne pas penser alors que le *reflet ordonné du temps* de mimésis II imite et correspond à l'ordre temporel – si l'on veut « inchoatif » - de mimésis I ? D'ailleurs, n'avons-nous pas toujours déjà accompli dans nos actions quotidiennes jusqu'à un certain point les sens de la récapitulation ? Serait-ce le signe d'une possible réplique pratique aux apories du temps, *avant* le récit ?

⁴⁶ De façon prospective, Ricœur fait déjà mention de notions telles que « *configurational act* » et « *followability* », empruntées respectivement à Louis O. Mink et W. B. Gallie. Elles seront importantes lors de la discussion des thèses narrativistes de la configuration historique. Nous les laissons de côté car elles restent marginales par rapport à notre ligne de recherche. Cf. I 84, 129, 130, 265, 276 ; II 115.

⁴⁷ L'expression « imagination productrice » apparaît déjà dans l'*Avant propos* (I 10) ; Ricœur s'en était occupé en particulier dans l'*Étude VI* de MV. Elle est empruntée, évidemment, à Kant. Vid. KANT, Immanuel, *Kritik der reinen Vernunft* (Hamburg, Felix Meiner, 1956), A 118 – 122 ; B 152 ; A 141 / B 181 ; *Critique de la raison pure* (Paris, Flammarion, 2006), trad. fr., présentation et notes par Alain Renault.

changements de fortune, des moyens et des résultats, etc.). C'est ainsi que la nouveauté de l'acte de prendre ensemble de l'intrigue est comparable à l'innovation par assimilation prédicative propre de la métaphore⁴⁸.

Du reste, bien que rien ne soit dit en l'occurrence par Ricœur sur la fonction imaginaire du « voir-comme », il est évident qu'elle trouve ici sa place. En effet, l'*Étude VI* de *MV* rapprochait très précisément cette expression wittgensteinienne du schématisme kantien : « le "voir comme" joue très exactement le rôle du schème qui unit le concept *vide* et l'impression *aveugle* ; par son caractère de demi-pensée et demi-expérience, il joint la lumière du sens à la plénitude de l'image » (*MV* 270). D'emblée, le voir-comme est quasiment un autre nom pour l'innovation sémantique elle-même, et de ce fait, pour le possible-imaginaire : « il faut, en effet, cesser de voir dans l'imagination une fonction de l'image, au sens quasi sensoriel du mot ; elle consiste plutôt à "voir comme..." (.), et ce pouvoir est un aspect de l'opération proprement sémantique qui consiste à apercevoir le semblable dans le dissemblable » (*MV* 10). Plus généralement, lit-on dans un autre texte, « imaginer, c'est d'abord restructurer des champs sémantiques. C'est (...) voir-comme » (*TA* 219). Par le moyen du voir-comme, on schématise l'assimilation prédicative : « soudain nous voyons-comme ; nous voyons la vieillesse comme le soir du jour, le temps comme un mendiant, la nature comme un temple où de vivants piliers... » (*id*). Au fond, si cette fonction imaginaire du « voir-comme » est si importante au niveau du sens métaphorique c'est parce qu'elle est capable d'intégrer cette fonction de schématisation sémantique, avec celle de retentissement sensoriel (images liées), et encore avec celle de désengagement (neutralisation du réel) : « l'imagination joue alors le rôle d'un libre jeu avec les possibilités, *dans un état de non-engagement*

⁴⁸ Cf. I 10 et 132.

concernant le monde de la perception et de l'action »⁴⁹. En conséquence, il semble évident que la mise en intrigue est aussi une forme de voir-comme, dont nous pouvons tenter d'ores et déjà une formule : l'intrigue donne à *voir* les événements *tels qu'ils sont racontés* (on trouvera plus tard des formules similaires de Ricœur lui-même)⁵⁰.

En somme, la triple dialectique de la configuration relève de ce pouvoir de synthèse de l'imagination, capable de produire une telle « intelligibilité mixte », et donc un certain « voir-comme » proposé au lecteur⁵¹.

D'un autre côté, Ricœur souligne aussi que *l'imagination opère à partir des paradigmes reçus*. Toute créativité, toute création, s'insère dans une histoire qui la précède, en l'occurrence, « l'histoire de l'art de raconter en Occident » (I 133 n. 1). Ainsi, « ce schématisme –semble dire Ricœur cette fois-ci contre Kant- n'est pas intemporel » (II 31), il procède bien « de la sédimentation d'une pratique qui a une histoire spécifique » (id.). Une telle histoire « a tous les caractères d'une *tradition* » (I 132). Mais cela n'empêche pas l'innovation ; bien au contraire, elle opère comme sa possibilité. La tradition elle-même (et c'est la première définition qu'en donne Ricœur), n'est pas « la transmission inerte d'un dépôt déjà mort, mais la transmission vivante d'une innovation toujours susceptible d'être réactivée » (I 132 - 133). Même le contraire est alors aussi valable : *les paradigmes naissent de l'imagination* (I 134).

⁴⁹ Cf. Paul RICŒUR, « Poétique et symbolique », p. 51 (mes italiques). À coup sûr, tout se trouve déjà dans l'*Étude VI* de MV, qui se ferme avec cette phrase de Bachelard : « Oui, vraiment, les mots rêvent » (MV 272). Cf. MV 240, 253, 262 – 272 ; TA 217 – 220 ; Ludwig WITTGENSTEIN, *Recherches philosophiques*, trad. fr. par F. Dastur, M. Élie, J. L. Gautero, D. Janicaud, É. Rigal (Paris, Gallimard, 2004), II, § XI.

⁵⁰ On trouve déjà dans MV la phrase : « la tragédie enseigne à "voir" la vie humaine "comme" ce que le *mythos* exhibe » (MV 308). TR I fait expressément mention du voir-comme mais seulement au moment de traiter de mimésis III, pour rappeler que le sens d'un texte a un référent, que tout « voir-comme » vise un « être-comme » (I 12 et 151). Mais la fonction du voir-comme est déjà à l'œuvre au niveau de l'énoncé métaphorique, tandis que l'être-comme est très précisément son « corrélât » ontologique (I 151 ; en ce sens, l'*Étude VI* de MV est la dernière dédiée au niveau du *sens*). Cf. Aussi Paul RICŒUR, *Interpretation theory. Discourse and the surplus of meaning* (Texas, Christian University Press, 1976), p. 50 – 53 (désormais IT).

⁵¹ Cf. I 10 et 132 n. 1. Il en va de même dans les exposés succincts de TA 19 – 22 et 217 – 220 ; EC1 258 – 260.

Au total, une imagination réglée est une imagination paradigmatique, pré-structurée, et capable en même temps d'agir à rebours : « l'imagination productrice, non seulement n'est pas sans règle, mais constitue la matrice génératrice des règles » (I 132)⁵². Le jeu incessant de la *sédimentation* et de l'*innovation* des paradigmes est ainsi à l'origine de chaque nouvelle création individuelle : à l'artiste de choisir entre la collaboration ou la résistance, la fidélité ou la trahison⁵³. Tout compte fait, il s'agit bien ici de la tradition de l'imagination. Paradigme, sédimentation, « grammaire » d'un côté, œuvre singulière, application, innovation, de l'autre, la mise en intrigue montre finalement un style « cumulatif » de traditionalité, une certaine forme en même temps temporelle et intelligible, qui rejette et le statut d'invariant et la seule addition contingente des histoires. La mise en intrigue est plutôt quelque chose de « trans-historique » (II 31). C'est ainsi –et c'est là la dernière parole de Ricœur dans mimésis II- que « le rapport du récit au temps s'accroît » (I 135)⁵⁴.

Récapitulation : innovation figurative et tension traditionnelle

Le chaînon moyen du cercle mimétique est à coup sûr décisif pour Ricœur. Il prend en charge la tâche de produire l'innovation sémantique, de composer cette totalité en même temps intelligible et temporelle qu'est l'intrigue : l'unité et la multiplicité (des événements, des facteurs, des temps) schématisées comme

⁵² Paradoxe trouvé déjà dans MV, et transformé en conjecture d'une métaphorique fondamentale : « ne pouvons-nous forger l'hypothèse que la dynamique de pensée qui se fraye la voie à travers les catégories déjà établies est la même que celle qui engendre toute classification ? » (MV 251 ; cf. 32).

⁵³ Le drame se joue entre les deux pôles « de l'application servile et de la déviance calculée » ; I 135), et à un triple niveau paradigmatique : du *type*, comme lien causal hérité de certaines œuvres singulières (« *L'Illiade*, *Œdipe Roi* ») ; du *genre*, tragédie, comédie, etc. ; enfin, de la *forme* même de la concordance-discordance. Cf. I 133 – 135 ; EC1 262 – 265.

⁵⁴ Cf. I 133. Les paradigmes sont-ils donc l'amont de la composition poétique ? Ainsi le semble-t-il dès lors qu'ils « naissent » de l'imagination productrice (I 134). Et pourtant, la définition donnée par la troisième partie de TR vise plutôt le lien avec mimésis III : « le terme paradigme est ici un concept relevant de l'intelligence narrative d'un lecteur compétent. Il est à peu près synonyme de règle de composition » (II 18 n. 1). Une fois encore, circularité et indéfinition dans le « fond culturel ». Voir aussi l'article « Une reprise de la "Poétique" d'Aristote » (p. 477), où Ricœur oppose « le style propre d'historicité » de l'intelligence narrative aux invariants atemporels de la narratologie ; en Paul RICŒUR, *Lectures 2* (Paris, Seuil, 1999), p. 466 – 480 (désormais L2); cf. EC1 260 – 265.

concordance discordante. Dès lors, la configuration implique une synthèse de l'hétérogène qui donne à voir une *figure* rassemblée comme connexion des faits et recollection du temps : même si elle pousse le sens jusqu'à l'irrationnel, elle le fait *l'un à cause de l'autre*. Offre-t-elle le reflet et la réplique à l'aporie du temps ? Elle semble en tout cas configurer ce qui dans la praxis est déjà à l'œuvre, et réunir le sens de la linéarité et de la totalité du temps, ne fût-ce qu'au niveau d'une action bien déroulée entre un principe et une fin. Mais surtout elle est aussi capable de tenir la tension de la continuité et de la discontinuité entre praxis et imagination : élevée au monde du comme-si, l'intrigue dit toujours encore ce qui est en action, si elle l'ordonne et le fabule, elle le vise, si elle rêve, elle demeure enracinée. Certes, elle a pris le chemin qui du monde vécu mène au récit, de la vie à sa transposition textuelle. Est-elle alors une négation d'autres chemins possibles pour dire le sens ? Enferme-t-elle le préfiguratif dans les limites d'un texte ? Cela ne semble pas contestable ; mais l'amont aura toujours d'autres sentiers à parcourir ; or il faut aussi dire que l'intrigue elle-même n'est qu'une découverte possible du réel.

Or, outre le principal corollaire épistémologique tiré par Ricœur de cette caractérisation de mimésis II, à savoir, la dépendance de toute rationalité législative eu égard à l'intelligence narrative (cf. *Avant propos*, I 10), il nous importe de noter que le dernier des traits relevé revient circulairement sur le premier de tous, c'est-à-dire, celui qui visait d'emblée le lien de *continuité* avec mimésis I. En effet, il est à marquer qu'avec la notion de paradigme revient celle de *règle*, déjà apparue autour du symbolisme du monde préfiguré. Ainsi, la *tradition*, qui seulement avait été nommée en passant lors de mimésis I (I 113), apparaît alors comme un composant décisif de celle-ci. Pourquoi Ricœur a préféré en faire son traitement sous le cadre de mimésis II ? Il semble évident que l'intérêt était celui de montrer que dans le *sens* d'un récit se joue un conflit entre tradition et innovation, dont la compréhension dépasse la clôture du texte. Or, de ce fait même, il ne reste pas moins évident que le

sens propre de cette tradition et de ce conflit ne peut pas être épuisé par son configuration dans un récit, mais qu'il renvoie *ailleurs*. Avant de devenir un jeu poétique, la tradition appartient d'emblée au monde pratique. Le « pre- » du monde préfiguré, ainsi que sa condition symbolique, se chargent alors de la signification primordiale de la distance temporelle, ce que nous avons déjà entrevu au niveau de mimésis I. Tout compte fait, chaque mise en intrigue, chaque récit s'insère dans une histoire paradigmatique qui fait signe vers un horizon de passé plus ou moins indéterminé. Or, faisant signe en arrière, mimésis II est donc l'indice du fait que le rapport *du préfiguratif* au temps s'accroît⁵⁵.

4. La figure interprétée ou la différence de l'existence

Lors de notre introduction au modèle du cercle mimétique, la refiguration est déjà apparue en tant que ce qui vient après les deux autres moments mimétiques (*l'aval*, le « *pos* »), et ce qui élargie le sens du monde et du temps (la vie *autre*, le « *plus* »). Si mimésis II permet de différencier le préfiguratif et le refiguratif, c'est seulement ce dernier qui fait la différence, *qui introduit la différence dans l'existence*. Il faut donc parcourir encore cette autre direction de la continuité entre poétique et praxis : le devenir *réel* du possible.

Ce troisième stade constitue donc le retour du langage à la vie. Tout compte fait, « le sens d'une œuvre d'art ne s'achève que dans son effet sur la culture » (I 103 n. 1). En ce sens, la refiguration accomplit la signification d'une œuvre et en même temps elle change l'existence humaine : « le récit a son sens plein quand il est restitué au temps de l'agir et du pâtir dans mimésis III » (I 136). La *Poétique* d'Aristote avait suggéré aussi cette deuxième orientation vers la praxis, cette fois en tant qu'*effet* de la tragédie sur le public (les catégories éthiques rejoignent ici celles

⁵⁵ Comme on sait, l'horizon de la tradition, sous les rubriques « espace d'expérience » ou « être-affecté-par-le-passé », sera un des thèmes centraux de l'herméneutique de la conscience historique de la partie IV de TR (III 376, 391 sq.).

de la rhétorique)⁵⁶. Ricœur parlera, de façon plus générale, d'une augmentation iconique de l'ensemble des structures du monde vécu. Mais la refiguration a bien le sens d'un entrecroisement de deux mondes, où se joue le destin de l'arc poétique : « *mimèsis* III marque l'intersection du monde du texte et du monde de l'auditeur ou du lecteur. L'intersection, donc, du monde configuré par le poème et du monde dans lequel l'action effective se déploie et déploie sa temporalité spécifique » (I 136) (soit dit en passant, une fois encore la définition de *mimèsis* III montre cette tension dans la visée : et vers l'action et vers la temporalité). En somme, après la coupure imaginaire et la neutralisation méthodologique de la mention référentielle par la mise en intrigue, le récit rencontre finalement son destin praxique, en l'occurrence, son lecteur, où la refiguration devient effective.

D'ores et déjà, il convient de souligner ces trois termes, car ils vont jouer le rôle central dans le modèle refiguratif : *monde, lecteur, temps*. Ce n'est pas par hasard si l'on trouve, pour chacun de ces sujets, une section propre dans l'exposé de « *Mimèsis* III » (I 136 - 162). Certes, ce chapitre est en réalité composé de quatre sections ; or la première section n'est qu'une réponse en deux volets à deux possibles objections qu'on pourrait opposer au cercle mimétique, à savoir, celle de la nostalgie et celle de la circularité du sens. Elle ne traite donc véritablement pas de la refiguration en tant que telle, mais seulement de questions controversées de l'entier cercle mimétique⁵⁷.

Cela dit, il ne reste donc que trois sections, dont les titres confirment les sujets en question « 2. *Configuration, refiguration et lecture* » ; « 3. *Narrativité et référence* » ; « 4. *Le temps raconté* ». En termes généraux, on peut déjà avancer deux

⁵⁶ Cf. I 97 - 104.

⁵⁷ De ce fait, il semble que la place de ces deux réponses dans l'argumentaire général aurait dû être ailleurs : la suspicion de nostalgie d'ordre, au moment de présenter l'innovation sémantique propre de *mimèsis* II (c'est l'*ordre fictif* qui produit le nouveau possible) ; celle de la circularité du sens, soit en liaison avec *mimèsis* I (c'est là que quelque chose comme une « structure pré-narrative de l'expérience » fait sens), soit comme introduction à la problématique entière. Notons le sens général du titre de la section « 1. *Le cercle de la mimèsis* » (I 137 - 144).

choses : d'un côté, ce chapitre ne trace que les lignes les plus générales de ce qui s'appelle « refiguration », il n'en donne même plus qu'un simple schéma ; d'un autre côté, il vise plutôt, on pourrait même dire exclusivement, des structures qui s'adressent directement au récit de fiction et non à celui d'histoire.

Mais en réalité il faut encore dire que les analyses de « Mimèsis III » atteint dans le cas de son quatrième et dernier point un tel degré de généralité que le « temps raconté » finit par s'éclipser, voire par disparaître. En effet, Ricœur se limite ici à nous rappeler la nécessité d'approfondir la réflexion *théorique* sur le temps, et il montre alors quelques lignes générales à partir d'un exposé abrégé des niveaux temporels de *Sein und zeit* (ainsi, même au sens réflexif, presque tout est repoussé, en attendant les analyses de *l'aporétique* de la partie IV). Or, à proprement parler, tout cela n'est référé qu'au temps pensé ; quant au temps *raconté*, celui que le modèle refiguratif aurait dû présenter pour la première fois (le titre en est la preuve), il est silencieusement tombé dans l'oubli, et il faudra, le moment venu, faire l'effort pour en tirer sa signification⁵⁸. Finalement, il semble que, sur ce temps raconté, le repère le plus important que le modèle général nous offre ne soit plus que ces deux questions posées vers la fin du *troisième* point : « mais *sur* quoi se croise la référence par traces et la référence métaphorique, sinon sur la *temporalité* de l'action humaine ? N'est-ce pas le temps humain que l'historiographie et la fiction littéraire refigurent *en commun*, en croissant *sur* lui leurs modes référentiels ? » (I 155). Tout au moins elles signalent un chemin à parcourir et une énigme à ausculter : la double référence narrative *se croise sur* le temps de l'action, le temps *est refiguré par* la double référence. Autrement dit, c'est avec la refiguration que la corrélation entre temps et récit est censée parvenir au but⁵⁹.

⁵⁸ Notons que Ricœur répétera le titre « Le temps raconté » pour le tout dernier volume de TR. N'est-ce pas le signe d'une tâche inaccomplie ?

⁵⁹ En ce sens, il est significatif que Ricœur, au moment d'entamer les analyses sur le temps raconté dans la partie IV, fasse une toute simple introduction *rappelant seulement cette question laissée en*

En définitive, nous allons limiter notre présentation du modèle général de mimesis III à ses points 2 et 3, respectivement référés à la *lecture* et au *monde*. Disons encore, qu'il n'est pas surprenant de noter que, visant plutôt la fiction que l'histoire et une fois contournée la question du temps, ce modèle refiguratif se développe en rapport étroit avec les analyses ontologiques de MV. En effet, la question du monde est directement greffée sur les analyses de la référence métaphorique, et celle de la lecture, bien que manquant dans MV (selon l'aveu de l'auteur), se montre néanmoins comme son complément obligé. De ce fait, tout ce qui est dit ici correspond assez clairement à ce qui sera dit dans le troisième volume concernant la référence *fictive* ; le chapitre qui lui est consacré se montre en effet comme la continuation naturelle du modèle général (le titre en témoigne : « Monde du texte et monde du lecteur » ; III 284). Encore une fois, une relecture de l'*Avant propos* constitue un pas en arrière hautement conseillé, car il pose d'emblée la structure « jumelle » de MV et TR. Par contre, la liaison entre ce modèle général refiguratif et la référence historique –laquelle sera à peine mentionnée– est beaucoup plus difficile à établir et il faudra, le moment venu, tenter une interprétation. Mais, de ce fait même, il faut bien donner de l'importance à cette présentation générale du modèle, car elle implique que *la question du monde et de la lecture est une composante commune à tout récit, soit-il fictif ou historique*⁶⁰. Voyons donc ces deux sections restant du modèle refiguratif. Or, en consonance avec la définition de refiguration citée plus haut, nous allons renverser l'ordre : d'abord l'ouverture des structures mondaines, puis l'appropriation faite par le lecteur. Cela nous semble la

suspens dans la première partie : « nous avons identifié le problème de la *refiguration* à celui de la *référence croisée* (...) et admis que le temps humain procède de cette entrecroisement » (III 181).

⁶⁰ Si nous soulignons ici le point, c'est parce que cela n'est pas suffisamment clair dans la continuation du texte et néanmoins il semble tout à fait décisif pour la compréhension de la visée historique.

direction naturelle des analyses, et Ricœur lui-même l'adoptera dans la partie IV de TR⁶¹.

a. Le témoin transcendant de la littérature et l'asymétrie des visées

La section « Référence et narrativité », comme le titre l'indique, s'adresse bien à la référence du récit. Or, le chapitre procède en réalité par étapes, dans un argumentaire échelonné en trois moments. Ainsi, dans un processus de « *spécification croissante* » (I 147), on assiste à l'émergence progressive de la notion de *référence narrative croisée*, à partir de celle tout à fait générale de *référence descriptive*, par l'intermédiaire de la *référence redescriptive*. Autrement dit, Ricœur fait d'abord une ample apologie de l'intention réaliste ou ontologique du niveau discursif du langage, dans ses expressions ordinaire-scientifique et lyrique-métaphorique, pour ensuite tenter de circonscrire sa double expression narrative, fictive et historienne. C'est pourquoi Ricœur se trouve de nouveau faisant appel, non seulement à MV, mais encore à ses analyses du langage développées autrefois dans ses disputes avec la linguistique et le structuralisme des années 60⁶². Voyons donc ces trois moments référentiels.

1. La thèse qui dit que le langage n'est pas fermé sur lui-même, mais qu'il s'adresse au monde, avait déjà été soutenue par Ricœur de façon distincte dans son article « La structure, le mot, l'événement » :

Le langage vise quelque chose, ou plus exactement, il a une double visée : une visée idéale (dire quelque chose) et une référence réelle (dire sur quelque chose). Dans ce

⁶¹ Pour l'intelligence des thèses de mimesis III on lira avec profit, outre le décisif *Étude VII* de MV, RF 72 - 75, et TA 16 - 18, 23 - 25, 34, 112 - 117, 188 - 190, 208 - 210, 220 - 223, 368 - 370 ; IT 34 sq., 64 sq. ; SA 187 - 193.

⁶² Dans RF 44, Ricœur fait référence en particulier, en tant qu'antécédents de la discussion, à deux articles de 1967 : « La structure, le mot, l'événement », et « La question du sujet : le défi de la sémiologie ». Ils se trouvent inclus respectivement dans CI 80 - 97 et 233 - 262. On peut aussi lire IT, en particulier les chapitres 1 : "Language as discourse"; et 3 : "Metaphor and symbol".

mouvement, le langage franchit deux seuils : le seuil de l'idéalité du sens et, au-delà de ce sens, le seuil de la référence. A travers ce double seuil et à la faveur de ce mouvement de transcendance, le langage *veut dire* ; il a prise sur la réalité et exprime la prise de la réalité sur la pensée (...). Par contraste à la clôture de l'univers des signes, cette fonction constitue son ouverture ou son aperture (CI 84 – 85).

Il s'agit donc bien du langage, mais au point où il devient « la morsure du réel » (id.). La *Préface* de MV le dit dans les termes les plus simples : dans le discours on trouve « le sens, qui est son organisation interne, et la référence, qui est son pouvoir de se référer à une réalité en dehors du langage » (MV 10). TR ne fait d'abord que nous rappeler cette transcendance, à savoir, le fait qu'un énoncé, comme dit Ricœur en correspondance aussi avec MV, vise une instance extralinguistique (I 147)⁶³.

Dès lors, la question est tranchée entre sémiotique et sémantique. L'écart est constitutif du niveau phraséologique et textuel du langage : c'est avec la phrase que le langage « est orienté au-delà de lui-même » (I 147)⁶⁴. Ce geste ontologique est décisif. Aucune « figure » ne serait possible sans cet *autre*, sans cette différence en même temps distance et hiérarchie :

Telle est la présupposition ontologique de la référence, présupposition réfléchie à l'intérieur du langage lui-même comme un postulat dénué de justification immanente. Le langage est pour lui-même de l'ordre du Même ; le monde est son Autre. L'attestation de

⁶³ Cf- I 148, MV 97. Une « loi générale du langage », selon une expression de la deuxième partie de TR, trouve alors sa formule : « ce que *nous disons est régie par ce* au sujet du quoi *nous le disons* » (II 297).

⁶⁴ « Le moment où se produit le virement de l'idéalité du sens à la réalité de la chose, c'est celui de la transcendance du signe. Ce moment est contemporain de la phrase. C'est au plan de la phrase que le langage dit quelque chose ; en dessous, non » (CI 88). En dessous, nous n'avons que le jeu des remissions fini du dictionnaire ; or, "there are no live metaphors in a dictionary" (IT 52). En ce sens, Ricœur n'hésite pas à rapprocher la notion linguistique d'*intenté* (Benveniste), la notion logique de *Bedeutung* (Frege), et celle phénoménologique de *Erfüllung* (Husserl). Cf. en particulier la troisième *Étude* de MV (mais aussi la première partie de l'*Étude VII* et le chapitre 5 de l'*Étude VIII*) ; CI 88 et 248 ; TR I 73 n. 1 et 147.

cette altérité relève de la réflexivité du langage sur lui-même, qui, ainsi, se sait *dans* l'être afin de porter *sur* l'être (I 148).

Bref, le langage est pour Ricœur témoin de l'être. C'est bien Heidegger qui s'offre alors comme inspiration. Nous sommes revenus à la structure pratique de l'être-au-monde : « parce que nous sommes dans le monde et affectés par des situations, nous tentons de nous y orienter sur le mode de la compréhension et nous avons quelque chose à dire, une expérience à porter au langage » (I 148)⁶⁵.

2. La *référence métaphorique*, à son tour, est caractéristique du langage poétique. Notons le choix de Ricœur : ce type de langage semble particulièrement difficile pour montrer l'intenté du discours ; dans les mots de Jakobson, la fonction poétique semble être *for its own sake* (MV 185, 280). Comme on le sait, Ricœur a largement fondé son point de vue dans *La métaphore vive*⁶⁶. Au fond, celle-ci soutient un double jeu référentiel où la suspension, voire la ruine de la référence descriptive directe par la métaphore, n'est que la condition négative pour la libération d'une autre référence seconde et indirecte. De ce fait, non seulement l'élévation au monde du « comme-si », en tant que neutralisation du descriptif, ne perd pas le réel : « les œuvres *littéraires* portent elles aussi au langage une expérience et ainsi viennent au monde comme tout discours » (I 148 – 149)⁶⁷, mais elle permet en outre de toucher l'enfoui dans le réel : « des aspects de notre être-au-monde qui ne peuvent

⁶⁵ Mais cette structure de *précompréhension* ne pousse-t-elle pas toute l'argumentation en arrière ? N'était-elle pas la caractéristique propre de mimésis I ? Pourquoi alors cette apparition au niveau de mimésis III ? Tout compte fait, dans un schéma *réel – énoncé – réel*, la visée ontologique est assurée, mais rien n'exige encore un récit. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas encore le cercle mimétique qui est ici en question, mais le sens le plus général des rapports entre langage et monde, bref, le cercle herméneutique tout court.

⁶⁶ TR en donne une synthèse, basée sur les *Études III* et *VII* de MV, dans *l'Avant propos* 11 – 12 ; dans I 146 – 153 et dans III 285 – 287.

⁶⁷ “Only a few sophisticated texts, along the line of Mallarme's poetry, satisfy this ideal of a text without reference” (IT 36).

être dits de manière directe » (I 151)⁶⁸. C'est grâce à cette référence dédoublée que le langage parvient à dire non seulement l'être-donné, mais encore le pouvoir-être (TA 115).

Deux points sont ici à souligner. Premièrement, ce pouvoir plus radical de référence accomplit le passage de la mimésis-copie à la *mimésis-invention* : « les œuvres littéraires ne dépeignent la réalité qu'en l'*augmentant* de toutes significations » (I 151). La force heuristique se montre en ceci que la mimésis est capable de redécrire le monde ; autrement dit, le « voir-comme » de l'énoncé constitue alors la révélation d'un « être-comme »⁶⁹. À ce point, la diction poétique rejoint lyrisme et narration : « cette thèse couvre tous les usages non descriptifs du langage » (I 150). La différence n'est pas de force heuristique, mais d'orientation du regard : *pathos* d'un côté, *praxis* de l'autre⁷⁰. En second lieu, une définition de *monde* en découle : « le monde est l'ensemble des références ouvertes par toutes les sortes des textes descriptifs ou poétiques que j'ai lus, interprétés et aimés » (I 151)⁷¹. L'écriture de la littérature, mais aussi celle de la science (notons l'entrelacement des références descriptives dans la définition) nous offrent alors le sens qu'elles dépeignent ou inventent : « un texte déploie un monde en quelque sorte en avant de lui-même » (I 152). Ce monde ainsi présenté, dont le faire-narratif –insiste Ricœur– signifierait en particulier la dimension temporelle, devient alors le nom approprié de la référence au niveau du *texte* : un complexe de rapports de sens offert comme totalité ouverte.

⁶⁸ Cf. MV 11, 279, 288 ; 301.

⁶⁹ Cf. I 12 et 151. Ricœur rapproche volontiers sa conception du langage métaphorique des notions d'« augmentation iconique » en peinture (Dagobert), et de *Bild*, soit comme fenêtre qui fait signe vers l'immensité du paysage (Fink), soit comme « surcroît d'être » (Gadamer) (I 151 - 152). Aussi Bachelard parle d'une « croissance d'être », selon la citation de MV 272. "Iconicity, then, means the revelation of a real more real than ordinary reality" (IT 42).

⁷⁰ Cf. I 150 et 153, et en particulier l'*Avant-propos*, I 12 ; MV 307 – 310.

⁷¹ "The term world then has the meaning that we all understand when we say of a new born child that he has come into the world. For me, the world is the ensemble of references opened up by every kind of text, descriptive or poetic, that I have read, understood, and loved" (IT 37). Cercle mimétique: le sens de ce qu'on appelle « monde » *passé par un texte (lu)*.

Disons encore que ces indications concernant la métaphorisation du monde incluent aussi quelques autres précisions qui anticipent la problématique de la *lecture* (d'ailleurs, elle apparaît déjà dans la définition du monde) et qui indiquent en conséquence la tâche de l'*herméneutique* en général. En premier lieu, ce monde possible déployé devant l'œuvre (et non l'intention cachée de l'auteur) constitue la chose même de l'herméneutique : « ce qui est interprété dans un texte, c'est la proposition d'un monde que je pourrais habiter et dans lequel je pourrais projeter mes pouvoirs les plus propres » (id.) ; de ce fait, cette possibilité d'être opère une transformation dans le monde vécu : « comprendre ces textes, c'est interpoler parmi les prédicats de notre situation toutes les significations qui, d'un simple environnement (*Umwelt*), font un monde (*Welt*) » (I151). Cette compréhension élargie de mes pouvoirs met ainsi en jeu ce que Ricœur appelle l'*intersection* de mondes. Tout compte fait, à ce niveau la référence métaphorique est déjà, à proprement parler, refiguration narrative⁷².

3. Enfin, rassuré de l'intention réaliste du langage poétique et de ses capacités heuristiques, Ricœur passe alors à la considération de la *référence narrative*. Ce n'est pas par hasard si elle s'est déjà montrée dans les lignes finales de l'analyse métaphorique ; tout au fond, c'est bien parce que la différence entre redescription et refiguration n'est point essentielle, comme le rappelait déjà l'*Avant propos* : « la fonction mimétique du récit pose un problème exactement parallèle à celui de la référence métaphorique. Elle n'est même qu'une application particulière de cette dernière à la sphère de l'*agir* humain » (I 12). Il s'agit donc d'une « *augmentation de la lisibilité* » de l'action (I 153). Mais le parallélisme explique que, finalement, nous

⁷² Tout cela sera sujet de la partie IV. Sur cette notion de monde, opposée à toute conception romantique ou psychologisante, voir MV 277 – 278, le dernier chapitre de IT, et en particulier TA 24, 113 – 115, 188 – 189. Il va de soi que Ricœur rejette aussi (dans la lignée de SZ) toute compréhension du monde en tant que « totalité des étants », c'est-à-dire, en tant qu'ensemble d'objets empiriquement déterminés ; il s'agit, bien au contraire, « des manières d'être au monde ». Cf. Paul RICŒUR, « Signe et sens », en : *Encyclopaedia Universalis* (Paris, Encyclopaedia Universalis France, 1972), tome XII, p. 1014.

ne trouvons plus que quelques indications générales sur ce dernier type de référence. Plutôt que de résoudre le problème (ce qui sera la tâche de la partie IV de TR), Ricœur se borne ici à lui donner un nom, dans l'intention peut-être de signaler aussi le juste chemin : la référence narrative est une *référence croisée*. Dans cet entrecroisement il faut bien lire la double allégeance du régime scripturaire de la narration : fiction d'un côté, historiographie de l'autre. Alors, tour à tour, et aussi ensemble, ces deux modalités d'écriture refigurent notre monde pratique. Mais le moment venu, il faudrait tenir compte d'une « asymétrie indéniable » (I 154). Le langage ordinaire en témoigne : la fiction est de l'ordre de l'irréel ; tandis que les événements historiques, bien que passés, appartiennent au réel, à « l'*empirie* » (id.). Ainsi donc, si la seule imagination suffit pour produire un monde fictif, le recours aux traces, aux documents et aux preuves est indispensable pour représenter un monde réellement passé. On peut alors continuer de parler de *référence métaphorique* pour la fiction, et nommer comme *référence par traces* celle de l'historiographie (I 155). Et néanmoins, la vraie question est celle d'une refiguration conjointe du monde réel, si bien que le véritable défi est celui de montrer le côté réel du fictif et le côté imaginaire de l'historique (id.). Malgré la sémiotique narrative et malgré le positivisme historique, le monde fictif s'offre comme s'il était réellement arrivé, et le monde passé est visé à partir de ressources imaginaires. Ici, l'« emprunt réciproque » est le signe d'un cercle bien portant. C'est ainsi, sur cette énigme d'une référence en même temps asymétrique et réciproque que Ricœur ferme sa méditation sur le premier volet de mimèsis III.

b. La charnière herméneutique de la lecture : vivre une histoire

Le monde du texte est donc offert pour être lu et interprété, voire pour être aimé ou détesté. Au lecteur alors de produire l'achèvement du cercle mimétique. C'est bien ainsi que la fonction poétique se conclut comme activité *pratique* : « le

lecteur est l'opérateur par excellence qui assume par son faire –l'action de lire- l'unité du parcours de *mimèsis* I à *mimèsis* III à travers *mimèsis* II » (I 107). Une place privilégiée est donc réservée pour la lecture dans l'économie de TR : « c'est à travers la lecture – comme on dira plus loin- que la littérature retourne à la vie, c'est-à-dire, au champ pratique et pathique de l'existence » (III 184). En ce sens, Ricœur a souligné maintes fois cette étape du parcours mimétique de TR comme une véritable avance eu égard aux analyses développés dans MV : « il manquait un chaînon intermédiaire, lit-on dans son *Autobiographie*, entre la référence, en tant que visée appartenant à l'énoncé métaphorique, donc encore au langage, et l'être comme détecté par ce dernier. Ce chaînon intermédiaire, c'est l'acte de lecture » (RF 48)⁷³. Du reste, bien que le point soit extrêmement important, le modèle général de *mimèsis* III, une fois encore, ne fait plus que l'esquisser. Le poids d'une analyse en détail tombe de nouveau sur la partie IV.

Qu'est-ce donc que le phénomène de la lecture ? Disons qu'il est, avant tout, un acte complexe, en ceci que Ricœur la décrit comme action réciproque entre l'œuvre et le lecteur. Trois notions scandent leur entrelacement dynamique : *interaction*, *achèvement*, *application*.

La lecture est d'emblée une rencontre, la charnière même du configuratif et du refiguratif : « la mise en intrigue (...) est l'œuvre conjointe du texte et de son lecteur » (I 145). C'est donc dans cet agir ensemble, dans cette interdépendance qu'une œuvre est enfin portée au jour : « le texte ne devient œuvre que dans l'interaction entre texte et récepteur » (I 146). La dichotomie est ainsi dépassée entre le « dedans » et le « dehors » du texte (I 145). Une formule d'équilibre est alors

⁷³ Cf. RF 73 ; TR III 287 ; CC 129 – 134. Et pourtant, la généralité du jugement le rend un peu injuste, compte tenu des nombreuses mentions de la lecture dans MV 116, 118, 119, 121, 123, 124, 127, 240, 266, 284, etc.

proposée : « suivre une histoire, c'est l'actualiser en lecture » (I 145)⁷⁴. Toutefois, il semble que la balance penche du côté du lecteur, car la lecture est *son* action : c'est lui qui « ressaisit et achève l'acte configurant » (I 144 - 145). Face au lecteur, l'œuvre n'est jamais plus qu'« une esquisse pour la lecture » (I 145). Le cas échéant, le lecteur peut même se trouver « quasiment abandonné » par un auteur qui a pris « le malin plaisir » de la défiguration (et l'exemple exemplaire revient à l'*Ulysse* de Joyce ; I 146). Quoi qu'il en soit, des zones d'indétermination font toujours partie du texte. Celui-ci n'est finalement pour le lecteur plus qu'un « ensemble d'*instructions* » à exécuter, auquel il répondra de façon plus ou moins passive ou créative (I 146). Après tout, la conclusion s'impose : « c'est enfin le lecteur qui achève l'œuvre » (I 145)⁷⁵. Quant à l'*application*, Ricœur n'en fait en l'occurrence aucune mention en particulier. Mais elle a bien apparu au commencement du chapitre, pour désigner très précisément l'achèvement de l'œuvre « dans l'auditeur ou dans le lecteur » (I 136). Cette catégorie, empruntée à l'herméneutique de Gadamer, constitue à coup sûr une notion clef du troisième moment mimétique, et la partie IV en tiendra compte. Pour le dire rapidement, c'est elle qui exprime le sens de la lecture en tant que modélisation de l'expérience et transformation du monde du lecteur. Du reste, Ricœur en avait déjà parlé dans plusieurs textes apparus avant TR, marquant le lien entre lecture et application ou *appropriation*, comme il préfère dire. Empruntons une seule citation, qui résume son sens et prépare le terrain à venir : « approprier, c'est faire que ce qui était étranger devient propre. Ce qui est approprié, c'est bien la chose

⁷⁴ En plus, le jeu de schématisation et de traditionalité, que Ricœur a d'abord dévoilé au niveau de mimésis II, réapparaît aussi au niveau de la lecture (I 145). Ce qui par ailleurs renforce notre suggestion d'une appartenance essentiellement pratique de ces notions. Comme toute la problématique, ce premier trait reviendra en force lors de la partie IV (v. g., III 297, 306, 309, 312).

⁷⁵ Sur le point, Ricœur même nous dit que toute une partie de la discussion à venir est réservée, dans la partie IV, aux analyses phénoménologiques de Roman Ingarden et Wolfgang Iser, et à celle directement herméneutique de Hans Robert Jauss : cf. III 303 – 324.

du texte » (TA 54)⁷⁶. Le texte ne dit plus ; le schéma entier de la refiguration se clôt avec cette triple description de l'acte de lire.

Et pourtant, avant de quitter cette section de l'exposé, il semble tout à fait juste d'intercaler ici quelques traits refiguratifs marqués par Ricœur lors de son analyse de la *Poétique* d'Aristote, mais qui n'ont pas été repris dans le modèle général de mimésis III, à savoir, le *plaisir*, la *persuasion*, et la *réponse émotionnelle*⁷⁷. Ces notions indiquent justement l'ouverture du *μῦθος* vers son aval ; elles constituent des points d'inflexion dialectique de l'intrigue, en même temps construits par le poète dans l'œuvre, et effectués hors d'elle, par le public de la mimésis tragique : ils joignent « l'intérieur à l'extérieur » (I 98)⁷⁸. Ainsi, bien que le concours soit « totalement étranger » à l'art poétique, le texte est pour être vu, et donc c'est le *regard* du spectateur, comme le reconnaît la *Poétique*, qui opère comme critère pour établir la bonne extension d'une mimésis⁷⁹. De plus, ce n'est que son *plaisir propre* (*ἡδονὴν τὴν οἰκείαν* ; 1453 b 11) qui atteste l'achèvement de l'intrigue, d'ailleurs qualifié d'*effet propre* de la tragédie (*τὸ ἔργον* ; 1452 b 29 - 30)⁸⁰. Du reste, ce plaisir prend le double sens de plaisir d'apprendre et de plaisir d'éprouver frayeur et pitié. Par le premier, le *μῦθος* articule vraisemblance et persuasion, autrement dit, articulation logique et imaginaire social (I 100)⁸¹ ; par l'autre, il vise la purification

⁷⁶ Et encore : « par appropriation, j'entends ceci, que l'interprétation d'un texte s'achève dans l'interprétation de soi d'un sujet qui désormais se comprend mieux, se comprend autrement, ou même commence à se comprendre » (TA 152). Dans ce recueil d'articles, l'application ou appropriation (*Anwendung* chez Gadamer, *Zueignung* déjà dans *Sein und zeit* § 32) est mentionnée plusieurs fois, toujours en liaison avec l'acte de lecture ; cf. en particulier TA 53 - 54 ; 116 - 117 ; 152 - 153 ; 210 ; 369 - 370. Cf. TR III 184, 285, 286, 321, 328 n. 1 ; EC1 265 - 268.

⁷⁷ I 97 - 102. La seule exception est une mention isolée du « plaisir du texte », expression due à Roland Barthes (I 145).

⁷⁸ Cf. I 100.

⁷⁹ Ce critère est donc subjectif : ce que la mémoire du spectateur peut « retenir aisément », ce qu'il peut, « embrasser d'un seul regard » du début à la fin. Cf. *Poétique* 1450 b 16, b 35 - 1451 a 5 - 15 ; 1459 b 19. Cf. TR I 99 n. 2.

⁸⁰ Cf. *Poétique* 1459 a 18 - 21 ; 1462 a 11 - 14 ; 1462 b 13 - 14. Et l'on trouve encore une note d'Aristote sur le besoin d'applaudissement (1456 a 10).

⁸¹ La persuasion devient alors le critère même des limites de l'intelligibilité : *πρός τε γὰρ τὴν ποιήσιν αἰρετώτερον πιθανὸν ἀδύνατον ἢ ἀπίθανον καὶ δυνατόν*, « du point de vue de la poésie, un impossible

ou épuration des émotions d'un spectateur « de chair capable de jouissance » (I 101), ce que les grecs appelaient *κάθαρσις*⁸². Au total, faisant signe vers l'*Éthique* et la *Rhétorique*, la *Poétique* d'Aristote est l'indice d'un processus de métaphorisation qui, dépassant la configuration de l'action, rejoint « cognition, imagination et sentiment » (I 102).

Récapitulation : de la véhémence ontologique, du silence du temps, de la vérité absente

Il y a bien deux choses que l'analyse de la refiguration narrative, sous le cadre du modèle général de mimèsis, nous a appris : soit fictive, soit par traces, la refiguration est une opération langagière de niveau discursif qui rassemble la *véhémence ontologique de la métaphore*, laquelle vise et révèle des aspects de notre pouvoir-être-au-monde qui échappent au discours descriptif de l'être-donné, et la *force interprétative de la lecture*, en tant que rencontre, accomplissement et appropriation du jeu des références textuelles déployées devant l'œuvre, ce qui conduit à l'enrichissement iconique du monde réel. Mimèsis III, pourrait-on dire, constitue *la réponse articulatoire du sens existentiel donnée par un lecteur aux possibilités de monde ouvertes par un texte*. En tant que faire, l'acte de lecture est déjà un agir qui change l'agir : un agir *autre* car refiguré. La question reste alors de savoir quel est en particulier le fonctionnement de cette structure dans le cas de la « référence croisée » d'histoire et fiction en tant que jeu asymétrique et réciproque du réel et de l'irréel ; d'ailleurs, c'est à elle qu'appartient proprement le nom *refiguration*.

persuasif est préférable au non-persuasif, fût-il possible » (1461 b 10 - 11) ; enfin, c'est même l'irrationnel qui peut faire partie d'une intrigue pourvu qu'il soit appuyé sur ce *regard commun* que constitue l'opinion : *πρὸς ἃ φασιν τᾶλλογα* (1461 b 14).

⁸² Cf. I 101 – 102 ; *Poétique* 1448 b 13 – 17 ; 144 b 24 – 28. Avec « cette alchimie subjective », la dialectique du dedans et du dehors « atteint son point culminant » (I 102).

Cela dit, il semble qu'il y a encore deux choses que l'analyse de mimésis III n'a pas suffisamment traitées ; et à vrai dire, qu'elle a à peine mentionnées, la première directement liée à la thèse majeure de TR ; la deuxième d'une importance décisive en ce qui concerne le récit historique, à savoir, la temporalité et la vérité attachées à la narration.

On avait déjà signalé que la question du temps raconté, bien qu'expressément projetée dans le modèle général de la refiguration (« point 4 »), demeure toutefois indéterminée tout le long de l'exposé. Tout compte fait, quant à la refiguration, nous avons assez parlé du monde et du lecteur et quasiment rien du temps (en ceci, TR s'est montré véritablement comme le frère jumeau de MV). N'est-il pas véritablement surprenant, tenant compte que c'est ici qu'on doit trouver le cœur de la réplique narrative : « finalement, c'est le *temps* de l'action qui, plus que tout, est refiguré par la mise en action » (I 155). Jusqu'ici, la refiguration n'est plus qu'une réplique aux métaphores mortes, si l'on veut, aux mondes répétitifs et prosaïques, mais non pas aux apories du temps. Après ce périple, notre suspicion initiale autour d'un possible décalage du refiguratif entre action et temporalité semble être renforcée. On se souvient bien qu'on n'a pas pu faire plus que relever deux questions qui opéraient comme des repères pour la recherche à venir.

Pour sa part, en ce qui concerne la vérité narrative, nous sommes en présence d'une situation semblable. Étroitement liée à la question référentielle du discours, la vérité n'a cependant reçu aucun traitement en particulier dans ce chapitre. Pourquoi Ricœur n'en a rien dit lors de son analyse du passage du discours direct, où le problème pourrait même se poser en termes de correspondance entre le langage et le monde, au discours redescriptif, où le monde parvient à l'expression autrement ? À bien regarder, c'est là que l'on trouve le sens même d'une transformation herméneutique de la vérité, au sens « post-heideggérien » (I 152). Dans un article du même période de TR, Ricœur l'exprime sans hésitation :

La fonction de transfiguration du réel que nous reconnaissons à la fiction poétique implique que nous cessions d'identifier réalité et réalité empirique (...). Le langage poétique tire son prestige de sa capacité à porter au langage des aspects de ce que Husserl appelait *Lebenswelt* et Heidegger *In-der-Welt-Sein*. Par là même, il exige que nous remettions aussi en chantier notre concept conventionnel de vérité, c'est-à-dire que nous cessions de le limiter à la cohérence logique et à la vérification empirique, de manière à prendre en compte la prétention à la vérité qui s'attache à l'action transfigurante de la fiction (TA 24).

Et l'absence est encore plus surprenante, car l'un de plus importants résultats de MV avait été la mise en œuvre d'une « conception "tensionnelle" de la vérité », censée rendre compte justement de la visée réaliste de l'énoncé métaphorique (MV 313). Bien plus, l'*Avant propos* de TR signale encore la correspondance : « l'étude de la métaphore vive nous a entraîné à poser, au-delà du problème du sens, celui *de la référence ou de la prétention à la vérité* » (TR I 11 ; mes italiques). Or, une telle conception tensionnelle, est-elle encore valide au niveau du récit ? Pourquoi Ricœur en a fait finalement l'économie ? La refiguration est-elle, tout simplement, la vérité du récit ? Mais si une telle extension semble possible en ce qui concerne le récit de fiction, quelle est néanmoins sa portée en ce qui concerne l'histoire ? Est-elle encore valable pour une réalité qui n'est plus ? Ou est-ce peut-être que le chemin fermé de la pensée quant au temps rend ici tout la question inadéquate ? Pour le moment, toute réponse ne peut que rester en suspens⁸³.

⁸³ La dernière section de l'*Étude VII* de MV, étude consacrée justement au sens référentiel de la métaphore, s'intitule : « 5. Vers le concept de "vérité métaphorique" » (MV 310 et sq.) : « on peut se risquer à parler de vérité métaphorique pour désigner l'intention "réaliste" qui s'attache au pouvoir de redescription du langage poétique » (MV 311) ; « il n'est pas d'autre façon de rendre justice à la notion de vérité métaphorique que d'inclure la pointe critique du "n'est pas" (littéralement) dans la véhémence ontologique du "est" (métaphoriquement) » (MV 321) ; cf. également MV 273 – 279, 313, 387, 398. Outre l'*Avant propos*, TR I fait allusion maintes fois de cette liaison entre référence et vérité, sans jamais en faire l'analyse : cf. TR I 17, 86, 100, 125, 153 – 154. Pour le dire avec Frege (cité par Ricœur) : « c'est donc la recherche et le désir de la vérité qui nous poussent à passer du sens à la dénotation » (MV 275). En même sens, l'article « Signe et sens », *op. cit.*, pp. 1011 - 1015.

Un dernier mot concernant le tout du cercle ainsi constitué : la fonction pivot de mimésis II *a bien la force d'organiser les rapports entre mimésis I et mimésis III*. C'est en fonction d'elle, en tant que centre imaginaire à la fois spatial et temporel, que l'amont et l'aval, le *pre-* et le *pos-* trouvent leurs repères respectifs dans un *ici* et dans un *maintenant*. Ainsi, c'est parce qu'il y a cette position intermédiaire de mimésis II que mimésis I et mimésis III se montrent d'emblée l'un comme la figure inversée de l'autre, ce qu'on peut synthétiser par des couples d'opposition : *precompréhension / poscompréhension ; praxis prenarrative / praxis posnarrative ; figure préalable de l'action / figure ultérieure ; prehistoire / poshistoire ; incitation au récit / réception ; demande de sens / accomplissement ; histoire potentielle / histoire effective et agissant*, etc. Or, le pas par la configuration est bien aussi l'entrée dans des rapports sémantiquement innovateurs ; de ce fait, au-delà de cette opposition symétrique c'est surtout l'élargissement du sens produit dans le passage de mimésis I à mimésis III ce que le cercle donne : une *sur-signification* s'est produite, une *augmentation* apparaît, une *intensification* de la praxis arrive ; le *pre-* se définit alors par rapport non à un *pos-* mais par rapport à un *re-* : la sémantique est re-ordonnée, la symbolique, re-symbolisée, l'intratemporalité, re-configurée (cf. I 155). Bref, par le moyen de mimésis II ce qui était simplement *donné* devient *redonné*, la *pré-figuration*, *re-figuration*. Mais alors, la force de mimésis II est aussi l'instauration d'un encadrement précis pour l'orientation du sens que dessine l'arc poétique : l'augmentation passe par un récit, l'interprétation, par la disposition d'une action, la figure nouvelle du temps et de la vie, *par une con-figuration*.

III

LA VISÉE ONTOLOGIQUE DU PASSÉ RACONTÉ

Implicatissimum aenigma
Augustin, *Confessions* XI 22, 28

1. Introduction

Toute la 2^{ème} section de la partie IV de *Temps et récit*, sous le titre « *Poétique du récit : histoire, fiction, temps* » (III 179 – 433), est censée donner une élaboration plus concrète, et de ce fait plus complète, de la dimension refigurative du récit ; sa tâche est donc celle de faire le passage du modèle général de mimésis, aux structures propres de la référence croisée, que Ricœur caractérise comme « l’entrecroisement » d’histoire et fiction. Ainsi, cette section revient sur des notions refiguratives déjà présentées en schéma, comme celles de monde et de lecture, mais aussi elle s’adonne à des analyses directement référés au temps, ce qui au préalable semble être une véritable tentative de combler la lacune laissée par « Mimésis III ».

Or, on objectera peut-être notre décision, mentionnée lors de notre introduction mais non pas suffisamment argumentée, de limiter l’enquête du refiguratif aux cinq premiers chapitres de cette *Poétique*. N’est-elle finalement pas conçue en sept chapitres ? Pourquoi alors ne pas aller jusqu’au but ? Pour y répondre il convient d’insister sur quelques aspects de la méthode expositive de TR, dont notre introduction avait déjà avancé les points centraux.

Certes, un coup d’œil à l’indice de cette *Poétique du récit* montre qu’elle est composée de sept chapitres ; et pourtant la référence croisée, qui depuis le commencement de TR est la cible des analyses narratifs, est du fait atteinte au

chapitre cinq, dont le titre vaut preuve : « 5. L'entrecroisement de l'histoire et de la fiction » (III 329). En effet, les chapitres suivants, le sixième faisant le procès de la philosophie de l'histoire de Hegel, et le septième offrant comme vis-à-vis une herméneutique de l'histoire *faite et subie* par les hommes (la *res gestae*), touchent déjà un domaine qui se trouve au sens strict au-delà de la problématique du récit, à savoir, celui de la *condition historique*, lequel, selon la déclaration expresse de Ricœur, excède la distinction des genres narratifs, et de même l'histoire *racontée*⁸⁴. Cette discontinuité est bien marquée lorsqu'on parle pour cette herméneutique d'« investigation de second degré » (III 212), mais surtout à partir de la distinction de deux apories temporelles respectivement visées, faite par Ricœur dans ses *Conclusions*. En effet, si les cinq premiers chapitres de la *Poétique* visent l'accomplissement de la réplique à l'aporie de l'occultation mutuelle des perspectives phénoménologique et cosmologique du temps, moyennant une histoire *racontée*, les deux chapitres suivants cherchent pour leur part une réplique capable de faire face à l'aporie de la totalisation du temps à partir d'une réflexion sur cette autre notion d'histoire *faite et subie* par les hommes. Ainsi, entre l'histoire *racontée* et l'histoire *faite et subie* se dresse un subtil et décisif déplacement de la réflexion : de la poétique, même en liaison mimétique d'avec la praxis, passe-t-on à la primauté de la praxis, voire à la praxis tout court⁸⁵. Dès lors, si la *refiguration croisée* d'histoire et fiction implique la clôture du débat linguistique tenu depuis le commencement avec l'historiographie et la narratologie, la *condition historique* entame une autre dispute au niveau de la philosophie de l'histoire, dont le défi est de mettre en lumière les catégories les plus propres pour la description du champ historique en tant que tel (v. g., « horizon d'expectatives », « tradition », « initiative », « idée cosmopolite », etc.).

⁸⁴ « Il n'a pas fallu moins de cinq chapitres pour élaborer la réponse de la fonction narrative » (III 437 ; nous soulignons). Pour sa part, l'herméneutique de la conscience historique « excède la distinction entre historiographie et fiction » ; III 185). Les titres respectifs des deux derniers chapitres sont : « 6. Renoncer à Hegel » ; « 7. Vers une herméneutique de la conscience historique ».

⁸⁵ La troisième aporie reste pour sa part sans réplique, car *inscrutable*.

Par conséquent, à ce moment ce n'est plus une *poétique* mais justement une *herméneutique* tout court qui en est capable. Au moment de réfléchir sur les limites de la réplique narrative à la première aporie du temps, Ricœur avouera que, en fin de compte, « le récit exerce l'imagination plus que la volonté » (III 447)⁸⁶.

En outre, cela n'est pas sans impact en ce qui concerne la correspondance établie d'emblée par TR entre *sens, épistémologie* et *configuration* (mimésis II) d'une part, et *référence, ontologie, et refiguration* (mimésis III) d'autre part. En effet, de l'aveu même de Ricœur, ce n'est qu'avec ce deuxième niveau réflexif, pratique et ontologique, que TR parvient à dépasser « définitivement » les analyses épistémologiques de l'intentionnalité historique menées dans *la seconde partie* (III 15). Autrement dit, tout le premier niveau réflexif, toute histoire racontée, se tient finalement dans les limites de ce qu'on pourrait appeler une *ontologie narrative*, c'est-à-dire, une ontologie encore à mi-chemin entre l'épistémologique et l'ontologique, entre le sens et la référence, entre la configuration et la refiguration du *récit*. Bref, une ontologie qui, moyennant un discours ou texte, ne vise pas les structures pratiques tout court⁸⁷.

⁸⁶ Par ailleurs, il est vrai que les textes sont assez ambigus. Une lecture différente, voir contraire à la notre, pourrait invoquer par exemple les paroles introductrices à la *Poétique du récit* (III 185 - 187), où l'affirmation de la continuité des chapitres 1 - 7 est expressément indiquée. Or, non seulement les *Conclusions* de TR, qui restent pour nous le texte clef, mais à coup sûr le déroulement concret des analyses, c'est-à-dire, l'exposé tel que Ricœur l'a effectivement développé, rend compte plutôt de la coupure que de l'enchaînement. À vrai dire, le propre Ricœur s'est posé la question de savoir si, avec le chapitre 7, « la pensée historique ne nous a pas fait sortir des limites du récit », et sa réponse a été négative. Or, pour cela faire, il a dû assigner à la notion de récit soit un lieu *subalterne* eu égard aux traditions et à l'horizon d'expectatives, soit une condition *dérivée* par rapport à une conception plus large de la *narrativité*, capable de viser et le *raconté* en tant que genre narratif, et le *racontable* en tant que programme narratif sous-jacent à toute codification (III 464 - 466). Ainsi, dans les deux cas, le récit est de nouveau *différencié* de ce qui relève de plein droit de la praxis. D'ailleurs, on peut trouver une confirmation « externe » de notre thèse dans deux articles inclus dans TA : dans « *De l'interprétation* », au moment même de synthétiser le contenu de *TR III*, Ricœur fait mention de la *référence croisée*, sans rien dire de la condition historique (TA 17 - 18) ; pour sa part, l'article « *L'initiative* », consacré entièrement au présent de la condition historique en tant que *réplique pratique* aux apories du présent spéculatif, ne fait jamais mention du récit (TA 261 ss.). Cf. aussi l'interruption du rapport de la refiguration fait dans RF 74 - 75.

⁸⁷ On pourrait même parler d'une philosophie du récit (fictif et historique) d'un côté, et d'une philosophie de l'agir (historique) de l'autre (et si l'on donne un pas de plus, une philosophie du temps inscrutable au-delà de toute histoire et récit). La double allégeance du refiguratif, en même temps ontologique et épistémologique, est trahie parfois par le langage. Ainsi un signe de ce registre instable

Ceci dit, nous allons donc traiter exclusivement de l'ontologie narrative ou épistémologique *de l'histoire*. Dans l'ensemble de la *Poétique du récit*, celle-là correspond en particulier aux chapitres premier et troisième, et à la première partie du chapitre 5. La recherche de *l'entrecroisement* entre histoire et fiction explique les sauts : les chapitres 2 et 4, et la seconde partie du 5 sont consacrés à la fiction. En principe, ce sont les premiers qui nous intéressent le plus, car ils s'occupent directement de l'histoire. Mais on verra finalement que le maintien strict de la division reste non seulement incongru avec la proposition d'entrecroisement, mais surtout inadéquat à la visée ontologique elle-même, en particulier à celle de l'histoire. De ce fait, nous allons référer aussi divers aspects concernant les chapitres « fictifs », quoique toujours en fonction des exigences du récit historique. Disons encore qu'il y a deux notions qui soutiennent expressément l'argumentation autour de la refiguration historique : celle de *temps historique* du chapitre 1, censée donner la réplique cherchée depuis le commencement à la première aporie du temps ; et celle de *représentance* ou de *lieutenance* du chapitre 3, qui vise très précisément la portée ontologique du récit historique. Bref, temporalité d'un côté, monde passé de l'autre (à ce niveau de nos analyses, cette double orientation du refiguratif n'est

de la refiguration, isolé et peut-être inconscient, se trouve déjà dans la première partie de TR lorsque Ricœur songe à la *répétition* (*Wiederholung*) comme possibilité de réponse ontologique « aux problèmes épistémologiques posés par la référence croisée » (I 160). Ce mélange épistémologico-ontologique est aussi évident dans ce passage de l'introduction à *la quatrième partie de TR*, qui fait mention donc de sujets qu'elle placera sous les analyses refiguratives : « l'invention documentaire est donc encore une question d'épistémologie. Ce qui ne l'est plus, c'est la question de savoir ce que signifie la visée par laquelle, en inventant des documents (...), l'histoire a conscience de se rapporter à des événements « réellement » arrivés (...). C'est à une herméneutique qu'il appartient d'interpréter le sens de cette visée *ontologique* » (III 13). Pourquoi cette ambiguïté terminologique et méthodologique ? Il se peut que la réponse soit à chercher du côté de la notion même de « compréhension », dont Ricœur lui-même a signalé sa double allégeance : mode de connaître d'une herméneutique *générale* d'une part, mode d'être d'une herméneutique *fondamentale* de l'autre. Cf. TA 76, 88, 181 – 182. Tout autre sera le chantier dans MHO, qui distingue expressément entre, d'une part, une « *Histoire / Épistémologie* » comme réflexion de premier degré sur l'opération historiographique (correspondant aux parties II, III et *aux cinq premières chapitres de la partie IV* de TR) ; et d'autre part, une « *Condition historique* », comme réflexion de second degré concernant les conditions ontologiques de possibilité du discours historiographique et « destinée à occuper la place de la philosophie spéculative de l'histoire » (traitant, parmi d'autres, des thèmes correspondant *aux chapitres 6 et 7* de cette même partie IV). Cf. MHO 373, 449. Lors de notre exposé nous aurons l'opportunité d'en préciser les points divergents quant à la méthodologie de TR et de MHO en ce qui concerne le récit historique.

certainement plus surprenante). Pour sa part, pareil mouvement se trouve dans les chapitres 2 et 4 pour le cas de la fiction : les *variations imaginatives sur le temps*, d'abord, *le monde et la lecture*, ensuite. Ce n'est qu'au chapitre 5 que se trouve la présentation conjointe de la référence croisée, sous le double titre de *fictionalisation de l'histoire* et d'*historicisation de la fiction*⁸⁸.

En somme, le parcours de la refiguration historique propose essentiellement trois stations. La première s'adresse au *temps historique*, et déploie sa structure de « tiers temps » à partir de trois opérateurs temporels : le calendrier, la suite des générations et la trace (chapitre 1). Deuxièmement, le statut ontologiquement énigmatique de la représentation du passé donne lieu à une articulation conceptuelle de la *représentance* à partir des métacatégories du Même, de l'Autre, et de l'Analogue (chapitre 3). Enfin, les effets de fiction et de diction, ainsi qu'une fonction imaginaire d'unicité, produisent la *fictionalisation* de l'histoire (chapitre 5). Au total, la refiguration historique se montre *a priori* comme un difficile assemblage de temps, absence et imagination.

Dernière remarque avant de plonger sur l'ontologie narrative de l'histoire. Ces trois chapitres, qui sont pour notre enquête les chapitres décisifs, scandent respectivement et de façon progressive le sens du passé en tant que passé *daté*, *reconstruit* et *refiguré*. C'est-à-dire, outre le contenu particulier de chaque chapitre, on trouve une ligne sous-tendue qui approfondit la visée du passé *depuis le plus réaliste jusqu'à le plus imaginaire*. Cela ne sera pas sans conséquences en ce qui concerne l'interprétation d'ensemble du cercle mimétique et en particulière la place de chacun des sujets traités sous le cadre refiguratif⁸⁹.

⁸⁸ Selon Ricoeur les deux premiers chapitres sont dans un rapport d'opposition, dichotomie ou contrepoint, tandis que le troisième et le quatrième soutiendraient une complémentarité, une convergence ou un parallélisme. Cf. III 181, 182, 184, 229, 254, 329, 442. Nous allons y revenir.

⁸⁹ Cf. III 331, 336 – 337, 339.

2. Le tiers temps historique et le lieu du dépassement de l'aporie

Avec le passé *daté*, nous avons affaire à la thèse la plus réaliste des chapitres consacrés à la refiguration. Le calendrier, la succession générationnel et la trace, les trois connecteurs temporels choisis par Ricœur, constituent les trois repères fondamentaux du récit historique, qui parviennent alors pour la première fois à reconfigurer l'expérience du temps. Certes, sa force réaliste vient du fait qu'ils soient en rapport essentiel avec le temps « objectif » ; et néanmoins il s'agit bien ici, souligne Ricœur, d'une analyse de type transcendantale, prise en charge par l'« historien-philosophe » ; en effet, au-delà de leur capacité pour servir d'« instruments de pensée », une telle analyse tente de dégager les conditions de *signifiance* de tels opérateurs, qu'on peut appeler dans un langage transcendantal conditions de possibilité universelles et nécessaires (III 198)⁹⁰.

En peu de mots, et bien que les rapports entre récit et connecteurs ne se trouvent pas parfaitement éclairés, la signification la plus générale consiste en la structuration d'un *tiers temps*, qui est opératif dans chacun de ces trois connecteurs, et que l'histoire *invente* et *utilise*⁹¹. Presque tout est dit dans le titre du chapitre : « 1. *Entre le temps vécu et le temps universel : le temps historique* » (III 189). Cet « entre » des temps, qui est le temps historique lui-même, est caractérisé par Ricœur comme un processus de « *réinscription* » du temps subjectif vécu sur le temps objectif cosmique (III 181). Dorénavant, nous avons donc affaire avec un véritable temps « hybride » que la seule spéculation sur le temps n'arrive pas à saisir. Or

⁹⁰ « C'est une thèse "réaliste" en ce sens que l'histoire soumet sa chronologie à l'unique échelle de temps, commune à ce que l'on appelle l'"histoire" de la terre, l'"histoire" des espèces vivantes, l'"histoire" du système solaire et des galaxies » (III 331). Pour sa part, le transcendantalisme détache Ricœur et de l'« historien-savant », qui a un rapport pragmatique aux connecteurs, et du sociologue, qui vise l'origine sociale des notions plutôt que sa signifiance. D'ailleurs, seule une visée philosophique interroge le rapport mimétique entre des apories temporelles et leurs répliques possibles. Cf. III 189, 191 n. 2, 198, 227 - 228. L'emploi d'un langage transcendantal arrive souvent dans le texte ; vid. III 191 n. 2, 193, 194 198. Or, ainsi détaché de l'historiographie, ne s'écarte-t-il pas aussi du récit ? N'avait-il pas rejeté ailleurs un tel langage pour la mise en intrigue ? Cf. Paul RICŒUR, « Une reprise de *la Poétique* d'Aristote », p. 477.

⁹¹ Cf. III 189, 223, 332. Il est évident que la corrélation verbale ne va pas de soit, et il faudra y revenir plus tard.

l'essentiel c'est que, avec cette connexion des visées psychologiques et cosmologiques, le temps historique devient « pensable et maniable » (III 332). De ce fait, ce tiers temps historique, qui est pour Ricœur le temps du *récit* historique, est un temps déjà capable d'une fonction pragmatique ou pratique et, de ce fait, il peut revenir au monde de l'action et re-signifier les rapports temporels. À la faveur de ce tiers temps, la fonction poétique du récit trouve son premier bouclage créatif⁹².

a. L'existence au rythme du cosmos

En ce qui concerne la détermination transcendantale du calendrier, Ricœur emprunte à Émile Benveniste sa caractérisation générale⁹³. Benveniste avait signalé trois règles de constitution de tout calendrier : le temps apparaît structuré à partir d'un *moment axial*, et sous le signe de la *bidirectionnalité* et de la *mesurabilité* des intervalles du temps. Autrement dit, il y a d'emblée un « point zéro » qui fournit la possibilité du comput et des directions du temps, ce qui est lié à un événement fondateur qui recrée les temps en ouvrant une nouvelle ère (un « dieu » qui naît, un souverain qui fait époque, une révolution qui arrive, etc.) ; bref, après un tel événement, il y a un *avant* et un *après* ; c'est alors que la lecture du temps calendaire est possible soit en arrière, soit en avant : notre présent ayant une place dans la ligne du temps, on peut alors descendre ou remonter la direction par rapport à cet axe

⁹² On note parfois un certain écart parmi les expressions choisies par Ricœur pour décrire la médiation : si on trouve souvent celle de « réinscription du temps vécu dans le temps cosmique » (v. g., III 198, 230, 329, 334), l'auteur parle aussi de réinscription du « temps du récit dans le temps du monde » (III 197 ; ou « de l'univers », III 331), et même de réinscription du « temps de l'histoire dans le temps cosmique » (III 231, 442). Or cette alternance entre temps vécu, temps du récit et temps historique, ne va pas aller de soi : en effet, le temps vécu, ne fait-il pas partie des deux derniers comme un des deux volets de la médiation ? Ne sont-ils pas, le temps du récit et le temps historique, déjà l'accomplissement de la réinscription ? En tout état de cause, la première expression semble être la moins obscure, car elle nomme directement la thèse fondamentale du rapport entre les deux perspectives du temps. Or, il semble qu'une hésitation qui touche le fondement même de la refiguration se fait néanmoins ici présente : c'est au récit ou aux connecteurs que correspond la réplique visée ? Quelle est la place précise de la médiation invoquée ? Au fond, c'est le même problème qui pose le recoupement supposé entre invention et usage des connecteurs.

⁹³ Cf. Émile BENVENISTE, « Le langage et la expérience humaine », dans : *Problèmes du langage* (Paris, Gallimard, 1966). Outre les analyses du calendrier de TR (III 190 – 198, 332 – 333), Ricœur reprend le sujet dans TA 266 – 268 (de fois, *exactement* dans les mêmes termes).

primordial ; enfin, un repère est trouvé dans la récurrence des phénomènes cosmiques, ce qui donne lieu à l'instauration des intervalles constants : le jour, le mois, l'année.

Ricœur se donne alors à interpréter ce « double étayage » physique et phénoménologique des calendriers. Tout d'abord, il est évident que les règles d'institution du calendrier ont une « parenté explicite » (III 194) avec le temps physique. En effet, ce sont des phénomènes astronomiques qui soutiennent la possibilité même du *comput* du temps calendaire. De ce fait, ainsi que l'ont interprété déjà Aristote ou Kant, le temps reste relatif au mouvement et à l'ordre de la nature, et de ce fait même il devient segmentable et mesurable : il s'agit d'un temps composé d'instants indifférenciés, lesquels n'ont qu'une relation d'*avant - après*, selon une détermination continue et linéaire. Cependant, il n'est pas moins évident, même si la parenté peut ici rester seulement implicite, que seul un temps « avec présent » peut déterminer quelque chose comme un point-zéro, c'est-à-dire, qualifier, différencier, imaginer un instant en tant que moment *axial*. Autrement dit, le *principe* de la division n'a de sens que dans le cadre d'une interprétation existentielle. De plus, à la base de la double direction possible du regard et de toute scansion partielle du temps calendaire se trouve la notion de *présent vivant*, seule capable de signifier le rapport *passé – futur* au sens où l'expriment les notions phénoménologiques de rétention, protention et quasi-présent. Du reste, ce n'est que dans l'expérience d'abrègement de l'attente et de l'allongement de la mémoire (pour le dire cette fois-ci avec Augustin) que la mesure calendaire trouve un tronc pour s'y greffer⁹⁴.

Or le temps calendaire, outre ce double support physique et phénoménologique, est lui-même une « authentique création ». En tant que

⁹⁴ Cf. I 46 – 47 ; III 195 – 196. Pour accomplir le sens phénoménologique de la mesurabilité, Ricœur ajoute encore les métaphores husserliennes qui disent « les différences qualitatives » du proche et du lointain : *sombrer, s'écouler, s'enfourir* (III 196 ; cf. I 76). Soit dit en passant, avec ces annotations phénoménologiques, Ricœur ne privilégie-t-il pas le temps subjectif en tant que fondement du temps objectif ?

resignification des rapports temporels, le moment axial est tout autre chose qu'un simple lien entre l'instant et le présent ; il est ce moment qui opère quelque chose comme *le grillage du temps*, autrement dit, cette structuration des repérages qui rend possible pour les événements en général d'avoir une *position*, et pour ceux de la vie humaine en particulier une *situation*. De même, ce n'est qu'à partir de cette création que la datation devient possible : « tous les souvenirs accumulés par la mémoire collective peuvent-ils devenir des événements *datés*, grâce à leur réinscription dans le temps calendaire » (III 333). Et Ricœur rappelle encore une autre détermination phénoménologique, empruntée elle aussi à Benveniste, faute de quoi l'emplacement temporel n'est pas encore possible : *il faut que quelqu'un parle* (III 197). C'est en produisant la coïncidence d'une date avec le « maintenant » du discours, que l'acte d'énonciation rend finalement possible la détermination comme passés ou futurs des événements datés. En somme, le temps calendrier crée ce tiers temps où présent du discours et distance temporelle vont ensemble⁹⁵.

⁹⁵ On a employé l'expression « emplacement temporel », qui n'est pas de Ricœur, parce que le terme « datation » semble pencher foncièrement vers le temps cosmologique (fût-ce déjà celui du calendrier). En effet, c'est plutôt une position *numérique* que la datation instaure, certes relative au moment axial, mais *neutre* en ce qui concerne le présent vivant : « rien ne dit de tel jour du calendrier, pris en lui-même, s'il est passé, présent ou futur ; la même date peut désigner un événement futur, comme dans les clauses d'un traité, ou un événement passé, dans une chronique » ; de ce fait, l'aspect proprement *subjectif* de ce qui est *daté* surgit seulement avec le temps linguistique de l'énonciation : « c'est pourquoi *telle date*, complète et explicite, ne peut être dite ni future ni passée, si on ignore *la date de l'énonciation* qui la prononce » (III 197 ; mes italiques). Certes, un peu plus loin, Ricœur attribue explicitement à la datation les deux aspects : « un calendrier perpétuel permet l'allocation d'une date, c'est-à-dire d'une place *quelconque* dans le système de toutes les dates possibles, à un événement qui porte la marque du *présent* et par implication celle du passé ou du futur. La datation d'un événement présente ainsi un caractère synthétique, par lequel un présent effectif est identifié à un instant quelconque » (III 333). Et néanmoins, il ne semble pas une question de hasard le fait que l'acte d'énonciation ne soit point mentionné ici. Tout compte fait, la vraie question semble être ici de savoir si le présent du discours qui est l'énonciation reste seulement une structure du temps calendaire ou s'il contient une signification plus ample. Pour le reste, il faut rappeler que, quoi qu'il en soit, ce ne sera qu'avec la lecture que le récit trouvera sa véritable « énonciation ». Enfin, rappelons que ce recoupement parfait du présent du discours selon Benveniste et du « dire maintenant » phénoménologique faisaient déjà partie, de façon implicite, de la citation par laquelle nous avons exemplifié l'aporie de la double perspective lors de notre introduction. Il est tout à fait explicite au niveau des analyses configuratives : « le présent est le temps de base du discours, parce qu'il marque la contemporanéité entre la chose énoncée et l'instance du discours : il est donc solidaire du caractère sui-référentiel de l'instance du discours » (II 219). Cf. II 118 – 121, III 168 – 169, 418 ; TA 268.

Cela étant, Ricœur peut alors conclure que le temps calendaire reste de plein droit « extérieur » aux deux perspectives traditionnelles, que néanmoins il intègre de façon dialectique : « il cosmologise le temps vécu, il humanise le temps cosmique » (III 197). D'ailleurs, sous le cadre du travail de l'aporie, cette coïncidence est placée par Ricœur sous la figure, quelque peu tragique, de la *contrariété* : « voici la construction du calendrier (...), qui règle tous les rendez-vous, engendrés par nos soucis communs, sur les mesures d'un temps qui ne prend pas souci de nous » (III 224)⁹⁶.

Ajoutons de notre part une seule chose à cette brève conclusion : tout le long des analyses transcendantales du calendrier, Ricœur *n'a jamais fait allusion au récit*. À vrai dire, il semble qu'il n'en avait pas besoin. Le calendrier n'appartient-il pas d'emblée au monde quotidien de la vie et ensuite à la narration historique ? C'est plutôt ce que l'une des premières citations de Benveniste déjà suggérait : « dans toutes les formes de cultures humaines et à toute époque, nous constatons d'une manière ou d'une autre un effort pour objectiver le temps chronique. C'est une condition nécessaire de la vie en société et de la vie des individus en société. Ce temps socialisé est celui du calendrier »⁹⁷. Tout compte fait, le calendrier peut bien être rapproché de ce que mimésis I indiquait comme l'une des dimensions du symbole : un signe qui peut être lu par tous les agents sociaux (ou à vrai dire, par ceux qui ont plus de sept ans, comme Ricœur le rappelle ailleurs selon l'enseignement de Halbwachs⁹⁸). Alors, ce signe, cet artifice, accomplit effectivement la dialectique des deux temps, *mais* au milieu du monde de l'action :

⁹⁶ Sur la *contrariété*, aussi nommée *collision négociée*, qui scelle la tension entre la brièveté de la vie humaine et l'immensité du temps cosmique, cf. III 171 – 173 : « l'élégie de la condition humaine, modulant entre la lamentation et la résignation, n'a cessé de chater le contraste entre le temps qui demeure et nous qui passons » (III 172).

⁹⁷ Émile BENVENISTE, op. cit., p. 6 ; TR III 194.

⁹⁸ Certes, le sociologue (et aussi Ricœur) peut alors montrer la coïncidence entre cet apprentissage et l'enseignement scolaire de l'histoire ; or, cela n'est plus qu'un lien *externe*, et il serait bien insensé d'en demander la légitimation transcendantale. Quoi qu'il en soit, notons en tout cas l'apparition de la lecture hors récit : « on apprend à cet âge à lire le calendrier, comme on a appris à lire l'horloge » (MHO 513). Le point réapparaîtra plus tard.

c'est bien lui (ou son imitateur de poche) « qui règle tous les rendez vous ». Ne rencontrons-nous pas ainsi un exemple d'élargissement de la temporalité du monde quotidien, que la notion d'intervention (avant tout récit) semblait exiger ? Du reste, bien que cela ne soit pas décisif quant à TR, il est à noter que MHO traite du calendrier au plus bas niveau de l'épistémologie de l'histoire, en liaison encore perceptible avec la mémoire vive, compte tenu que le temps y est considéré comme condition formelle de l'opération historique ou, dans les termes de TR, de la configuration et de la refiguration du récit⁹⁹. Autrement dit, ce n'est jamais le récit qui crée le temps calendaire, mais bien au contraire c'est celui-ci qui opère comme appui de celui-là. Or tout cela n'est pas sans impact sur l'hésitation initiale : le récit historique utilise *et* invente-t-il le calendrier ? Il semble que la seule action assignable au récit historique en soit l'usage et non pas l'invention ; mais on aura l'occasion d'y revenir.

b. L'existence au rythme du « corps » physique et social

Outre sa détermination astronomique, ce tiers temps historique trouve selon TR une deuxième expression au niveau d'une intersection proprement humaine, celle *du biologique et du social*. C'est ce que nous apprennent les analyses de « sociologie *compréhensive* » de Wilhelm Dilthey et de Karl Mannheim sur les *générations*, et celles de « sociologie phénoménologique » d'Alfred Schutz autour du *triple règne* des contemporains, des prédécesseurs et des successeurs¹⁰⁰. En termes généraux, ce nouveau connecteur vise la durée moyenne des changements de la vie humaine en

⁹⁹ « En ce sens, la datation, en tant que *phénomène d'inscription*, n'est pas sans attaches dans une capacité à la datation, dans une databilité originare, *inhérente à l'expérience vive*, et singulièrement au sentiment d'éloignement du passé et à l'appréciation de la profondeur temporelle » (MHO 192 ; mes italiques). Ce qui est assez proche finalement des notes phénoménologiques vues ci-dessus. Cf. MHO 181, 191 – 192 ; 214. Enfin, « l'apport du temps calendaire consiste en une modalité proprement temporelle d'inscription, à savoir un système de dates extrinsèques aux événements » (MHO 192).

¹⁰⁰ Cf. III 202 et 204. Le titre du chapitre fait déjà signe vers les deux volets de l'analyse : « 2. La suite des générations : contemporains, prédécesseurs et successeurs » (III 198).

rapport avec les cycles biologiques et les interférences socioculturelles, et de ce fait à l'échelle des générations. Bien que l'intention de Ricœur soit de décrire « l'étayage *biologique* » d'emblée, à partir du couple Dilthey-Mannheim, et ensuite « sa projection *sociologique* », voire « intellectuelle », dans la ligne de Schutz (III 198, 203, 332), ces deux déterminations vont finalement ensemble, si bien que lors de l'exposé de la notion de génération c'est le côté socioculturel qui prévaut. Cela dit, l'argumentaire se déroule principalement autour du temps phénoménologique au niveau social et historique : un présent, un passé et un futur *communs*. En ce sens, outre la médiation cosmologico-phénoménologique caractéristique des trois connecteurs mentionnés, ce deuxième opérateur pointe aussi une autre médiation, qui vise plus particulièrement les rapports internes au temps phénoménologique –peut-être de « dérivation », en tout cas difficiles - entre le temps *privé*, soit-il subjectif ou intersubjectif, et le temps *public* de l'histoire, qui est *anonyme*¹⁰¹.

1. L'idée de génération appartient en même temps au double registre du biologique et du social, du naturel et du spirituel. D'un côté, elle vise l'âge moyen de la procréation humaine, et donc le remplacement des morts par les vivants ; de l'autre, elle nomme une connexion de motivation psychologique, et de ce fait l'arrivée et le départ de « porteurs de culture », selon l'expression de Mannheim (III 203). En tant que catégorie de la nature, elle exprime donc un temps linéaire,

¹⁰¹ C'est par rapport à cette seconde aporie que le « complément sociologique » de Schutz prend toute sa valeur. Cf. III 198, 199 n. 1, 206, 209. L'ambiguïté des textes nous pose face à ce double visage du temps privé : temps subjectif *de chacun* d'un côté, temps intersubjectif *du nous* de l'autre. Certes, dans la ligne de Schutz, Ricœur nous rappelle que le *nous* constitue, en tant que tel, une instance originaire de sens : elle est « désespérée, inutile et sans doute nuisible, l'entreprise de constituer l'expérience d'autrui *dans (in)* et *à partir de (aus)* la conscience égologique » (III 204 n. 1). Or, Ricœur n'oublie pas non plus cet « horizon secret de chaque vie humaine » que constitue la mort (III 209), ce destin singulier « d'hommes chaque fois souffrant et mourant » (III 210 n. 1). Quoi qu'il en soit, la véritable tâche est ici de trouver la connexion et le passage entre un temps *privé* et un temps *anonyme*, ce qui ne barre pas en soi-même l'instance individuelle : « le martyrologe de quelques peuples témoins –Maures et Juifs- rend indestructible le lien entre destinée collective et destins singuliers » (id.). Du reste, si Ricœur fait ici appel à Dilthey c'est parce que sa notion de génération permet un traitement du sujet qui reste en deçà des connotations « héroïques » du *Geschick* heideggérien. Cf. III 135 n. 1, 137 – 138, 199.

extérieur et quantifiable, correspondant aux « faits bruts » (III 200) de la naissance, du vieillissement et de la mort des êtres humains, dont l'intervalle peut être établi en *trente ans*. Cette unité de mesure assurée, le remplacement biologique des générations a alors son propre « nombre du mouvement » selon l'avant et l'après : entre Dilthey et Thales, rappelle Ricœur, le compte en arrière nous donne quatre-vingt-quatre générations¹⁰². Mais elle met aussi en scène un tout autre côté. En tant que catégorie de la culture, la génération implique un temps social, intérieur et qualitatif, qui marque différemment chaque génération de contemporaines : des souffrances et des influences partagées déterminent alors un « acquis » et une « orientation » communs. Contrairement à une simple succession indifférente, le temps prend ici l'aspect d'une connexion, d'un enchaînement (ce qui traduit le *Zusammenhang* diltheyen), bref d'une totalité. La génération est le « tout » d'une *relation d'appartenance* (III 202). C'est alors que la *suite générationnelle* peut exprimer un temps qui tient compte des rythmes de progrès, de conservation et de recul de l'histoire. D'un côté, l'histoire même peut alors être définie, d'après Dilthey, comme une « totalité liée par la continuité » (id.). De l'autre, la différence entre générations donne à penser un temps *qualitativement* changé, qui appartient à un présent partagé et ouvert, si bien qu'une génération est toujours en rapport avec ses propres possibilités d'agir. Tout compte fait, de par sa teneur *sociale*, le temps historique constitue une dynamique où la suite d'influences, tour à tour reçues et projetées, donne lieu au jeu de la continuité et de la discontinuité, de l'héritage et de

¹⁰² Le lien entre temps générationnel et temps linéaire est si étroit qu'à regarder de plus près, une fois déterminée l'unité de mesure (cet intervalle trentenaire, qui d'ailleurs ne peut pas être exact), celui-là ne semble pas pouvoir être distingué du *temps linéaire lui-même* : en effet, pour ce temps biologique il n'y a pas d'autres rapports que ceux d'avant / après, qui s'étendent *infiniment* dans les deux directions *tous les trente ans*. Il faut « une âme » pour y faire une division, pour choisir, par exemple, les « instants » trentenaires « Thales » et « Dilthey ». Et peut-être aussi, pour les porter au rang de moment axial d'un sélectif calendrier philosophique...

la nouveauté, et tout cela, sous la contrainte de la biologie humaine, *tous les trente ans*¹⁰³.

Une première conclusion s'impose déjà. Il est clair que ce deuxième connecteur donne aussi sa réplique à la première aporie du temps : la suite de générations est « une structure intermédiaire entre l'extériorité physique et l'intériorité psychique du temps » (III 202) ; « à la fois un donné biologique et une prothèse du ressouvenir » (III 334).

Or, d'un autre côté, le remplacement générationnel est aussi à coup sûr le signe d'une autre réplique, dont le temps concerné est directement celui de la phénoménologie. En effet, au-delà du temps physique, ce qui est directement signifié par des notions telles que connexion de motivation, tradition, innovation, héritage ou ouverture des possibilités, c'est à proprement parler un temps *avec présent*, un temps subjectif –et mieux intersubjectif– capable en principe de surmonter –ne fût-ce que partiellement– le temps mortel : « le remplacement des générations est l'euphémisme par lequel nous signifions que les vivants prennent la place des morts, faisant de nous tous, les vivants, des survivants » (III 209). Autrement dit, à mi-chemin entre le privé et le public, *le remplacement est le chiffre de la survivance au milieu de la finitude*. Chez l'historien, l'usage de ce connecteur prend alors une double allure : bien qu'obliquement, il rappelle d'abord et avec insistance « que l'histoire est l'histoire des mortels » (III 209) ; ainsi, si injuste qu'elle puisse être, l'histoire est quand même

¹⁰³ Cf. III 201 – 203. Notre exposé s'est surtout basé sur les notes que Ricœur emprunte à Dilthey. Ajoutons néanmoins deux mots sur Mannheim : d'un côté, celui-ci permet une analyse différenciée des influences générationnelles à partir de l'établissement, premièrement, des affinités passives caractéristiques de l'*apparemment par localisation (verwandte Lagerung)*, et deuxièmement, d'une double participation (active et réelle dans des intentions et tendances, passive ou préreflexive dans un destin commun) configuratrice au sens stricte du *lien de génération (Generationszusammenhang)*. D'ailleurs, Mannheim ajoute au remplacement successif le complément d'une *stratification simultanée* : en effet, trois ou quatre générations partagent une même période de durée vitale. De ce fait, sous le signe catégoriel de l'action réciproque, le choc en retour ou « compensation rétroactive » fait aussi partie de la dialectique des temps sociaux (III 202, 203). L'exposé de Ricœur se fonde sur les textes respectifs de Wilhelm DILTHEY, „Ueber das Studium der Geschichte, der Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und dem Staat“, en *Ges. Schriften*, V (1875) (Stuttgart, Teubner, 1957), pp. 31 – 73, et de Karl MANNHEIM, „Das Problem der Generationen“, en *Kölner Vierteljahrshefte für Soziologie*, VII, (Munich et Leipzig, 1929).

« la mémoire des morts » (III 210 n. 1). Et pourtant, ce regard oblique constitue plutôt un effacement, car l'histoire se tient à une autre échelle, qui méconnaît la pitié : « en histoire, la mort, en tant que fin de chaque vie prise une à une, n'est traitée que par allusion, au bénéfice des entités dont la durée enjambe les cadavres : peuple, nation, État, classe, civilisation » (III 209). En définitive, bien au-delà de chaque morte individuelle, mais aussi d'une éternité inadéquate à l'histoire, le jeu de la survivance générationnelle est très précisément exprimé par la notion de « mort anonyme » (III 209)¹⁰⁴. De ce fait, pris dans le tissu de l'anonymat, ce remplacement des mortels se révèle être le remplissage des *rôles sociaux*, lesquels par définition n'appartiennent à personne (III 199, 209). De l'expérience de la mort au rôle institué, le pas est donc fait d'un temps privé à un autre public.

2. Ricœur fait alors appel à Schutz pour élargir l'enquête de ce temps anonyme au cœur de l'idée de génération : « la mort anonyme est comme le point nodal de tout le réseau notionnel auquel appartiennent les notions de contemporains, de prédécesseurs et de successeurs –et, à l'arrière plan de celles-ci, la notion de suite des générations » (III 210 - 211). Le *monde social « quotidien »*, sujet nodal des études de Schutz, est un monde anonyme en ceci qu'il implique un réseau institutionnel des rôles typifiés, dérobés par principe à l'expérience directe. En ce sens, ce monde anonyme est un monde qui entretient un rapport d'écart et de dérivation eu égard au monde intersubjectif des relations interpersonnelles directes. On passe ainsi « du nous, directement éprouvé, à l'anonymat qui échappe largement à notre vigilance » (III 204). De même, le monde social quotidien est de l'ordre de *l'institué*, tandis que le monde intersubjectif est de l'ordre de *l'instituant*. Au niveau du temps, le déplacement donne justement lieu au triple règne des contemporains,

¹⁰⁴ « Concept insupportable ? Oui, pour qui déplore l'inauthenticité du "on" ; non, pour qui discerne, dans l'anonymat de la mort, l'emblème même de l'anonymat non seulement postulé, mais instauré par le temps historique au lieu le plus aigu de la collision entre le temps mortel et le temps public » (III 210).

prédécesseurs et successeurs en tant que structure dérivée à partir de la triade originare conformée par le passé remémoré, le présent vécu et le futur anticipé (III 205). Or compte tenu que le propre Schutz est assez laconique en ce qui concerne le futur et son règne corrélatif, Ricœur limite son exposé aux deux premières figures¹⁰⁵.

Au-delà du cercle de présence du nous, mon contemporain est cet autre nommé à la troisième personne, et de même seulement visé en tant que rôle typifié. Comme dit Schutz, « quand je suis orienté vers *Eux*, j'ai pour partenaires des types » (III 206). « *Eux* » sont donc tous ceux qui remplissent une fonction sociale institutionnalisée. *La notion de rôle est ainsi le nœud symbolique de la contemporanéité*. Ricœur en tire une conclusion concernant le processus historique : « pour l'histoire, il n'y a en effet que des rôles jamais laissés en déshérence, mais chaque fois attribués à des nouveaux acteurs » (III 209). Au sens strictement temporel, cette troisième personne du pluriel, n'est alors qu'une coprésence seulement sue : « mon simple contemporain est quelqu'un dont je sais qu'il existe avec moi dans le temps, mais dont je n'ai aucune expérience immédiate » (III 207 ; la phrase correspond à Schutz). Or, l'expérience immédiate enlevée, ce temps n'est plus un « vieillir ensemble », un « prendre ensemble de l'âge » (III 205), mais bien différemment le temps du rôle lui-même, un temps qui appartient carrément à tous et

¹⁰⁵ Cf. III 205, 207 n. 2, 210 n. 1. Bien que, de l'aveu même de Ricœur, Schutz montre de façon échelonnée cette genèse constitutive de l'anonymat à partir de l'intersubjectivité, celui-là s'intéresse plutôt à leurs points de différenciation, voire d'opposition : si le monde intersubjectif est constitué à partir d'une expérience immédiate, directe, antéprédicative de l'autrui (III 204, 206, 207), le monde social quotidien en comporte pour sa part une expérience inférée, indirecte, prédictive (id.) ; là, des relations et des rencontres « gagées dans le face à face » (III 205) entre des « personnes » (III 206) déterminées en tant que « moi », « tu », « nous » (III 205) ; ici, une orientation symbolique par typification (III 204, 206, 207 n. 1) qui donne lieu à une « galerie de personnages » (III 206) déterminés comme « eux » (id.) ; enfin, une « foi pratique » (III 204 n. 1) d'une part ; une « synthèse de reconnaissance » tablée dans des jugements interprétatifs de l'autre (III 206 n. 2). Or, tout cela n'est finalement qu'une stratégie pour mieux saisir la synthèse entre le privé et le public d'un tiers temps. Ajoutons encore une chose. Poussé peut-être par l'arrière plan de l'aporie majeure du temps, et même par la notion de « génération », Ricœur dit parfois que ce temps anonyme du monde social constitue la médiation entre temps cosmique et temps phénoménologique (III 204, 209) ; pourtant, et l'argumentaire et sa conclusion restent dans le cadre du dernier. Tout compte fait, comme dira Ricœur ailleurs, on peut qualifier le travail de Schutz à ce sujet comme une « phénoménologie de la mémoire au plan de la réalité sociale » ou comme une « phénoménologie de la mémoire partagée » (MHO 160) Pour toute l'analyse, vid. : Alfred SCHUTZ, *The Phenomenology of de Social World*, trad. angl. de George Walsh et Frederick Lehnert (Evanston, Northwestern University Press, 1967).

(presque) à personne. L'argumentaire arrive finalement à la conclusion déjà anticipée : « *la relation de simple contemporanéité est une structure de médiation entre le temps privé de la destinée individuelle et le temps public de l'histoire, en vertu de l'équation entre contemporanéité, anonymat et compréhension idéal-typique* » (III 206 - 207). Bref, le temps anonyme est foncièrement une figure du dépassement de la finitude dans la publicité, et donc de la profondeur du temps présent, qui est toujours déjà historique¹⁰⁶.

D'autre part, le nous implique aussi *une mémoire partagée*, et à vrai dire une « chaîne des mémoires » (III 208), dont le lien pointe vers un passé seulement signifié. Autrement dit, il y a un dépassement de la mémoire vive dans le « passé des morts ». Mais les deux choses vont ensemble. D'un côté, le recouvrement assure une continuité des mémoires qu'on peut étendre jusqu'aux origines de l'humanité : « cette chaîne de mémoires est, à l'échelle du monde des prédécesseurs, ce que la rétention des rétentions est à l'échelle d'une mémoire individuelle » (III 208) ; bref, « une mémoire agrandie » (III 209)¹⁰⁷ ; de l'autre côté, au-delà de ma propre mémoire, tout cela reste en réalité pour moi une médiation non éprouvée, une « médiation muette » (III 208) ; comme le dit Schutz, « le courant de l'histoire est fait d'événements anonymes » (III 209). C'est ainsi, et l'exemple est de nouveau exemplaire, que le récit oral constitue ce *passage* où la mémoire de l'ancêtre devient pour ses descendants le *témoin* des faits qu'ils n'ont pas vécus. Le passé s'écarte ainsi du « courant de conscience » et bascule du côté « du document et du monument » (III 208, 209 n. 1). À ce point-là, l'imagination supplée de nouveau l'expérience directe et la discontinuité devient le signe anonyme des médiations historiques. Avec le règne des prédécesseurs on a bien changé d'orientation, et

¹⁰⁶ Notons néanmoins en passant ce petit décalage : si lors de l'exposé de Schutz, Ricœur se tient à la contemporanéité, il parle après ouvertement d'histoire, ne fût-ce qu'en tant qu'histoire contemporaine. Le point d'entrecroisement est la notion de temps *publique*.

¹⁰⁷ Expression en parfaite correspondance avec celle de « présent étendu » (III 54), ou « *présent élargi* » (III 57), que Ricœur emploie pour caractériser le présent vivant chez Husserl.

pourtant, *mutatis mutandis*, la conclusion est la même « il existe entre mémoire et passé historique un recouvrement partiel qui contribue à la constitution d'un temps *anonyme*, à mi-chemin du temps privé et du temps public » (III 208)¹⁰⁸.

Qu'en est-il finalement du *règne des successeurs* ? Quasiment rien n'est dit, ni par Schutz, ni par Ricœur, lequel seulement lui consacre une *note*¹⁰⁹. Outre la critique de la caractérisation du futur comme essentiellement *indéterminé* ou *absolument libre*, et même s'il regrette en général que Schutz ne déploie pas ce dernier volet, Ricœur semble être plus au moins d'accord avec cette lacune à ce niveau de l'analyse. En effet, même pour ce dernier, « que le monde des successeurs soit par définition non historique est une évidence » (III 207 n. 2). Or, bien qu'on puisse accepter que la direction future ne peut rien dire d'un connecteur qui vise la médiation entre les vivants d'aujourd'hui et les morts d'autrefois, l'expression reste nonobstant doublement surprenante : premièrement, parce que cette direction était déjà expressément apparue lors du traitement des générations, dont les études de Schutz sont censées être le prolongement ; et deuxièmement, parce que bien des fois Ricœur a déjà pris *ensemble* le triple règne, et on verra tout de suite qu'il en va de même dans sa conclusion. Tout compte fait, ma propre mort, et surtout celle de mon entière contemporanéité, ne sont-elles pas aussi des possibles « morts anonymes », des morts imagées, peut-être pour moi et sans doute pour *eux* ? D'ailleurs, le calendrier ne trouvait aucunement dans l'avenir une limitation pour sa description, mais tout le contraire : sa bidirectionnalité était depuis toujours présupposée. Du reste, il est intéressant de noter que dans cette note, Ricœur met expressément en rapport le triple règne de Schutz et « les réflexions de R. Koselleck sur l'horizon d'attente », qui viendront combler ce qui manque à l'analyse du premier. Or ne peut-

¹⁰⁸ Rappelons que Ricœur traduit par « recouvrement » la *Deckung* de Husserl, cette structure de chevauchement entre passé retenu et passé représenté qui fait face à leur discontinuité originale. Cf. III 66, 238, 452. Comme on sait, dans MHO les rapports entre la mémoire et l'histoire, ici seulement côtoyés, seront largement questionnés.

¹⁰⁹ Cf. III 207 n. 2. Une autre façon de rester fidèle, pour les deux, à Husserl... (quoique Ricœur en parlera largement dans la partie IV).

on pas lire ici une certaine pression de l'ontologie de la conscience historique sur l'encadrement initial des analyses du monde social ? N'est-ce pas dire qu'on vise ici finalement plus qu'un opérateur temporel du récit ?¹¹⁰ Mais revenons pour le moment aux conclusions finales de Ricœur.

À vrai dire, ces conclusions peuvent être réduites à une seule phrase : « c'est l'anonymat de ce triple règne qui fournit la médiation que nous cherchons entre le temps privé et le temps public » (III 205). Autrement dit, et par la contemporanéité d'une coprésence seulement sue, et par l'antériorité d'un passé seulement signifié, *le temps anonyme du monde social quotidien dépasse à double titre la finitude de l'expérience vécue*. De ce fait, ainsi que nous l'avions anticipé plus haut, le côté social de la description donne au connecteur du triple règne le sens primordial d'une réplique à une aporie essentiellement phénoménologique.

Or la richesse des analyses méritent encore quelques commentaires. Dans les limites mêmes de la connexion cherchée, il est clair que la succession des générations opère le lien entre le biologique ou empirique et le culturel ou existentiel et, donc, entre le temps extérieur et quantitatif qui s'exprime successivement, et le temps intérieur et qualitatif qui arrive réciproquement. Si l'on songe maintenant aux figures du travail aporétique, on peut classer ce temps générationnel d'emblée comme un exemple de *contamination* : une structure de médiation, un « connecteur », entre le temps instantané et le présent élargie. Or, de par son côté social anonyme, c'est aussi l'autre figure de l'empiètement mutuel qui se montre, à savoir, celle de la *contrariété* : à une échelle certes mineure par rapport à celle du temps calendaire, mais de même peut-être plus touchant, la tension entre le fini et

¹¹⁰ Dans une méditation sur le sens de la finitude, MHO va en ce sens assez loin : « ne pouvons-nous pas anticiper, à l'horizon de ce deuil de l'autre, le deuil qui couronnerait la perte anticipée de notre propre vie ? Sur ce chemin (...) l'anticipation du deuil que nos proches auront à faire sur nous-mêmes disparus, peut nous aider à accepter notre mort future comme une perte avec laquelle nous tâchons de nous réconcilier à l'avance » (MHO 468 ; certainement, sous le cadre ontologique de l'herméneutique de la conscience historique).

l'infini est montrée comme cette mort traversée par l'anonymat, comme une survivance enrôlée¹¹¹.

Or, outre cette médiation –laquelle par sa dérivation phénoménologique excède déjà la connexion originalement cherchée- les analyses faites ne semblent aucunement se limiter à cela. Au fond, sa portée va bien au-delà de l'établissement d'un connecteur à être employé par la narration historique. Voyons le point un peu de plus près.

Disons d'ores et déjà que le récit, comme c'était aussi le cas du calendrier, n'a rempli ici aucune fonction, à l'exception peut-être d'un exemple isolé qui néanmoins se référait à l'oralité et non pas à l'écriture. Or, ce qui est intéressant de noter, c'est le fait que, dans son ensemble, les analyses sont parvenues à faire en général *une description des structures du monde vécu*, dont l'expérience est *antéprédicative*, avec le complément de la dérivation *prédicative* du *monde social anonyme*. Un rapport, pourrait-on dire, semblable à celui que Ricœur établit entre mimésis I et mimésis II. Or ne sommes-nous pas au niveau de mimésis III ? Mais, à bien y regarder, tous les rapports entre expérience directe et imagination se sont joués ici *avant le récit*. En ce sens, ne peut-on pas dire qu'avec ces analyses nous avons affaire à d'autres aspects de l'intelligibilité du monde préfiguré ? Ne peut-on pas prendre toute la description comme un élargissement du monde de l'action ?, bref, comme un enrichissement de mimésis I ? En effet, direct ou indirectement, presque toutes ses dimensions ont été reprises. Nous pouvons en faire quelques indications sommaires, mais cela mériterait tout un travail à part.

¹¹¹ Encore pourrait-on rapprocher le sens du connecteur générationnel de la dernière figure aporétique, référée à la *fonction médiatrice de l'historialité*, entre le temps public du monde et le temps privé ? (selon la lecture proposée par Ricœur de l'architecture général de la deuxième section de SZ ; cf. III 175 – 177). Or, il semble que, en l'occurrence, cela ne signifierait plus que la contrariété elle-même : « le mémorial des morts et l'investigation des institutions, des structures, des transformations plus fortes que la mort » (III 176).

D'emblée, le fait de parler de monde « vécu », « social », « quotidien », etc., indique bien le domaine en question. Et quel est le langage employé ? Celui des possibilités de l'*agir*, des *individus*, des *personnes* et des *personnages*, de *nous* et *d'eux*, des *porteurs de culture*, des *souffrances* et des *influences*, des *rôles sociaux*, de *l'orientation du sens*, de la *procréation*, de la *mort* et de la *survivance*, etc. Autrement dit, un réseau conceptuel propre à la praxis, qui permet d'exprimer un déroulement soit biographique, soit historique. Ensuite, il a été question aussi de la *tradition* et de son jeu d'innovation et de sédimentation ; on a même nommé diverses figures normatives de la conduite : « peuple, nation, État, classe, civilisation » ; et encore le tout du monde anonyme est caractérisé à partir de la fonction imaginaire de symbolisation (la mort est devenue elle-même un symbole). Et plus généralement, tout ce qui concerne l'anonymat du monde social met en jeu expressément l'*imagination* en tant que condition de possibilité de toute typification : tout compte fait, le rôle n'est-il pas quelque chose comme un paradigme dont tour à tour ses occupants donnent une application ? Or, quoi qu'il en soit, le détachement quant au réel se laisse donc lire avant toute mise en intrigue : l'anonymat se définit comme l'écart produit par rapport au « courant de conscience ». Ainsi, cet anonymat est la preuve que le sens préfiguré peut suivre d'autres sentiers que celui de l'œuvre narrative : au bout du compte, *il y a toujours interprétation*. Enfin, le temps-*pour* de l'intratemporalité ne trouve-t-il pas son prolongement naturel dans l'opposition qui sous-tend la description temporelle de Schutz, à savoir, temps vécu – temps anonyme et public ? C'est pourquoi, contrairement à la description de mimésis I, les analyses ici faites ont incorporé nécessairement deux autres dimensions du temps, à savoir, le temps historique et le temps mortel. Ainsi, le temps public vise d'emblée la profondeur de l'enchaînement temporel, soit au niveau de la contemporanéité, face au « vieillir ensemble », soit au niveau du règne des prédécesseurs, comme la chaîne de mémoires prolongée anonymement dans l'histoire. Au demeurant, de nouvelles

catégories expriment la structure de la génération : transmission d'un acquis, orientation commune, relation d'appartenance, changement qualitatif, etc. Or d'un autre côté, ce temps public se trouve dans une dialectique dont le temps *privé* ou *mortel* constitue l'autre pôle : le monde pratique donne ainsi lieu au jeu dramatique de la survivance et de la finitude. Et il y a encore une autre note : la notion de génération préserve aussi le lien temporel avec le temps de la nature (ceci est d'ailleurs la signification essentielle de tout « connecteur »). Alors, le monde vécu ne peut plus en faire l'économie : il y a le temps des faits bruts, *de la naissance, du vieillissement, de la mort*. Dès que nous appartenons à une génération, le double registre temporel va ensemble et... aussi de soi. Agir c'est agir (et pâtir) dans la nature, dans ce monde et ce temps « extérieur ». Au total, la « connexion de vie » diltheyenne semble bien exprimer une totalité en même temps intelligible et temporelle, accomplie déjà *au niveau pratique*. D'ailleurs, si l'on a même abouti à une définition de l'histoire en tant que « totalité liée par la continuité », c'est parce que le sens d'un temps total (ne serait-ce que « chaque trente ans ») appartient d'emblée au monde vécu de la praxis¹¹².

Cela dit, il semble évident que ce second connecteur *n'est pas créé ou inventé par la pratique historique*, mais qu'elle le trouve *avant* tout récit, qui finalement en fait usage. En ce sens, sa place propre est celle de mimésis I en tant que source originaire du sens et d'intelligibilité¹¹³. On peut alors comprendre mieux cette

¹¹² D'ailleurs, il se peut que cela explique toutes les interférences ontologiques qui anticipaient des sujets de la partie IV de TR. Notons que dans MHO, ce sont justement les « traits prénarratifs » de la connexion de vie selon Dilthey (en l'occurrence traduite comme « cohésion de vie ») ce qui permet de la distinguer de l'intrigue narrative ; MHO 312.

¹¹³ Encore un texte, qu'on pourrait replacer sans problèmes dans mimésis I : « l'élargissement progressif de la sphère des relations interpersonnelles directes aux relations anonymes affecte toutes les relations temporelles entre passé, présent et futur. En effet, la relation directe du moi au toi et au nous est dès l'abord temporellement structurée : nous sommes orientés, en tant qu'agents et patients de l'action, vers le passé remémoré, le présent vécu et le futur anticipé de la conduite d'autrui. Appliquée à la sphère temporelle, la genèse de sens de l'anonymat va dès lors consister à dériver de la triade présent, passé, futur (...) la triade du règne des *contemporains*, du règne des *prédécesseurs*, du règne des *successeurs* » (III 204 - 205).

déclaration postérieure de Ricœur, concernant le « phénomène » de la suite des générations :

dans « *Temps et récit* » (...), je le rangeai parmi les procédures de l'insertion du temps vécu dans la vastitude du temps cosmique. À vrai dire, *il ne s'agit pas encore d'une procédure de l'historiographie* (...). *Il s'agit d'une expérience forte*, qui contribue à élargir le cercle des proches en l'ouvrant en direction d'un passé qui (...) nous met en communication avec les expériences d'une autre génération que la nôtre »¹¹⁴.

Tout compte fait, les analyses développées sous le cadre de ce second connecteur se sont tenues au niveau transcendantal, visant une description des structures du monde pratique et aucunement d'un monde configuré ou refiguré par une intrigue.

c. Les témoins du passage de l'existence

« *La trace est un effet-signe* » (III 219). Selon Ricœur, cette double condition assure à la trace une place parmi les connecteurs du temps historique : un effet s'explique successivement, un signe s'interprète compréhensivement. À vrai dire, en ce qui concerne l'historiographie, la trace a même une place privilégiée en ceci qu'elle constitue « le réquisit de toutes les *productions* de la pratique historique qui donnent la réplique aux apories du temps » (III 212), y compris évidemment le récit. En définitive, on peut ramener toutes les procédures historiographiques « à l'acte de suivre ou de remonter une trace » (III 222). En ce sens, Ricœur rappelle de bon gré et à plusieurs reprises la définition de l'histoire de François Simiand comme

¹¹⁴ Cf. MHO 514 ; mes italiques. Dans cet ouvrage, le thème générationnel tient sa place d'abord au niveau de la phénoménologie de la mémoire « sociale » ; ensuite, dans la herméneutique de la conscience historique. Autrement dit, soit elle précède soit elle succède, la problématique entière de l'écriture de l'histoire. Vid. MHO 159 – 160 ; 514 – 515.

*connaissance par traces*¹¹⁵. Deux points semblent essentiels pour donner toute sa signification à la notion. D'une part, la trace remplit, une fois encore, la fonction médiatrice des perspectives opposées du temps ; elle est donc tout simplement « une catégorie du temps historique » (III 223 n. 1). D'autre part, la trace constitue le *fondement* des documents historiques, et, de ce fait, de la prétention à la « vérité » en histoire. Ce sont bien les documents qui fonctionnent comme « *appui* », « *garant* », « preuve matérielle » de ce qui est raconté (III 213)¹¹⁶. Or quelle est la *signifiance* de tels documents ? Elle n'est autre que celle de « fonctionner comme trace laissée par le passé » (III 216). Autrement dit, s'il y a en dernier ressort des documents et des archives, c'est finalement « sous la pré-supposition que le passé a *laissé* une trace » (III 217). En somme, la trace rassemble fonction véridative et fonction temporelle ; elle est « un témoin du passé » (III 217). Ainsi que la transmission orale entre les générations, la trace aussi renseigne sur le passé, en même temps qu'elle élargit la base de la mémoire collective (III 215, 217). Or, bien que l'exigence de vérité soit un aspect essentiel pour l'histoire, en tant que moment indépassable pour tenir la différence d'avec le récit de fiction, c'est au second que Ricœur consacre la presque totalité des analyses. Tout compte fait, ce n'est qu'en tant qu'*opérateur temporel* que la trace a trouvé ici sa place. Or il convient de ne pas oublier ce subtil effacement de la question de la vérité.

Une dernière remarque préliminaire : malgré son traitement au niveau refiguratif du récit, de par son lien évident avec la pratique historique, tout le questionnement autour de la trace (et à plus forte raison des archives et des documents) est très vivement attiré par ce qui relève de l'épistémologique, comme le montrent ainsi quelques annotations occasionnelles de Ricœur : la trace constitue

¹¹⁵ Cf. III 13, 219, 401. « Dire qu'elle est une connaissance par traces, c'est en appeler, en dernier recours, à la *signifiance* d'un passé révolu qui néanmoins demeure préservé dans ses vestiges » (III 219). Ricœur cite aussi la définition de Marc Bloch de l'histoire comme « science des hommes dans le temps » (III 255 n. 2).

¹¹⁶ « Si l'histoire est un récit vrai, les documents constituent son ultime moyen de preuve; celle-ci nourrit la prétention de l'histoire à être basée sur des faits » (III 214). Cf. 253.

« une sorte de *terminus* » de la connaissance historique où la question ontologique « est immédiatement recouverte par la question épistémologique du document » (III 254) ; pour la pratique historique, la trace est la « présupposition épistémologique dernière » (III 212). À ce sujet, la ligne de partage entre épistémologie et ontologie passe par la notion de représentance :

L'histoire en tant que recherche s'arrête au document comme chose donnée, même lorsqu'elle élève au rang de document des traces du passé qui n'étaient pas destinées à étayer un récit. L'invention documentaire est donc encore une question d'épistémologie. Ce qui ne l'est plus, c'est la question de savoir ce que signifie la visée par laquelle, en inventant des documents (...), l'histoire a conscience de se rapporter à des événements « réellement » arrivés (III 13).

Au bout du compte, la trace constitue non seulement l'ultime « peut-être » des connecteurs temporels (III 212), mais elle est bien « l'un de plus énigmatiques » instruments de refiguration (III 227). Une certaine inspiration chez Levinas n'est pas niée par Ricœur, mais tout l'argumentaire est en réalité un dialogue critique avec Heidegger, car la trace historique, tout comme l'« historial-mondain », se joue « sur le plan d'immanence » (III 227). Tentons donc maintenant d'esquisser son opération temporalisant¹¹⁷.

Comme le dit la première de nos citations, la trace est en même temps un *effet* et un *signe*. De nouveau donc un double régime pour le connecteur (autrement la médiation ne serait pas possible), cette fois-ci, le régime du *physique* et celui du

¹¹⁷ Cf. Emmanuel LEVINAS, « *La trace* », en *Humanisme de l'autre homme* (Montpellier, Fata Morgana, 1972), p. 57 – 63. Entre immanence et transcendance, le partage est ici manifeste : « Levinas parle de la trace dans le contexte de la épiphanie du *visage*. Son interrogation, dès lors, ne vise pas un passé d'historien, mais, si j'ose dire, de moraliste », c'est alors un passé « d'avant l'histoire, le passé de l'Autre, dont il n'y a ni dévoilement, ni manifestation, ni même icône » (III 226) ; enfin, un passé où « se dessine l'éternité –passé absolu qui réunit tous les temps » (III 227). Comme avec Augustin, Ricœur s'arrête là où le temps risque de devenir seulement et de nouveau une *image mobile*.

sémiologique. Une description phénoménologique minimale permet d'en saisir le sens. D'un côté, la trace se montre comme quelque chose « présente » (III 219), « visible ici et maintenant » (III 217), « une chose parmi les choses », qui renvoie en tant que chose marquée à une autre chose marquante (id.) ; bref, une « chose présente valant pour une chose passée » (III 334). De l'autre côté, la trace n'est que le vestige d'un passage (III 217), c'est-à-dire, l'indice d'un passé qui nous invite à chercher le sens d'une inscription, à remonter le temps jusqu'à ce qui a agit autrefois, à saisir « le passé du passage » (III 218). Là, un rapport de *causalité* à établir à partir des inférences rationnelles comme relation physique entre la marque-effet et sa cause-marquante ; ici, un rapport de *signification* à produire par le moyen d'actes interprétatifs comme relation intentionnelle entre le signe visible et un signifié caché et, à vrai dire, à jamais perdu, parce que passé (III 219, 334). En effet, la trace, selon la « notation-clé » d'Emmanuel Levinas, « signifie sans faire apparaître » (III 226). La trace est à coup sûr un signe, mais d'un régime particulier : ce qu'elle signifie, ne peut pas advenir à la présence mais seulement rester comme absent, elle est une intention vide que rien ne peut remplir, elle est le vestige d'un passage que le temps rend irrécupérable, elle est la présence vide d'un temps perdu¹¹⁸. Dureté d'un support matériel plus ou moins durable, faiblesse d'un passage incertain, la trace est « un reste et un signe de ce qui fut et n'est plus » (III 13), *une marque physique et un signe d'impossible remplissement*¹¹⁹.

Cela étant, l'opération médiatrice temporelle en découle. Ricœur l'exprime comme rapport entre « le temps fondamental du Souci » et « le temps vulgaire » (III 220). Mais il ne faut pas se tromper ; ce langage heideggérien renferme en vérité une

¹¹⁸ Cf. III 226 – 227.

¹¹⁹ À plusieurs reprises traite Ricœur de la trace; de façon plus systématique dans le cadre des connecteurs (vid. en particulier III 217 – 219), de façon plus aléatoire, mais avec d'importantes précisions, ailleurs : III 13, 55, 143, 144, 212, 223 n. 1, 225 – 227, 253, 256, 282, 334, 364, 413. C'est dommage que Ricœur n'ait pas approfondi ici les rapports entre la trace et ce qu'Augustin nommait *vestigium*, ce « présent du passé » propre de la mémoire. Cf. I 43 – 44. Dans MHO, il sera question de la trace d'une triple façon : traces intérieures liées à la mémoire, extérieures propres de l'histoire, cérébrales en rapport à l'oubli. Cf. MHO 16 – 17.

forte critique des analyses de SZ autour de l'« historial-mondain » (*das Weltgeschichtliche*)¹²⁰. En effet, selon Ricœur, bien que cette expression double montre bien le lien entre historialité et intratemporalité autour des restes du passé, Heidegger laisse en outre de côté toute référence au temps objectif proprement dit. Ainsi, il ne fait plus finalement que distinguer l'« avoir-été » propre du *Dasein* (de l'être-au-monde), et le « passé » des étants intramondains, dont le rapport serait à comprendre comme un lien de dérivation du second à partir de l'historialité du premier¹²¹. Certes, les restes du passé peuvent alors être nommés comme l'« historial à titre secondaire », mais cette structure mixte, outre le sens unidirectionnel et hiérarchique du rapport (qui épargne le *Dasein* de toute contamination inauthentique), ne fait aucune place au temps objectif. De ce fait, signale Ricœur, la recherche historique non seulement est censée être une pratique déçue ; elle devient en outre complètement incertaine, car elle n'a plus de repères chronologiques. Alors, selon Ricœur, ce que la double allégeance de la trace nous montre c'est justement que la « ligne de rupture » temporelle esquissée par Heidegger constitue en réalité une « ligne de suture » (III 224), un « recouvrement » (III 225)¹²². Non seulement les restes du passé exigent une compréhension conjointe de l'historialité et de l'intratemporalité, ils obligent en outre à tenir compte du temps successif. Par ailleurs, c'est la propre historialité du *Dasein* qui reçoit alors, par choc en retour, un surplus de détermination, un enrichissement de l'« avoir-été » par le moyen du « passé », qui à regarder de plus près est *heureusement* contaminé par le temps dit vulgaire : « que faut-il entendre par un "être-là" qui a été là autrefois ? N'est-ce pas

¹²⁰ Cf. en particulier le § 73 (SZ 378 - 382) ; et l'exposé de l'*Aporétique* sous le titre « Historialité et historiographie » dans TR III 140 et sq.

¹²¹ « *Nicht mehr existierendes Dasein aber ist im ontologisch strengen Sinne nicht vergangen, sondern da-gewesen* » (ZS 380) ; Ricœur traduit : « au sens ontologiquement strict, l'être-là qui n'existe plus n'est pas passé, mais *ayant-été-là* » (TR III 142). Alors, Heidegger qualifie le monde d'un tel *Dasein* comme « un monde ayant-été-là – le monde d'un être-là ayant été-là » (SZ 381 ; TR III 142).

¹²² C'est ainsi que, lors de l'*Aporétique de la temporalité*, Ricœur avait déjà octroyé « une place éminente » à la méditation sur la trace, afin de « reconstruire les ponts coupés par Heidegger entre le concept phénoménologique de temps et ce qu'il appelle le concept "vulgaire" de temps ». La trace s'offre donc pour surmonter l'*impasse* du temps. Vid. III 106, 143 n. 2 ; cf. III 212, 441.

précisément sur la base des "restes" du passé que nous assignons ce qualificatif à l'étant que nous sommes ? »¹²³.

Ainsi, tout comme les deux autres connecteurs vus auparavant, la trace dépasse elle aussi l'opposition aporétique des perspectives temporelles : elle construit « le joint qui opère le recouvrement de l'existential et de l'empirique » (III 227). Jointure et recouvrement, la trace rend possible qu'ek-stases et instants aillent ensemble (cf. III 225). Dès lors, la signifiante fait couple avec la causalité et la recherche historique peut donc remonter vers l'absent d'un passé seulement signifié :

Les deux systèmes de rapports se croisent : d'une part, suivre une trace, c'est raisonner par causalité le long de la chaîne des opérations constitutives de l'action de passer par là ; d'autre part, remonter de la marque à la chose marquante, c'est isoler, parmi toutes les chaînes causales possibles, celles qui, en outre, véhiculent la signifiante propre à la relation du vestige au passage (III 219)

Autrement dit, pas de « nivellement » inauthentique, mais *les mêmes droits* pour le temps existential et le temps vulgaire¹²⁴. Pour faire de l'histoire et lire une trace, il faut compter avec le temps et tenir aussi les points de repère objectifs, il faut faire correspondre *Weltzeit* et *Jetztzeit* : la databilité *et* la précision de chaque date

¹²³ « Heidegger est bien près de le reconnaître, lorsqu'il suggère que "restes, monuments, témoignages, sont un "matériau" possible pour une révélation de l'être-là ayant été là" » (III 222). Or, on ne pouvait pas interpréter *reciproquement* la direction du sens des niveaux de temporalisation, en tenant fermement la distinction prédicative entre le *vergangen* intramondain et le *da-gewesen* existential : « qu'a-t-on gagné à refuser à l'être-là le prédicat "passé", pour le reporter sur les étants qualifiés de subsistants et de maniables, et à réserver pour l'être-là d'autrefois le prédicat « ayant été là ? » » (III 220 - 221). En fin de compte, il faut anticiper les traits de l'intratemporalité (databilité, extension, publicité) pour parvenir à la genèse de sens du *passé* à partir de l'*avoir-été*, demandée par Heidegger lui-même : « c'est bien ce que semble impliquer l'introduction de la notion d'historialmondain, au milieu même de l'analyse de l'historialité » (III 222). Ricœur parle alors d'un « accroissement de sens », d'un « surcroît de sens » de l'originnaire par le dérivé, tout en correspondance avec la « provenance créatrice », troisième figure du travail de l'aporie dont il a parlé auparavant. Cf. III 173 – 175. En général, déjà l'*Aporétique* concluait ceci : « l'historialité et l'intratemporalité ajoutent ce qui manquait de sens à la temporalité fondamentale pour être pleinement originnaire » (III 173). Cf. III 134, 144, 174.

¹²⁴ III 161, 164, 223. De son côté, Heidegger seulement reconnaissait au temps vulgaire « son » droit. Cf. ZS § 81, p. 426.

selon un système particulier ; l'étirement d'un laps de temps *et* sa mensuration calculatrice ; la publicité quotidienne *et* la série universalisant des instants¹²⁵. Bref, pour suivre une trace, il faut interpréter le vestige « montre en main » (III 225). Tout nivellement écarté, il n'est plus question de parler d'une pratique historique inauthentique. Bien au contraire, elle montre bien que sa tâche exige dessaisissement et abnégation, tant « le souci de soi-même s'efface devant la trace de l'autre » (III 225)¹²⁶.

En somme, conclut Ricœur, le temps de la trace, à la fois (et dans les deux directions) temps du Souci et temps vulgaire, ne peut donc être saisi que comme le recouvrement, la jointure ou la « relation mutuelle » entre l'existential et l'empirique, ce qui définit très exactement la figure de la *contamination*, qu'on a vu déjà encadrer aussi la série des générations¹²⁷. Mais rien n'empêche ici de rappeler aussi la figure de la *contrariété*, toujours implicite dans le passage au temps linéaire ; en fin de compte, comme écrit Ricœur, le temps de la trace « *est homogène au temps calendaire* » (III 222)¹²⁸.

Alors, si l'on jette maintenant un bref regard en arrière, force est de constater que, pour la troisième fois, l'analyse transcendantale du connecteur s'est déployée hors considération des structures du récit historique. Tout compte fait, la dispute avec Heidegger en délimitait bien le terrain : l'histo-ri-al-mondain vise très précisément le *monde quotidien*, c'est-à-dire, dans le langage de TR, le monde préfiguré, pratique, vécu. Il n'est pas donc surprenant si, une fois encore, nous sommes revenus aux

¹²⁵ Bien que l'universalité en tant que nivellement de la publicité ne soit pas ici très clairement indiquée, Ricœur y fait allusion au moment de décrire la mesurabilité de l'étirement du temps : « c'est dans le temps successif qu'il faut reconstituer la signification de la trace, même si celle-ci n'est pas contenue dans la pure succession » (III 225). Cf. III 158 – 170, qui contient l'essentiel du commentaire de Ricœur sur le *nivellement* chez SZ.

¹²⁶ Cf. III 164, 223.

¹²⁷ III 221, 224 ; voir aussi III 176, 225.

¹²⁸ À vrai dire, Ricœur se tient à un contrepoint entre la contamination de la trace et la contrariété du calendrier (III 224- 225); or la tension fini – infini, comme c'était déjà le cas avec l'idée de génération, ne semble pas pouvoir échapper à la trace : ne montre-t-elle pas foncièrement la brièveté de la vie humaine et de ces mondes *ayant-été-là* ?

structures de l'intratemporalité. En définitive, Ricœur n'a pris qu'une *action mondaine* pour en dégager le reste : « suivre la trace est une manière de *compter avec le temps* » (III 225). Et qu'est-ce que sa description nous a apporté ? Alors, tout en consonance avec ce qu'on a dit des autres connecteurs, la trace a bien montré le fait qu'on peut sans problèmes élargir la description du temps mondain et vers le temps linéaire de la nature, et vers les autres dimensions du temps phénoménologique, notamment l'historialité. C'est le destin d'une intratemporalité pensée sous le signe de la *ligne de suture* et de la *provenance créatrice*. Le temps a ainsi enrichi et dispersé circulairement sa figure préalable. *Le monde est ce cercle du temps*. Et tout cela, il va sans dire, avant toute configuration ou refiguration narratives. *La trace n'est pas ce qui raconte une histoire, mais une de ses conditions de possibilité*. Son statut, depuis le commencement, a été celui d'un quelque chose « laissé » par le passé, qui opérait alors comme « réquisit » de la pratique historique. Une fois encore, la conclusion s'impose : la narration historique n'invente pas ce connecteur, mais elle l'emploie seulement. Or de ce fait même, il reste que la réplique à l'aporie du temps, si réplique il y a, procède de la trace elle-même, tant elle fait la synthèse de l'effet causal et le signe interprété.

Par ailleurs, une autre question en sort : Ricœur n'avait-il pas dit aussi que la trace est le dernier appui de la vérité en histoire ? Et néanmoins, rien n'a été ajouté à ce sujet, et il faudra encore attendre les analyses de la représentance, c'est-à-dire, de l'autre volet de la « refiguration » historique. Or, Ricœur avait aussi averti que la trace était quelque chose d'énigmatique. *La trace signifie sans faire apparaître*. Est-ce qu'un lien souterrain se profile finalement ici entre vérité et énigme ?

Dans les *Conclusions* de TR, Ricœur résumera le résultat de ses analyses de ces trois connecteurs comme « l'invention d'un *tiers temps* » produit par « l'activité *mimétique* du récit » (III 441). On se rappelle que dès le début, ce tiers temps a été

défini comme la réinscription du temps subjectif vécu dans le temps objectif cosmique. Alors, c'est bien cela ce qu'ont montré le calendrier, la série générationnelle, enfin la trace. Dans tous les cas, la valeur d'une contamination et d'une contrariété du temps. Or après avoir parcouru l'essentiel de la description, le décalage entre le récit et les connecteurs semble suffisamment attesté pour pouvoir attribuer l'invention de ce tiers-temps à ceux-ci, et seulement l'usage au premier. La *ligne de suture*, expression qui peut bien définir le sens des trois connecteurs, ainsi que la *réciprocité circulaire* des diverses strates du temps, est toujours déjà accomplie au moment où l'historien commence son travail de documentaliste et enfin de narrateur. Ne peut-on pas dire que le tiers temps fonctionne plus ou moins comme les paradigmes de la narrativité ? Qu'il est peut-être son composant temporel ? Mais « il faut dire des formes héritées d'encodage ce qu'on dit des lois : l'historien ne les établit pas, il les emploie » (I 300). Or cela ne nie pas la possibilité, pour le récit, de « jouer » avec cette double perspective temporelle préalablement synthétisée (quoique, dans le cas du récit historique, Ricœur avoue que les possibilités sont ici, à la différence du récit de fiction, assez limitées en vertu d'un certain privilège du temps linéaire dans l'histoire racontée¹²⁹). En ce sens, d'un certain point de vue, la lacune laissée par mimésis III quant au temps raconté n'a pas été comblée par ce premier chapitre de la partie IV ; or force est de reconnaître aussi que le récit, ayant par arrière plan le dépassement de l'aporie du temps pensé par ces connecteurs, peut être rassuré du sens de son propre discours, qui vise cet enchaînement pratique des hommes dans le temps, nommé justement « histoire ». Du reste, ce qui demeure intéressant ce sont les possibilités ouvertes pour l'élargissement de la description du monde vécu, et de ce fait des structures de l'action et de la praxis en général. La thèse la plus réaliste, celle du passé daté de ce premier chapitre, était finalement si réaliste qu'elle nous a conduits vers mimésis I.

¹²⁹ De plus, tout cela est en réalité mis en lumière lors des analyses *configuratives*, qui montrent la pluralité historique des temps sociaux : structure, conjoncture, événement. Cf. I 314 – 315 ; 362 – 394.

Nous n'en disons pas davantage ici, nous nous bornons à indiquer que, selon les analyses effectivement développées par Ricœur, ce sont les *connecteurs du temps daté* qui produisent, de diverses façons, ces novation et suture créatrice du *tiers temps historique*. Mais si le récit historique ne refigure pas essentiellement le temps, refigurerait-il le *monde* des événements passés ?

3. Le récit tenant lieu du passé : une articulation nommée « représentance »

Peut-on tout simplement dire que l'histoire raconte des événements réellement arrivés et que sa tâche est donc seulement reconstructive, tandis que la fiction serait d'emblée irréaliste et qu'elle accomplirait donc un labeur intégralement constructif ? On sait qu'une grande partie de l'effort de TR est destinée à refuser ce double « concept naïf » (III 183, 285). Dans le cas de l'histoire, le chapitre 3 de la *Poétique du récit* occupe une place privilégiée dans la discussion. Il se donne directement comme sujet d'analyse, selon son titre, « *La réalité du passé historique* » (III 252). Un moment incontestablement clé de la refiguration est ainsi mis en jeu. À vrai dire, une formule interrogative pointe mieux le défi : « que signifie le terme "réel" appliqué au passé historique ? » (id.). Dans les termes de MV, nous sommes finalement arrivés à la question de la *référence* ou de la visée *ontologique* du récit historique. Ricœur en donne une définition qui est aussi un engagement pour la pensée : « ce qui aujourd'hui absent et mort, autrefois fut réel et vivant » (III 271)¹³⁰. Qu'en est-il ici du rapport entre construction et reconstruction ? La dite reconstruction ne fait-elle pas implicitement signe vers un certain constructivisme ? Alors, toute naïveté écartée, il s'agit pour la pensée de l'histoire de la question « la plus embarrassante » (III 225). Ricœur appellera d'emblée au néologisme « représentance » pour tenter de dire ce difficile rapport entre absence, passé et réalité, et pour en chercher une sortie possible ; ensuite, dans cette même ligne, il

¹³⁰ Vid. I 168, 398.

proposera une articulation dialectique de la représentation à partir des grands genres du Même, de l'Autre et de l'Analogie.

Commençons donc par la description de la représentation. Comme tout récit historique le montre, la réalité passée a certes sa *représentation*, mais non pas au sens d'une image mentale, d'une copie correspondant à un modèle, mais bien au contraire en tant que *substitution*. Face au paradoxe d'une réalité *qui n'est pas* (car elle *n'est plus*), la représentation prend le sens précis d'une *lieutenance* : quelque chose représentant *vaut pour* quelque *autre* chose représentée. De la représentation-image à la représentation-lieutenance le passage est ainsi accompli vers la *représentance* historique. Dans MHO, Ricœur en a donné quelques autres précisions, toutes dans la même ligne d'une distinction tranchant entre *représentance* ou *lieutenance* et *représentation* pure et simple (traduction respective des termes allemands *Vertretung* et *Vorstellung*). Suivant Gadamer dans *Vérité et méthode*, Ricœur nous rappelle alors brièvement la tradition disparate de ces deux termes : l'allemand *Vertretung* traduit la *repraesentatio* du latin classique, qui nommait la *suppléance légale* (« le suppléant, ce tenant-lieu, exerce ses droits, mais dépend de la personne représentée ») et qui recevra après un surplus de sens avec l'Incarnation chrétienne (v. g., dans la liturgie : « une présence représentée du divin ») ; *Vertretung* peut donc être traduit comme « représentation-suppléance » ou « représentation vicairie » ; par contre, la *Vorstellung* est bien un terme appartenant au contexte de la philosophie transcendantale, qui a le sens de *représentation subjective*, d'apparence « ou mieux d'apparition » dans et pour l'esprit. Alors, si la *Vorstellung* se définit par opposition à la chose en soi, la *Vertretung* par contre exprime directement une « valence ontologique ». Tout compte fait, la distinction entre *représentation* et *représentance*

(ou *lieutenance*) précise au niveau de l'histoire la différence entre mimésis-copie et mimésis-création¹³¹.

Si nous reprenons maintenant le fil de TR, il faut dire que le *récit* historique confirme ici ce que la trace avait déjà anticipé : toute représentation historique signifie en absence et *sans faire apparaître*, tout signe tient lieu d'un passé *irré récupérable*. Une double marque du discours historique en découle : il est *indirecte*, car dépendant d'un lieutenant (trace ou récit), et il est aussi *reconstructif*, car l'objet visé n'est plus (mais de ce fait même, il *a été*). Voici que la référence historique s'éloigne *et* de la référence *directe* du langage observationnel, pour se rapprocher de la métaphore, *et* de la référence *métaphorique* de la fiction, pour se rapprocher de la science empirique¹³². De ce fait même, la question de la vérité en histoire est dès lors mise en scène. La représentance, de quelque façon que ce soit, vise le rapport difficile entre un lieutenant présent (qui est langage) et son représenté disparu ; autrement dit, il faut « correspondre » à un tel passé *réel* (III 253). « Les constructions de l'histoire ont l'ambition d'être des reconstructions répondant à la

¹³¹ Cf. III 253 – 254 ; MHO 365 - 369. La distinction est très précisément empruntée par Ricœur à Karl HEUSSI, *Die Krisis des Historismus* (Tubingen, J.B.C., Mohr, 1932). D'ailleurs, signale encore Ricœur, Gadamer en tire les conséquences pour l'herméneutique de l'œuvre d'art, rejoignant *Vertretung* et *Darstellung* afin de donner au concept de *Bild* toute sa véritable portée de « surcroît (*Zuwachs*) d'être » (ce qui avait été mentionné déjà dans le modèle général refiguratif). Or, toute cette problématique de l'*eikôn* se répète au niveau de la mémoire (du « souvenir-image » de Bergson) et de ce fait, et de façon décisive selon Ricœur, au niveau de l'historiographie : « c'est même, selon moi, avec la représentation historique que cette augmentation de signification est portée à son comble, faite précisément d'intuitivité. Or ce surcroît de sens est le fruit de l'ensemble des opérations historiographiques (...). L'idée de représentance est alors la moins mauvaise manière de rendre hommage à une démarche reconstructive seule disponible au service de la vérité en histoire ». MHO 367 – 369 (sur l'*eikôn* traite déjà le commencement du texte, MHO 8 – 18) (cette dernière citation, qui pourtant ne semble extraire toutes les conséquences, avance en raccourci ce qu'on dira après, sous le cadre strict de TR). Voir aussi Paul RICŒUR, « Mémoire : approches historiennes, approche philosophique », p. 48 – 49 ; en *Le Débat* (2002/5), n°122, pp. 41-61. Vid. GADAMER, Hans Georg, *Vérité et méthode*, trad. fr. par P. Fruchon, J. Grondin, et G. Merlio (Paris, Seuil, 1996), pp. 87 sq., 139, 146, 147.

¹³² En tant que référence *indirecte*, la lieutenance « distingue de toute autre le mode référentiel de l'histoire par rapport au passé » (III 254) ; elle est une catégorie « finalement irréductible à celle de référence, telle qu'elle fonctionne dans un langage d'observation et dans une logique extensionnelle » (III 285), bref, « l'*avoir-été* fait problème dans la mesure exacte où il n'est pas observable » (III 284) ; or, « à la différence du roman, les constructions de l'historien visent à être des reconstructions du passé. A travers le document et au moyen de la preuve documentaire, l'historien est soumis à *ce qui, un jour, fut* » (III 253). Voir aussi III 279, 280, 335.

requête d'un *vis-à-vis* », écrit Ricœur (III 284). La formule fameuse de Ranke prend alors sa juste valeur : il faut exprimer les faits *tels qu'ils se sont réellement passés*. S'il est vrai que le passé est en tant que tel inépuisable, et donc que nos configurations du passé sont interminables, le *vis-à-vis* exprime toutefois un « corrélat » visé (III 285) qui impose « directive et correction » à la recherche. Même une « rectification sans fin » est l'indice de cette exigence (III 254). Ce n'est finalement que grâce à ce *vis-à-vis* que l'histoire fait face à l'« effet de réalité ». Visant un corrélat absent qui oblige, le récit tient lieu de ce qui n'est plus pour le refigurer¹³³.

C'est pourquoi, pareillement au cas de la trace, la représentance est censée remplir elle aussi à la fois une fonction ontologique et une fonction temporelle. En effet, d'une part, la représentance ne fait que déployer l'énigme de la trace en tant que *rapport présent-passé* ; et d'une autre part, elle vise cet autre *réel et absent*. Certes, on ne peut pas sortir de ce paradoxe de la corrélation au passé et de l'adéquation en absence ; et pourtant, du moment où il entraîne le jeu d'opposés *présence-absence, présent-passé, être et non-être*, il devient possible d'articuler dialectiquement ses « moments », sous l'inspiration lointaine de Platon, à partir des grands genres du *Même*, de *l'Autre* et de *l'Analogue*¹³⁴. Selon Ricœur, chacun de ces moments correspond assez justement à une perspective diverse de comprendre l'histoire, qui peut tour à tour essayer soit de réduire le passé à l'identité de l'être, soit de reconnaître sa différence de non-être, soit enfin d'appréhender la ressemblance de l'être et du non-être. Bref, l'opération de représentance peut être

¹³³ Ricœur définit enfin la représentance comme l'ensemble des « rapports entre les constructions de l'histoire et leur *vis-à-vis*, à savoir, un passé tout à la fois aboli et préservé dans ses traces » (III 183 ; cf. 284). Le « vis-à-vis » correspond à l'allemand « *Gegenüber* », une fois encore introduit à partir de Heussi (III 253 ; MHO 365). Quant à la formule de Ranke (*wie es eigentlich war*), Ricœur en fait mention à plusieurs reprises ; vid. III 272 n. 1, 280, 336 ; cf. MHO 357, 366.

¹³⁴ À vrai dire, l'Analogue ne fait pas partie des grands genres platoniciens (qui sont en numéro de cinq : être, mouvement, repos, même, autre), mais provient, par le biais de la notion de *métaphore par analogie*, de la *Rhétorique* d'Aristote (III 273 ; cf. MV 36 ; 325 - 344). En tout cas, il est bien l'indice métaphorique de la solution cherchée et proposée par Ricœur. Vid. PLATON, *Le sophiste*, trad. fr. par Nestor Luis Cordero (Paris, Flammarion, 1993), 254 b – 259 d.

comprise tour à tour comme *réeffectuation*, comme *différenciation* ou comme *métaphorisation* discursives. Les noms choisis par Ricœur pour illustrer ces différentes perspectives sont de tous connus : primo Collingwood, secundo Veyne et de Certeau, ultimo Hayden White¹³⁵. Mais faisons une dernière remarque avant de présenter cette dialectique. Il faut prendre au sérieux l'aveu de l'auteur : ni la représentance ni son articulation conceptuelle ne dénouent le paradoxe de ce *vis-à-vis* absent et révolu ; au contraire, elles « structurent l'énigme sans la résoudre » (III 355). Cela dit, il est aussi vrai qu'elles nous permettent du moins de nommer le problème et de signifier le passé ; et aussi, d'ébaucher ces recherches « parfois abstruses qui suivent » (III 273)¹³⁶.

1. Sous le signe du *Même*, l'histoire constitue pour Collingwood une *réeffectuation* (*reenactment*) du passé dans le présent¹³⁷. L'histoire devient quelque chose d'intelligible du moment où l'on se tient à l'aspect intérieur et spirituel des événements passés, écartant donc leur côté extérieur et physique : « dans la nature, les instants meurent et sont remplacés par d'autres. En revanche, le même événement, historiquement connu, "survit dans le présent" » (III 261). La *pensée* (*thought*) du passé, la pensée de l'histoire, dépasse alors le changement et se montre

¹³⁵ Cf. III 272, 281, 285, 350, 374, 412.

¹³⁶ Le caractère énigmatique ou aporétique de la représentance, tout en correspondance avec ce qu'il a dit de la trace, est de bon gré avoué par Ricœur, et à plusieurs reprises : « avec les notions de vis-à-vis, de lieutenance ou de représentance, nous avons seulement donné un nom, mais nullement une solution, au problème de la valeur mimétique de la trace » (III 255) ; « nous n'attendons pas de cette dialectique de la représentance qu'elle résolve le paradoxe qui afflige le concept de passé "réel", mais qu'elle *problématise* le concept même de "réalité" appliqué au passé » (III 183) ; et encore : « je ne prétends pas que l'idée de passé soit *construite* par l'enchaînement même de ces trois "grands genres" ; je soutiens seulement que nous disons quelque chose de sensé sur le passé en le pensant successivement sous le signe du Même, de l'Autre, de l'Analogue » (III 255). MHO en confirme le geste : « il faut l'avouer, les notions de vis-à-vis, de lieutenance, constituent plus le nom d'un problème que celui d'une solution » (MHO 366) ; « le mot "représentance" condense en lui-même toutes les attentes, toutes les exigences et toutes les apories liées à ce qu'on appelle par ailleurs l'intention ou l'intentionnalité historique » (MHO 359). Enfin, comme dit très clairement l'article cité : « ma réponse est accablée de perplexité, avec une préférence pour ce que certains, pour faire bref, appellent "réalisme critique" (mais j'abhore les *ismes*). Je me permets seulement d'insister sur la terminaison en "ance" qui souligne le caractère tendanciel et militant d'une représentation du passé fondée sur des constructions qui seraient au mieux (*optimum*) des reconstructions » ; Paul RICŒUR, « Mémoire : approches historiennes, approche philosophique », p. 47.

¹³⁷ Pour ce qui suit, voir III 256 – 263. Le texte en question est celui de Robin G. COLLINGWOOD, *The Idea of History* (Oxford, Clarendon Press, 1956).

comme quelque chose de persistant ; l'acte qui tient à l'histoire par son objet propre est donc un acte de « re-penser ». Même si l'imagination historique impose un détour critique régi par la logique de la question – réponse, elle a comme *télos* la réeffectuation, dont la logique est celle de la vérité de la pensée (III 335)¹³⁸. Pour l'idéalisme de Collingwood, l'opération historiographique s'achève comme autoproduction de l'esprit, c'est-à-dire, comme « identité de la réflexion » (III 263). Toute différence et toute temporalité semblent ainsi être annulées. Si d'une part l'histoire n'est que la *mêmeté* d'un acte : une réeffectuation « *numériquement identique* au premier penser » (III 256) ; elle se tient en outre à l'*intemporalité* du contenu : « un objet éternel » (III 261 n. 1). Ainsi donc, un double geste, et d'*identification*, et de *dé-distanciation* (III 256). Comme écrit Collingwood, « réeffectuer le passé, c'est pour l'historien le recréer dans son *propre* esprit »¹³⁹. Et pourtant, ce *reenactment* semble porter la marque de sa propre négation : le préfixe « re », reproduit aussi dans le français *re-effectuation*, n'est-il pas, peut-on demander, le signe d'une différence ? Et n'est-il pas aussi la place en creux de la distanciation temporelle ? N'est-il finalement pas le signe de l'altérité de la répétition au cœur même de l'identité de la réflexion ?¹⁴⁰

2. Sous le signe de l'*Autre* l'histoire constitue pour Paul Veyne et pour Michel de Certeau une *différenciation* modélisée du présent. C'est alors que la spécificité du passé semble bien être restituée, et que de ce fait même le principe ou l'idéal de réeffectuation, répudié par ethnocentriste, laisse la place à l'exigence d'un « *décentrement* spirituel » (III 264). À vrai dire, ces deux apologies de la différence sont elles-mêmes différentes. Si Veyne développe une épistémologie individualiste

¹³⁸ Cf. III 259 n. 2 ; 260. « L'idée de réeffectuation tend ainsi à se substituer à celle de témoignage » (III 261 n. 2).

¹³⁹ Vid. *The Idea of History*, p. 286; je souligne, car le *propre* est coextensive au *même*. Cf. TR III 261 : « repenser doit être une manière d'annuler la distance temporelle. Cette annulation constitue la signification philosophique –hyper-épistémologique– de la réeffectuation » ; « pour celui qui s'attache à l'acte de re-penser, les pensées ne sont pas du tout dans le temps ». Voir aussi III 262 n. 1.

¹⁴⁰ Cf. III 262 – 263.

de l'altérité sous le signe de la « différence-variant », de Certeau expose pour sa part une ontologie négative de l'absence visant une « différence-écart »¹⁴¹. Pour le premier, le passé constitue la *variation* d'un invariant, et l'histoire est cette science des individualités visant la modification ou la différence par rapport à un modèle ou concept. En tant que science différentielle, sa tâche est celle de produire un « inventaire des différences »¹⁴². Le défi est ainsi jeté contre toute tradition et toute continuité narrative : « l'histoire n'étudie pas l'homme dans le temps : elle étudie des matériaux humains subsumés sous concepts », dit Veyne¹⁴³. Dès lors, ainsi que conclut Ricœur, « la différence qui sépare se substitue à la différence qui relie » (III 268). Au total, l'autre du passé reste toujours comme étranger, voire comme étrange (id.)¹⁴⁴. De son côté, Michel de Certeau a mis l'accent sur l'événement passé comme l'absent du discours historique. Du moment où celui-ci implique un présent *idéologique*, le passé lui est tout simplement *hétérogène*, le « non-dit » de l'historiographie. Une fois encore, le passé se montre comme déviation, voire comme exclusion eu égard à un modèle, mais, cette fois-ci, il déclenche un travail à la limite qui le montre comme « absence pertinente », comme *ce qui manque* au discours historique (III 271). L'autre est alors ici la différence d'une *absence*. Comme dit Ricœur ailleurs, « le remarquable est que, pour Certeau, le passé soit au discours historique ce que Dieu est au discours mystique : absent. Le révolu est l'absent quasi "mystique" du discours historique » (MHO 477). *Un manque présent au milieu du présent*. C'est finalement cette absence qui montre le véritable signe du discours historique : « seule l'autoposition du présent social, commente Ricœur, paraît

¹⁴¹ Cf. respectivement, III 266 – 268, et 269 – 270.

¹⁴² D'où le titre choisi par Paul Veyne pour sa leçon inaugurale au Collège de France : « *L'Inventaire des différences* » (Paris, Seuil, 1976). Exemple : aussi bien la différence-variant grecque de l'équilibre des puissances, que celle romaine de l'impérialisme, sont des individualisations eu égard à l'invariant de « recherche de sécurité pour une puissance politique ». Cf. III 267 n. 2. Vid. Veyne, op. cit., p. 17.

¹⁴³ Cité par Ricœur, III 268 n. 2.

¹⁴⁴ Ainsi, l'historien-ethnologue change sympathie par *curiosité* : « les Romains... ont existé d'une manière aussi exotique et aussi quotidienne à la fois que les Tibétains, par exemple, ou les Nambikwara, ni plus ni moins ; si bien qu'il devient impossible de les considérer plus longtemps comme une sorte de peuple-valeur ». Vid. Veyne, op. cit., p. 8 ; TR III 264 n. 1.

compenser l'acte qui renvoie le passé à son absence. L'absence n'est plus alors un état mais le résultat d'un travail de l'histoire, vraie machine à produire de l'écart, à susciter de l'hétérologie, ce *logos* de l'autre » (id.)¹⁴⁵. Et pourtant, par ces deux côtés, l'opération différentielle historique semble arriver à un résultat paradoxale : l'altérité logico-discursive, soit comme variante par individualisation, soit comme écart par absence, ne tient finalement pas compte de la distance temporelle ; à bien regarder, elle est « intemporelle » (III 271). Si elle explique bien la différence de signification, elle laisse en outre totalement de côté la profondeur du temps. Or, est-il pensable le *passé* de l'Autre sans une certaine *persistance* dans le *présent* du Même ? Autrement dit, sans une certaine *résistance* à sa propre hétérologie à travers les temps ? Il semble qu'un abîme se creuse ici entre le passé comme *autre* et le passé comme *passé*. L'Autre historique exige sa reconnaissance non seulement comme *différent* mais aussi bien comme *antérieur*, comme ce qui autrefois *a été*. L'Autre passé exige le rapport entre l'aujourd'hui présent et l'autrefois absent, bref, il exige un rapport de *lieutenance*¹⁴⁶.

¹⁴⁵ Le commentaire de TR se tient au texte de Michel de CERTEAU, « *L'opération historique* », publié dans le volume édité par Jacques LE GOFF et Pierre NORA, *Faire de l'histoire* (Paris, Gallimard, 1974), t. I. La place occupé par de Certeau est assez plus ample dans MHO, qui fait place notamment au texte de Certeau intitulé *L'Absent de l'histoire* (Paris, Mame, 1973). Ricœur donne là quelques exemples à propos de la différence-écart, empruntés directement à de Certeau : « la sorcellerie, la folie, la fête, la littérature populaire, le monde oublié des paysans, l'Occitanie, etc., », enfin, « toutes zones silencieuses » comme dit de Certeau. Ainsi, ce « travail à la limite » s'oppose à toute prétention totalisante (dans les termes de TR, au *Même*) et seule une « rhétorique de l'exceptionnel » peut en rendre compte (MHO 258) ; « l'histoire sera ce "discours" qu'on organise autour d'un présent manquant » (MHO 476) ; « l'histoire, en ce sens, constitue une vaste "hétérologie" » (MHO 258).

¹⁴⁶ « En fin de compte, la notion de différence ne rend pas justice à ce qu'il semble y avoir de positif dans la persistance du passé dans le présent. C'est pourquoi, paradoxalement, l'énigme de la distance temporelle paraît plus opaque au terme de ce travail de décapage. Car comment une différence, toujours relative à un système abstrait et elle-même aussi détemporalisée que possible, *tiendrait-elle lieu* de ce qui aujourd'hui absent et mort, autrefois fut réel et vivant ? » (III 271). Par ailleurs, on a laissé de côté l'autre figure de l'altérité exposée par Ricœur, à savoir, celle qui sous le modèle de la compréhension de l'alter-ego donne lieu à une compréhension historique au sens herméneutique (Dilthey). La raison en est simple : elle semble déjà accomplir une certaine médiation entre le Même et l'Autre, d'abord, en surmontant l'intervalle entre l'intérieur et l'extérieur par le moyen des signes comme expression de la vie ; ensuite, en dépassant le clivage du soi-même et de l'autrui par le biais d'un transfert en imagination. Bien qu'ici le problème soit de nouveau l'oblitération de la distance temporelle, dont l'autre-passé est interprété à partir de le schéma de l'autre-présent, cette nouvelle figure reste finalement faible comme figure d'altérité. Cf. III 265 – 266. Peut-être est-ce pour cela que

3. Sous le signe de *l'Analogie*, l'histoire constitue pour White une *métaphorisation* des rapports historiques. Mais si la fonction proprement figurative de la métaphore est la seule cible de White, Ricœur prendra la relève pour dégager aussi la portée *ontologique* et *temporelle* de l'analogie, la seule capable d'égaliser la visée narrative de lieutenance¹⁴⁷.

Pour commencer, disons que ce qui a été, n'est certainement plus et est donc *différent* du présent ; or s'il est irrécupérable *en soi*, le passé devient en outre représentable de façon *analogue*. Rappelons la devise positiviste de Ranke : montrer les événements « *tels qu'ils se sont effectivement passés* ». À bien y regarder, Ranke a donné positivement une formule poétique. Le *comme* ou *tel quel* (*wie*) est juste le point où l'histoire devient rhétorique et le discours métaphore. En d'autres termes, entre le discours et son vis-à-vis, entre le récit et les événements passés, se produit une « saisie analogisante » (III 330). Ricœur peut alors résumer la position de White avec une formule jumelle : « les choses ont dû se passer *comme* il est dit dans le récit » (III 279)¹⁴⁸. Désormais, c'est de la tropologie que relève la *reconstruction* des événements : « la rhétorique gouverne la description du champ historique » (III 277), « la tropologie devient l'imaginaire de la représentance » (III 336). L'original manquant (comme l'absent de de Certeau), la *déviatio*n de la signification permet toutefois une assimilation par *ressemblance*, ce qui donne lieu à une représentation iconique de ce qui a été. Entre la reconstruction identitaire et la déconstruction différentielle, l'analogie accomplit la tension d'une déviation reconstructive. Autrement dit, *la tropologie rend commensurable la différence*. Désormais, la

Ricœur y reviendra seulement, sous le cadre de l'intersubjectivité husserlienne, au moment de traiter de *l'analogie*. Cf. III 336. D'ailleurs, si MHO nous offre une brève synthèse de cette articulation conceptuelle, il ne fait jamais mention de Dilthey pour établir la figure de l'autre, mais seulement de Veyne et de de Certeau. Vid. MHO 366 n. 76.

¹⁴⁷ Cf. III 272 et sq. Ricœur suit ici principalement deux textes : Hayden WHITE, *Metahistory. The Historical imagination* (Baltimore et Londres, The John Hopkins University Press, 1973), et *Tropics of Discourse* (Baltimore et Londres, The John Hopkins University Press, 1978). TR I avait déjà présenté la typologie narrative de la première, afin de montrer sa valeur explicative au niveau du *sens* du récit. Vid. TR I 286 – 301.

¹⁴⁸ Voici donc la source de la formule que nous avons avancée lors de mimésis III.

déviations langagières opèrent une compréhension du « non-familier ou étranger » *comme* familier (III 277 n. 1)¹⁴⁹.

Et pourtant, outre sa valeur figurative, la tropologie « risque d'effacer la frontière entre la *fiction* et l'*histoire* » (III 279). Alors, pour que l'Analogie puisse remplir les exigences référentielles de la représentance, il faut aller au-delà de la rhétorique de White : « l'analogie n'est pas seulement un trait du langage considéré dans ses structures internes, mais un trait du rapport du langage au monde »¹⁵⁰. Une fois encore, les conclusions de *La métaphore vive* reviennent : le « comme » métaphorique, en tant que déviation signifiante, relève en même temps de la rhétorique et de la sémantique. Ricœur répète alors la thèse centrale : « l'être même doit être métaphorisé sous les espèces de l'être comme..., si l'on doit pouvoir attribuer à la métaphore une fonction ontologique » (III 281). Dans le cas de l'histoire, évoquant une fois encore la formule de Ranke, Ricœur dit que « le "réellement" n'est signifié que par le "tel que..." » (III 280)¹⁵¹. Voici donc selon Ricœur la puissance de redescription du récit : « grâce à la grille tropologique, l'*être-comme* de l'événement passé est porté au langage » (III 279). Ou, dans les termes de TR, en tant qu'analogie, la représentance *refigure* le réel-passé. Mais le risque de confusion avec la fiction n'augmente-t-il pas alors, tant celle-ci exprime aussi une puissance ontologique ? Alors, pour Ricœur c'est plutôt le contraire qu'il faut conclure, parce que, dans le cas de l'histoire, les « incitations à la redescription »

¹⁴⁹ *La métaphore vive* résumait la fonction de la ressemblance juste comme « une tension entre l'identité et la différence » (MV 10), comme cette « structure conceptuelle » ou « logique » dont le semblable « est aperçu *en dépit* de la différence, *malgré* la contradiction » (MV 249). Elle pointait ainsi la tension relationnelle de la copule et de même le « voir-comme » métaphorique (MV 10, 245 – 254, 311). Par ailleurs, TR signale aussi, tout dans la souche de White, que déjà l'ouverture imaginaire du champ historique, en liaison avec la préinterprétation des documents, constitue une opération tropologique. Malgré l'avertissement de Ricœur à ce sujet, il semble que mimèsis I est ici de nouveau présent en tant que *praxis* historique ; « cet antérieur à tout récit » est, comme dit White, de l'ordre du préfiguratif, « un monde d'expérience » (III 275 n. 1). Cf. III 274 – 275 ; 277 n. 1. D'ailleurs, les quatre tropes sont nommés « des *initiatives* de structuration » (III 276 ; nous soulignons).

¹⁵⁰ RF 47. L'insistance sur le point nous fait penser de nouveau à la tension entre épistémologie et ontologie, au niveau refiguratif. C'est comme si la rhétorique de White nous poussait en arrière, vers la structure imaginaire du sens.

¹⁵¹ « Le *wie* (...) équilibre paradoxalement le *eigentlich* » (III 336).

montent « du passé lui-même » (III 280). Une telle réponse est-elle suffisante ? Est-ce réellement différent de la thèse métaphorique générale selon laquelle « quelque chose demande à être dit » ? (MV 161). En l'occurrence, certes, elle vise le rapport de *dette* de l'écrivain à l'égard du passé ; or l'énigme semble alors rester encore plus puissante¹⁵².

Enfin, l'Analogue, « en liaison avec l'identité et la différence », exprime aussi selon Ricœur le jeu temporel de la distanciation et de la dé-distanciation : « l'Analogue, précisément, retient en lui la force de la réeffectuation et de la mise à distance » (III 281). C'est encore cette fonction qui permet à l'Analogue de rejoindre et d'*explicit*er la traversée du temps caractéristique de la trace : « l'aporie de la trace comme "valant pour" le passé trouve dans le "voir-comme" une issue partielle » (III 282). Et néanmoins, malgré l'importance du sens temporel de la représentance, qui constitue finalement le cœur de la critique adressée aux perspectives isolées du Même et de l'Autre, les annotations de Ricœur à ce sujet restent non seulement un peu répétitives mais surtout laconiques. Comme si le jeu *dialectique*, en l'occurrence

¹⁵² La dette, dont nous avons épargné toute indication jusqu'ici, est apparue d'abord au commencement du chapitre 3 : « l'historien est soumis à *ce qui, un jour, fut*. Il a une *dette* à l'égard du passé, une dette de reconnaissance à l'égard des morts, qui fait de lui en débiteur insolvable » (III 253). Or, le reste du chapitre évite quasiment toute autre référence au sujet, avec la seule exception de la note incluse par Ricœur à la page 283, qui ferme l'entier chapitre sur « *La réalité du passé historique* ». Pourquoi cette absence si elle est même censée « régir » la dialectique des grands genres ? (III 412). Pour le dire tout de suite, la dette semble ne rien ajouter d'essentiel à la *réalité passée* visée par la représentance. Au fond, comme dit Ricœur, elle est « un sentiment » (III 253 ; 324) et, de ce fait, elle a affaire à l'historien lui-même et ses *motivations* pour raconter l'histoire. Or, à ce moment, on ne se demande plus : *qu'est-ce que le passé historique ?*, quel est le statut ontologique de *ce qui a été ?* ; on demande plutôt : *pourquoi* fait-on de l'histoire ?, *pourquoi* essayer l'écriture de ce qui s'est passé ? (et on conviendra dans l'absurdité d'une réponse du type : « parce qu'il est réel » ou « irréal »). De telles questions appellent d'autres réponses, qui en conséquence déplacent le domaine visé (c'est ainsi que Ricœur, comme en passant, dit que l'historien « est mû par le vœu de rendre justice au passé » ; « *rendre son dû* » à ce qui fut ; III 273). Enfin, la question de la dette ne s'adresse pas à la structure ontologique du passé révolu, mais bien différemment à celle « éthique » de l'historien. Ses apparitions seulement aléatoires tout le long du TR semblent alors être justifiées. Cf. III 183, 216, 253, 273, 285, 325, 347, 412. Il n'est pas surprenant que dans MHO le chapitre consacré à la représentance ne fasse aucune mention du thème de la dette (MHO 359 - 369). Certes, on y trouve néanmoins une liaison explicite entre représentance et « être-en-dette » lorsque celui-ci est proclamé « la possibilité existentielle » de celle-là ; mais alors nous sommes déjà au niveau de la condition historique, ce qui déplace toute la problématique bien au-delà du récit. Cf. MHO 473. Quoi qu'il en soit, la dette, dont le caractère est « mystérieux » (III 283) n'est pas l'intrigue, *ni la refiguration*, mais ce *sentiment de justice* (tout comme dans mimésis I certaines histoires plaident récit).

la ressemblance tensionnelle de l'identité et la différence, se tenait lui-même au-delà, ou mieux en deçà des rapports du temps¹⁵³. En ce sens, le silence gardé tout le long du chapitre est significatif quant à l'aporie de la double perspective. Y-a-t-il un passage du passé daté au passé reconstruit ? Ajoute-t-il un autre aspect au tiers-temps historique ? Rien n'est dit à ce sujet. Tout compte fait, le temps (en particulier le temps historique) n'avait jamais été en cause dans MV, et MHO non pas par hasard laissera de côté cette dialectique de grands genres, qualifiée d'ailleurs comme « tentative hautement métahistorique » (MHO 366). Bref, outre sa structure logico-ontologique, ce qui reste finalement problématique dans le chapitre c'est la détermination de l'Analogie comme genre ontologico-temporel¹⁵⁴.

On se souvient bien du défi posé au commencement du chapitre: dépasser le concept naïf du caractère tout simplement réel des reconstructions historiques, tout en gardant la différence par rapport aux constructions de fiction, fonder de même la possibilité d'une référence par traces, et donner enfin sens à la prétention à la vérité des récits historiques (comme subtile ligne de partage entre les variations seulement imaginatives d'une réalité possible et une rectification sans fin eu égard à un corrélat visé). Qu'en est-il finalement de la tension avouée entre discours historique, discours métaphorique et discours scientifique ? Que signifie en fin de compte « le terme "réel" appliqué au passé historique » ? Qu'est-ce que le passé *reconstruit* ? Alors, il semble que, à la fin du chapitre, la question de la représentance est restée embarrassante. Si la métaphorisation du *tel quel*, comme jeu de l'analogie, est

¹⁵³ Et la brièveté devient parfois obscurité, v. g. lorsque Ricœur dit que, pour rendre compte de la fonction temporelle, « il est nécessaire de rattacher l'Analogie au jeu complexe du Même et de l'Autre » (III 281) ; or, n'est-il pas l'Analogie en lui-même justement le jeu de l'identité et de la différence, c'est-à-dire, la ressemblance elle-même, comme on lit au début de l'argumentation ? (III 272).

¹⁵⁴ Ainsi, une seule note suffit dans MHO pour exprimer (et oublier) ce qui dans TR requiert vingt-sept pages. Vid. MHO 366 n. 76. Du reste, nous avons déjà signalé le changement méthodologique de ce dernier ouvrage, qui traite de la représentance comme la dernière étape de la phase épistémologique (MHO 359 – 369). L'article cité ci-dessus le remarque : le cadre est là « strictement épistémologique » ; vid. « Mémoire : approches historiennes, approche philosophique », p. 47.

parvenue à surmonter l'unilatéralité respective de la reconstruction du Même et de la reconnaissance de l'Autre, elle ne dit plus, en outre, que ce que la représentance, ce « concept difficile » (III 335), posait déjà comme énigme, à savoir, le rapport entre lieutenant présent et représenté absent, entre figure iconique et *vis-à-vis* disparu, bref, la visée même de « ce qui aujourd'hui absent et mort, autrefois fut réel et vivant » (et à l'arrière plan, l'ombre mystérieuse d'un sentiment de dette cherchant la justice d'une parole sans verdict).

4. Excursus : la lecture de romans et l'ébranlement du quotidien

Pour sa *Poétique du récit*, tel que nous l'avions dit, Ricœur a choisi un rythme double d'exposé, correspondant, tour à tour, un chapitre à l'histoire et un autre à la fiction ; de ce fait, après le troisième chapitre, consacré à la représentance, le suivant, sous le titre « 4. *Monde du texte et monde du lecteur* » (III 284), s'adresse directement à la fiction. Mais si le sujet direct de notre enquête est le récit d'histoire, nous ne pouvons simplement en faire l'épargne, et cela par plusieurs motifs.

D'abord, la presque parfaite correspondance thématique avec le modèle refiguratif général confirme que ce chapitre 4 est en fait à la base de *tout récit*, soit-il fictif, soit-il historique. En second lieu, Ricœur signale lui-même –on l'avait déjà indiqué– une importante nuance dans cette alternance principielle, disant qu'il y a « un certain *parallélisme* » entre les chapitres 3 et 4, dont le rapport est finalement de complémentarité ou convergence¹⁵⁵. En outre, le chapitre suivant, que nous allons commenter tout de suite, met en jeu quelques notions qui relèvent de ce chapitre-ci. Or plus important que tout cela, nous ne voulons pas l'omettre, au moins dans ses traits principaux, parce que le moment venu nous essayerons de montrer qu'il est

¹⁵⁵ III 182, 184, 329, 442. En revanche, le rapport entre les deux premiers chapitres était foncièrement « *dichotomique* » ou d'« opposition » (III 181, 182). C'est ainsi que nous avons pu sans problèmes laisser de côté le chapitre 2 (quoique, à vrai dire, il reste ici une tâche à faire, car le clivage n'est jamais total : il s'agit, finalement, d'un seul « tiers temps » narratif, comme on lit dans les *Conclusions* ; III 441).

vraiment important pour donner tout son sens à la visée du passé réel, c'est-à-dire, à la représentance. Autrement dit, il nous semble qu'il faut aller jusqu'au bout de cette suggestion de convergence, que Ricœur a nommée sans produire, bien que la perspective en soit distincte : « nous ne sommes pas moins lecteurs d'histoire que de roman » (III 330).

Pour le reste, on a aussi déjà indiqué l'importance de ce chapitre dans l'économie générale de TR (et même dans son projet herméneutique d'ensemble). La théorie de la lecture constitue, comme nous disions plus haut, le chaînon manquant entre langage et réalité dans la théorie de la redescription de MV (en l'occurrence jugée comme une solution « simple » ; III 287). Dans son *Autobiographie intellectuelle*, Ricœur dira que c'est la lecture qui effectue la « visée de vérité » propre de l'énoncé métaphorique (RF 73). De plus, ce chapitre impose alors l'abandon « définitif » du langage de la référence au profit de celui de la refiguration, d'ores et déjà censé être le plus approprié pour l'herméneutique¹⁵⁶.

Alors, de quoi traite essentiellement ce chapitre 4 ? Il met en jeu une « *théorie des effets* » (III 184)¹⁵⁷. Bien que sans entrer dans tous les détails, on peut résumer ses thèses en quatre points, lesquelles doivent être lues en corrélation avec le modèle général de la refiguration. Premièrement, *la lecture opère la médiation entre le monde du texte*, qui est encore un monde irréel ou imaginaire au sens strict, *et le monde du lecteur*, qui seul constitue un monde « effectif » ou « réel »¹⁵⁸. Alors, on fait ainsi le pas « hors de la structure du texte » pour rencontrer « un lecteur en chair

¹⁵⁶ Cf. III 285, 287, 329. Et néanmoins, Ricœur ne sera pas si rigoureux qu'il le déclare, et son vieux langage se fera encore de la place (par exemple, III 326). Cf. CC 129 ; RF 48.

¹⁵⁷ Plus précisément, Ricœur développe sa théorie de la lecture en trois étapes : d'abord, une *rhétorique de la fiction* qui prend comme point de référence la notion d'auteur impliqué (III 288 - 297) ; ensuite, une *rhétorique de la lecture* qui fait place au lecteur, quoique seulement en tant qu'inscrit dans le texte, c'est-à-dire, à mi-chemin entre écriture et lecture, entre « stratagèmes » codifiées (III 298) et interprétation (III 297 - 303) ; enfin, une *phénoménologie herméneutique de la lecture* adressée tant au lecteur qu'au public « réels » (III 303 - 323). Pour ce faire, Ricœur se réclame respectivement des analyses de Wayne Booth, de Michel Charles et, de façon ensemble, de Roman Ingarden, Wolfgang Iser et Hans Robert Jauss.

¹⁵⁸ Cf. III 184, 288, 327.

et os », un « lecteur réel » (III 311)¹⁵⁹. Deuxièmement, *c'est le lecteur qui actualise et accomplit le sens du texte*, comme disait déjà le modèle général. Certes, on peut dire que dans l'acte de lecture agissent ensemble et les stratégies rhétoriques de l'auteur, dont la finalité est la persuasion du lecteur, et la réception esthétique de l'ouvrage, en tant que réponse (soit individuelle soit publique) aux références ouvertes. Mais, quoi qu'il en soit, il faut bien « dissiper l'illusion » que la lecture n'est plus qu'un complément « qui peut faire défaut ». Bien au contraire, ainsi que le modèle général l'avait marqué, c'est le lecteur qui joue le rôle décisif : « sans lecteur qui l'accompagne, il n'y a point d'acte configurant à l'œuvre dans le texte ; et sans lecteur qui se l'approprie, il n'y a point de monde déployé devant le texte » (III 297)¹⁶⁰. Avec cette place privilégiée du lecteur, ce deuxième trait rejoint de nouveau la structure de l'application ou de l'appropriation du sens : l'arc herméneutique « s'élève de la vie, traverse l'œuvre littéraire et retourne à la vie. L'application constitue le dernier segment de cet arc intégral » (III 286 n. 1). Ricœur mentionne en particulier deux types d'effets, dont on reconnaîtra l'ascendance de la *Poétique* d'Aristote : l'un qui relève de l'*αἴσθησις*, dont l'arc s'étend depuis le plaisir et l'illusion, jusqu'à la subversion et l'utopie ; l'autre, qui s'adresse à la *κάθαρσις*, laquelle implique, outre son effet moral, un « pouvoir d'instruction »¹⁶¹.

¹⁵⁹ « C'est le monde du lecteur qui offre le site ontologique des opérations de sens et de référence » (RF 48). Par contre, au sens phénoménologique, le monde du texte demeure comme « *une transcendance immanente* au texte », selon la description donnée dans la partie III de TR (II 190), et souvent reprise par Ricœur : « pris à part de la lecture, le monde du texte reste une transcendance dans l'immanence. Son statut ontologique reste en suspens : en excès par rapport à la structure, en attente de lecture » (III 286).

¹⁶⁰ Et encore : « tandis que l'auteur réel s'efface dans l'auteur impliqué, *le lecteur impliqué prend corps dans le lecteur réel*. C'est du dernier qui est le pôle adverse du texte dans l'interaction *d'où procède la signification de l'œuvre* » (III 311 ; mes italiques). Presque tout est dit dans cette analogie empruntée à Roman Ingarden : « le texte est comme une partition musicale, susceptible d'exécutions différents » (III 305 ; cf. 330 ; la même analogie apparaissait déjà dans MV 224). Ricœur renvoie à : Roman INGARDEN, *Das literarische Kunstwerk* (Halle, Niemeyer, 1931); et *A Cognition of the Literary Work of Art* (Evanston, Northwestern University Press, 1974).

¹⁶¹ Cf. I 97 – 104 ; III 321 – 324. « La *katharsis*, lit-on dans MV, serait alors moins relative à la psychologie du spectateur qu'à la composition intelligible de la tragédie » (MV 55). « L'*aisthèsis* libère le lecteur du quotidien, la *catharsis* le rend libre pour de nouvelles évaluations de la réalité » (TR III 323). Dans un autre texte, Ricœur s'exprime plus précisément encore : « la *katharsis* n'est d'ailleurs qu'un faisceau dans une gerbe d'effets de sens, parmi lesquels il faut mettre le plaisir :

Troisièmement, *la lecture a une dimension historique dont la logique est celle de la question – réponse* : « on ne peut comprendre une œuvre que si on a compris à quoi elle répond » (III 314). Autrement dit, la réception publique de l'œuvre s'inscrit dans une chaîne de lectures appartenant à une « communauté lisante », ce qui libère le jeu de la décontextualisation et la recontextualisation des textes (en particulier, de ceux réputés « canoniques ») (III 327)¹⁶². Enfin, *par le moyen de la lecture, la fiction refigure le monde de l'action, en degrés variables* : « plus le lecteur s'irréalise dans la lecture, plus profonde et plus lointaine sera l'influence de l'œuvre sur la réalité sociale » (III 328). Plus de place donc pour tout concept naïf d'irréalité de la fiction. Le moment d'« interruption » est suivi d'une « relance » vers l'action ; toute lecture est cette « unité fragile de la stase et de l'envoi » (III 328). Finalement, la fiction opère une double fonction : révélatrice, parce qu'elle porte au jour « des traits dissimulés » du monde pratique ; transformante, du fait que, après la lecture, la vie du lecteur est « une vie changée, une vie autre » (III 285). C'est donc un pouvoir de créativité et de rupture de l'imaginaire et du langage poétique qui ainsi montre vis-à-vis le langage pratique du monde social institué : « l'horizon d'attente propre à la littérature ne coïncide pas avec celui de la vie quotidienne » (III 316)¹⁶³.

Nous n'allons pas ajouter plus de notes à cet excursus ; nous voulions seulement rappeler les thèses centrales de Ricoeur concernant la lecture car,

plaisir pris à imiter, évoqué dès le début de *La Poétique* (...) ; or qu'est-ce qui distingue la purgation poétique d'une purgation littéraire, au sens médical ou mystique, sinon le fait qu'elle est l'œuvre de la compréhension du *muthos* ? Elle vaut alors élucidation, éclaircissement de la terreur et de la pitié, ou, comme je me risque à dire, métaphorisation de ces passions ». Vid L2 471 ; cf. 475.

¹⁶² Cf. III 312 – 315 ; 323 ; 326 – 327. À ce sujet, outre les nuances de chaque auteur, les positions herméneutiques générales sont de tous connues : « en tant que réponse, la réception de l'œuvre opère une certaine médiation entre le passé et le présent, ou mieux, entre l'horizon d'attente du passé et l'horizon d'attente du présent » ; « il faut s'interdire de figer le rapport dialogique en une vérité intemporelle. Ce caractère ouvert de l'histoire des effets amène à dire que toute œuvre est non seulement une réponse offerte à une question antérieure, mais, à son tour, une source de questions nouvelles » (III 314). L'argumentaire et le langage renvoient tour à tour à Hans Robert JAUSS, *Literaturgeschichte als Provokation* (Francfort, Suhrkamp, 1974), et à *Vérité et méthode* de Gadamer, cité plus haut.

¹⁶³ Cf. III 284 ; « la fonction de création sociale de la littérature s'exerce très exactement en ce point d'articulation entre les attentes tournées vers l'art et la littérature et les attentes constitutives de l'expérience quotidienne » (III 317).

finalement, comme on vient de le dire, nous sommes aussi *lecteurs d'histoire*. Or pour le dire rapidement, toutes ces thèses concernant la fiction doivent alors pouvoir être transférées à l'analyse du récit historique, où l'on trouve aussi un lecteur en chair et os qui remplit la médiation du monde du texte et de son monde vécu, qui entre dans le jeu du persuasif et de l'interprétation (et de la question et de la réponse), qui reçoit les effets de l'œuvre en s'appropriant le jeu de références, qui appartient à une tradition interpellée par certaines œuvres plutôt que par autres, enfin, qui transforme sa manière de voir et d'agir dans le monde et ébranle le prosaïsme de la vie. Or, la question se pose alors de savoir ce qu'il en est maintenant de la thèse de la représentance une fois admise que, outre son rapport d'« équivalence » avec l'application, celle-ci demeure implicite à toute lecture historique. Bref, qu'en est-il du rapport entre monde *textuel* et monde *passé* ?, que signifie la référence, la refiguration d'après cette double direction du récit historique quant au « réel » ? Est-ce que l'un recoupe absolument l'autre ? Mais qu'il nous soit permis de ne pas répondre tout de suite à ces questions ; nous allons y revenir dans nos conclusions.

5. Le passé et les pouvoirs de l'imagination

Le dernier des chapitres que nous allons traiter s'intitule « 5. *L'entrecroisement de l'histoire et de la fiction* » (III 329). Il constitue l'explicitation de sens de la structure croisée des modes référentiels de ces deux genres narratifs. En ce sens, ce chapitre 5 atteint le but non seulement de la *Poétique* de la partie IV de TR, mais de l'entier projet narratif ébauché dans la partie I du premier volume. Pour Ricœur, finalement le bouclage s'est produit, et l'histoire montrera autant de traits fictifs, que la fiction des traits historiques : « par entrecroisement de l'histoire et de la fiction, nous entendons la structure fondamentale, tant ontologique qu'épistémologique, en vertu de laquelle l'histoire et la fiction ne concrétisent chacune leur intentionnalité respective qu'en empruntant à l'intentionnalité de

l'autre » (III 330)¹⁶⁴. Nous sommes donc « au cœur du problème » mimétique (III 184). Cette structure hybride, cet « enveloppement mutuel » (III 329), est exprimé par Ricœur par le moyen de l'adverbe « quasi », ce qui est l'indice de l'absence d'autonomie et d'absoluité des deux visées : « la fiction est quasi historique, tout autant que l'histoire est quasi fictive » (III 344 - 345). C'est alors que le cercle mimétique se ferme en tant que *refiguration croisée* historico-fictive produisant des effets conjoints « au plan de l'agir et du pâtir humain » (III 184). Plus précisément, il en résulte une humanisation du temps : « de ces échanges intimes (...) naît ce qu'on appelle le temps humain, qui n'est autre que le temps raconté » (III 185)¹⁶⁵. Enfin, et c'est ce qui va nous intéresser particulièrement dans le cas de l'histoire, Ricœur interprète tout le mouvement comme « le triomphe de la notion de figure, sous la forme du *se figurer que...* » (III 331)¹⁶⁶.

Mais avant de présenter les trois *modalités* que cette opération figurative déploie dans le cas du discours historique (ce qui donne lieu au passé *refiguré* au sens strict du terme), Ricœur jette un coup d'œil rétrospectif sur les chapitres précédents, pour y dévoiler le *rôle* de l'imaginaire déjà à l'œuvre dans le passé *daté* des connecteurs du temps, et dans le passé *reconstruit* de la représentance. Le chemin est ainsi, on l'avait déjà anticipé, celui d'un approfondissement progressif des structures imaginaires agissant dans l'histoire : *datation*, *reconstruction*, *refiguration*¹⁶⁷.

¹⁶⁴ « Ces emprunts consisteront en ceci que l'intentionnalité historique ne s'effectue qu'en incorporant à sa visée les ressources de *fictionalisation* relevant de l'imaginaire narratif, tandis que l'intentionnalité du récit de fiction ne produit ses effets de détection et de transformation de l'agir et du pâtir qu'en assumant symétriquement les ressources d'*historicisation* que lui offrent les tentatives de reconstruction du passé effectif » (III 185).

¹⁶⁵ Cf. III 329 – 331, 347.

¹⁶⁶ Notons en passant qu'après le « parallélisme » des chapitres 1 / 2 et 3 / 4, le chapitre 5 n'a pas de couple ; il est *impair*. Le chapitre 6, on l'a déjà dit, ouvre une toute autre problématique, *ontologique*, *herméneutique*, *pratique tout court*.

¹⁶⁷ Cf. III 331, 336 – 337, 339.

a. L'imagination à l'œuvre dans le passé daté et reconstruit

Outre le double registre temporel du temps historique, le calendrier est un premier exemple du rôle que joue l'imaginaire en histoire. Au-delà, ou peut-être en deçà de son ancrage réaliste, la fictionalisation « s'immisce une première fois dans la visée de l'avoir été » (III 331). Ricœur en souligne au moins trois points. D'abord, un « génie inventif » est déjà à l'œuvre dans la construction même du calendrier, lorsqu'il fait correspondre deux cours hétérogènes d'événements, l'un qui relève des mouvements astraux, l'autre de la vie humaine ; de ce fait, l'institution du calendrier constitue un véritable exercice d'interprétation et de traduction de deux régimes de signes. En deuxième lieu, visant la corrélation entre un instant quelconque et un « comme si » présent, la pratique de la datation place le temps historique au niveau de l'irréel : « c'est à des présents potentiels, à des présents *imaginés*, que sont assignées les dates » (III 333). Enfin, si les deux perspectives sur le temps trouvent une première synthèse dans cet artifice nommé calendrier, c'est parce que celui-ci est le signe dont la lecture constitue une « opération *schématisante* » (id.). Bref, par sa triple condition d'invention artificielle, d'irréalité signifiante et de schéma lisible, ce passé calendaire daté est poétiquement étayé¹⁶⁸.

Pour sa part, la structure d'enchevêtrement entre le naturel et le motivationnel de la suite des générations (couronnée par celle de la reconnaissance anonyme typifiée par-dessus l'expérience intersubjective vécue) est aussi interprétée par Ricœur comme processus de *schématisation* au sens kantien : une opération qui essentiellement prend ensemble deux phénomènes hétérogènes, l'un « plus biologique », l'autre « plus intellectuel » (III 334). Autrement dit, quoi que ce soit du complexe phénomène générationnel, son caractère *mixte* engage les pouvoirs de l'imagination. En ce sens, c'est encore l'imagination, ajoute Ricœur, qui rend

¹⁶⁸ Que « poétique » ne signifie pas ici la construction d'une intrigue, il va sans dire ; il vise tout simplement le pouvoir ou la fonction imaginaire.

possible le fait de remonter le temps au-delà de la mémoire (id.). Or l'indication peut bien être généralisée car, faute d'une expérience directe, c'est en réalité l'ordre anonyme entier qui reste symboliquement constitué. Enfin, on a dit aussi que, lorsqu'il est raconté, le passé devient *signe* ; alors, Ricœur risque encore une hypothèse figurative d'une plus large portée : en tant qu'*autres* par rapport aux vivants, les ancêtres et les successeurs sont chargés certes d'un symbolisme « opaque » ; mais cette altérité garde en outre un symbolisme puissant : tour à tour, icône de l'immémorial et de l'espérance (III 211). Au total, ce temps d'un passé générationnel daté, en même temps schéma naturel et culturel et figure bidirectionnelle d'altérité, est donc en soi-même un temps poétique.

Enfin, il n'y a pas de trace sans représentation concomitante du *monde qui manque* dans ces restes du passé, comme disait Heidegger, autrement dit, sans (*se*) *figurer* le contexte ou l'environnement vital, social, culturel auquel ces vestiges appartenaient. Alors, ce monde absent évoqué est bien de l'ordre de l'imaginaire. C'est à partir d'un tel tableau imagé que devient possible, non seulement la synthèse exprimée par la structure d'*effet-signe* de la trace et son déchiffrement causal-interprétatif, mais encore toutes les activités autour des archives et des documents qui la médiatisent (préservation, sélection, rassemblement, consultation, lecture)¹⁶⁹. Enfin, le temps daté de la trace est aussi traversé par l'imagination créatrice.

Or, bien que l'explicitation du rôle imaginaire soit clair quant à la fonction de synthèse de chacun des connecteurs, notons une fois encore que le récit n'a pas été mentionné et que la description vise directement ces trois structures en tant que constitutivement mixtes ; de ce fait, nous n'avons rien à ajouter sur ce qu'on a conclu auparavant, à savoir, que le temps refiguré appartient premièrement aux connecteurs

¹⁶⁹ Cf. III 334 – 335. Notons que Ricœur ne mentionne point le *récit*, qui arrive après ce travail d'interprétation (lequel inclut déjà un moment de *lecture* de l'inscription). Cf. III 334.

et non au récit historique. Tout compte fait, l'indication du rôle n'a plus fait que récupérer quelques points de l'analyse qu'on avait déjà relevés.

Ricœur signale à continuation quelques aspects qui montrent un approfondissement du rôle de l'imagination dans l'analyse de la réalité du passé en tant que représentance. Non seulement la reconstruction caractéristique du Même fait appel à l'imagination (que Collingwood décrit lui-même comme « organe de la réeffectuation »), mais tous les moments de la dialectique, dit Ricœur, tiennent la fictionalisation par un « serviteur obligé » (III 335). Ils côtoient ainsi l'opération de « se figurer que... » (ce qui est signifié de façon tropologique par le « *tel que* »), si bien que l'altérité ne sombre pas dans l'indicible et le rapprochement familier de l'étranger devient possible comme transfert « en sympathie et en imagination » (III 336). Mais avec la représentance, le rôle de l'imaginaire s'accroît jusqu'au point où nous pouvons déjà dire que l'imagination « se fait visionnaire » des événements révolus. Une formule conclusive est alors proposée : « le passé, c'est ce que j'aurais vu, dont j'aurais été le témoin oculaire, si j'avais été là » (III 336). Certes, je n'y étais pas, et je n'ai rien vu ; mais mon imagination supplée mon absence, et je peux alors me transférer à la place de quelqu'un qui aperçu, à la place de *cet autre passé*, et « voir » ainsi l'absence *de ce qui n'est plus*¹⁷⁰. Et pourtant, après avoir vu le caractère énigmatique de la représentance, cette transposition imaginée ne constitue-t-elle pas un redoublement de l'aporicité ? Qu'est-ce qu'on peut gagner en disant qu'elle

¹⁷⁰ Bien que visant *l'autre* sujet de l'arc linguistique, on découvre ici l'antécédent de ce qui sera la formule clé de MHO : « J'y étais. Croyez-moi. Si vous ne me croyez pas, demandez à quelqu'un d'autre ». MHO 204 – 206. « Le témoignage constitue la structure fondamentale de transition entre la mémoire et l'histoire » (MHO 26). Transition qui s'opère donc *entre* vision et imagination du passé. Du reste, quant au transfert en sympathie et imagination, le renvoi est bien évidemment à la cinquième *Méditation cartésienne* de Husserl, qui pour expliciter la constitution de l'alter-ego met en jeu les notions d'« inférence analogisante » et d'« appariement » (*Paarung*). Mais Ricœur fait aussi mention de Dilthey et de son idée de la compréhension historique comme transfert « dans une vie psychique étrangère » Cf. III 265 et 336. À ce sujet, cf. Paul RICŒUR, « La cinquième méditation cartésienne », en : *À l'école de la phénoménologie* (Paris, Vrin, 2004), p. 233 – 272 ; et de façon schématique TA 67 – 70, 288 – 296, SA 373 – 377, 382 – 387 ; MHO 143 – 145 (sur Husserl) ; TA 81 – 87 ; 142 – 145 (sur Dilthey).

devient visionnaire si la dialectique des grands genres ne surmontait aucunement les difficultés ?¹⁷¹

b. Le remplissement quasi-fictif du passé et une exigence éthique.

Le second volet de la fictionnalisation de l'histoire est composé des *modalités* du « se figurer que... » que seul le récit de fiction explicite, mais qui sont aussi essentielles pour la visée du récit historique. En effet, c'est grâce à ces modalités imaginaires que celui-ci acquiert « un remplissement quasi intuitif » (III 337). Dès lors, bien que le récit historique ne signifie qu'en absence, et encore sans faire apparaître, il peut néanmoins atteindre un mode de remplissement imaginaire adéquat à son intention. Et contrairement à ce qu'on pourrait penser, comme le souligne Ricœur, cela ne signifie pas l'oubli ou l'effacement de la visée réaliste de l'histoire. Bien au contraire, selon l'auteur, « l'étonnant est que cet entrelacement de la fiction à l'histoire n'affaiblit pas le projet de représentance de cette dernière, mais contribue à l'accomplir » (III 337). Autrement dit, ce lien avec le monde du « comme-si » permet non seulement de garder pour la visée historique le caractère d'« ayant-été » de la reconstruction, mais de mieux la saisir¹⁷².

Selon Ricœur, ces modalités figuratives sont au nombre de trois, à savoir, un *effet de fiction* métaphorique ; un *effet de diction* rhétorique ; enfin, une *fonction d'unicité* des événements côtoyant l'irreprésentable.

¹⁷¹ Ainsi, l'argument du transfert « égologique » ne dit plus que ce que la ressemblance a déjà montré (et de ce fait, son énigme). D'ailleurs, c'est Ricœur lui-même qui le dit, lorsqu'il commente l'intersubjectivité chez Husserl : « qu'a ton gagné à introduire ces notions d'appréhension, de saisie analogisante, d'appariement ? Si elles ne peuvent tenir lieu d'une constitution dans et à partir de l'*ego*, elles servent du moins à cerner *une énigme que l'on peut localiser* » (SA 386, nous soulignons) ; « l'autre n'est pas condamné à rester étranger, mais peut devenir *mon semblable* » (id.).

¹⁷² En d'autres termes, si la distinction entre imagination et remémoration, en tant qu'actes de représentation, passe bien par la suspension ou position, respectivement, du « quasi-présent » comme *ayant été*, Ricœur pointe encore que, dans la visée historique, cette intention réaliste est justement renforcée par la neutralisation imaginaire, en tant que déploiement des « modalités fictives ». Voici donc le lieu de la représentance comme *passé refiguré* : entre imagination et remémoration. Les termes *remplissement* et *re-présentation* traduisent les termes husserliens *Erfüllung* et *Vergegenwärtigung*. Cf. III 62 – 68, 196.

Premièrement, l'histoire bénéficie de l'effet de fiction dû à la fonction métaphorique du *voir-comme*. Dans un plan plus précis que celui de l'iconicité vu auparavant, le voir-comme pointe ici les types de mise en intrigue caractéristiques de la tradition littéraire, qui sous-tendent aussi les récits historiques et, de même, la connexion des faits visés: « nous apprenons à voir *comme* tragique, *comme* comique, etc., tel enchaînement d'événements » (III 337). Ricœur avait anticipé cette fonction d'imitation lors de l'analyse de l'*emplotement*, c'est-à-dire, au niveau configuratif du récit: « l'historien, en tant qu'écrivain, s'adresse à un public susceptible de reconnaître les formes traditionnelles de l'art de raconter » (I 299 - 300). Bref, la rencontre entre le lecteur et l'œuvre d'histoire est toujours relative à une tradition littéraire. Ainsi l'art poétique contribue « à rendre familier le non-familier » (id.). Alors, l'essentiel est la production, à partir d'une combinaison poético-rhétorique typique, d'une véritable « manière de *voir* le passé » (III 337). Enfin, un effet persuasif-explicatif surgit qui outrepassé la valeur strictement scientifique du texte: « le même ouvrage peut être ainsi un grand livre d'histoire et un admirable roman » (id.). En deçà de toute preuve matérielle, l'effet de fiction est la réponse d'un lecteur à la justesse attirante de la mise en intrigue, en tant que figure typique des événements passés¹⁷³.

¹⁷³ Nous avons croisé l'expression « rendre familier le non familier » à propos du concept d'Analogie, que pourtant Ricœur ne mentionne point ici. Or, il est évident que la rhétorique de la métaphore joue en histoire toujours ce rôle de donner un accès à l'*autre* révolu: le signe-lieutenant implique une *dévi*ation de la signification et il *donne à voir de façon typique*. Sur la typologie de l'*emplotement* selon Hayden White, cf. I 295 - 301. La mise en intrigue (comme traduit Ricœur *emplotement*) a donné historiquement quatre genres: romanesque, tragique, comique et satirique. Elle constitue le troisième niveau explicatif de la poétique du discours historique, après la *story* et l'*argument*. Le *style historiographique* devient ainsi « un jeu souple entre affinités », à partir des formes littéraires culturellement héritées (I 298). Bien qu'appartenant d'emblée à mimésis II, la mise en intrigue vise déjà les *effets* sur le lecteur et de ce fait elle indique un point d'inflexion entre configuration et refiguration: « si l'on peut dire que nul événement n'est en soi tragique et que seul l'historien le fait paraître tel en l'encodant d'une certaine manière, c'est parce que l'arbitraire de l'encodage est limité, non par les événements racontés, mais par l'*attente du lecteur* à rencontrer des formes connues d'encodage » (III 300; mes italiques). Un chapitre de l'*histoire-épistémologie* de MHO, qui précède celui de la représentance, correspond plus au moins au même sujet, en l'occurrence sous le titre « Représentation et rhétorique »; il place Hayden White à côté de Roland Barthes. Voir MHO 320 - 328.

Deuxièmement, l'histoire emprunte à la littérature un effet de diction dû à la fonction rhétorique du *lire-comme* : « on peut *lire* un livre d'histoire *comme* un roman » (III 337). Le lecteur fait alors confiance à ce que l'histoire raconte, selon un pacte implicite entretenu avec l'auteur. Ainsi, un « croire-voir » s'ajoute au simple « voir-comme ». On reconnaît ici un des traits propres à la fonction rhétorique de l'*éloction* (λέξις) selon Aristote : elle *fait voir*, elle a la vertu de *placer sous les yeux* (πρὸ ὀμμάτων ποιεῖν), comme on lit dans la *Rhétorique*¹⁷⁴. Dès lors, l'effet de diction produit une illusion visuelle : « ici, "le tenir-pour-vrai", qui définit la croyance, succombe à l'hallucination de présence » (III 338). Sous le pacte de lecture, l'auteur impliqué a donc « le pouvoir d'accéder à la connaissance d'autrui par le dedans » (III 294). Le lecteur est prêt même à concéder à l'historien « le droit exorbitant de connaître les âmes » (id.) (ce que « dans la vie dite réelle, n'est inféré qu'à grande-peine » ; III 291)¹⁷⁵. Et pourtant, toute « bonne » lecture, comme disait le chapitre 4, se tient entre l'admission d'un certain degré d'illusion et le refus d'une adhésion simplement naïve : « la bonne distance à l'œuvre est celle où l'illusion devient tour à tour irrésistible et intenable » (III 308). Le croire-voir n'efface donc pas toute vigilance critique. En même temps illusion affirmée et déniée, visibilité crue et surveillée, il faut finalement parler, soit pour la fiction, soit – et à plus forte raison – pour l'histoire, de cet effet de diction comme d'une « *illusion contrôlée* »¹⁷⁶.

¹⁷⁴ Cf. ARISTOTE, *Rhétorique*, tome I et II, texte et trad. fr. par M. Dufour, (Paris, Les Belles Lettres 1960) ; tome III texte et trad. fr. par A. Wartelle (Paris, Les Belles Lettres, 1973).

¹⁷⁵ Le « pacte implicite » est une catégorie propre de la *rhétorique de la fiction*. Cf. III 293 – 294. Quoique Ricœur emploie à la page 337 la notion de « voix narrative », il s'agit en réalité de celle d'« auteur impliqué », qui appartient carrément à l'ordre de la *communication* (« elle est étroitement solidaire d'une rhétorique de la persuasion » ; III 290) ; par contre, la voix narrative est de l'ordre de la *composition*.

¹⁷⁶ À ce sujet, on consultera les points 4 et 5 de la première *Étude* de MV, consacrés à la λέξις chez Aristote (MV 40 – 61 ; notons en passant qu'elle se clôt avec cette déclaration ontologique : « l'expression *vive* est ce qui dit l'existence *vive* »). Du reste, MHO paraît mieux préciser le langage lorsqu'il fait correspondre la couple *visibilité – lisibilité*, respectivement, au *voir-comme* métaphorique et au *lire-comme* rhétorique. Dans cette ouvrage, non seulement toute la problématique se trouve dans la partie II épistémologique, sous le titre « La représentation historique et les prestiges de l'image », mais le chapitre précède encore celui de la « *Représentance* ». C'est-à-dire, il n'atteint pas encore la portée ontologique du récit historique, mais seulement sa condition fictive ; il fait couple avec le

Or, qu'est-ce finalement, jusqu'ici, le « remplissement quasi-intuitif » ? Un mixte des deux premiers effets signalés. Et a-t-il *renforcé* la visée réelle ? Il est assez douteux. Tout compte fait, si la quasi-intuitivité produit un effet de visibilité et de lisibilité, elle n'est finalement plus, d'un côté, qu'une « manière de voir » le passé (ce qui d'ailleurs, par définition, ne tient pas compte des preuves), et d'un autre côté, elle ne produit qu'un « croire-voir », c'est-à-dire, un quelque chose qui doit être « critiquement » contrôlé (mais encore, sans preuves). Un récit historique est plus vraisemblable et persuasif après ces deux effets ? Personne ne le doute. Cela rassure la « réalité » de ce qui a été ? À vrai dire, il se peut que ces effets ne puissent plus que confirmer son énigme, dorénavant modélisée comme vision traditionnelle et croyance illusoire, en deçà des preuves et appelant critique : une énigme *qu'on croit voir-comme*¹⁷⁷.

Troisièmement et enfin, l'histoire a recours à la fiction *pour rendre représentables des événements exceptionnels*, ceux qui, sous la base d'un « sentiment éthique » soit d'horreur, soit d'admiration, ont le pouvoir de fonder ou renforcer la « conscience d'identité » d'une communauté. Ils opèrent une fonction individualisant, laquelle ne doit pas être confondue avec une individualisation du

chapitre rhétorique signalé plus haut. Vid. MHO 339 et sq. Là, Ricœur ajoute une note qui résume le *chapitre entier de la référence croisée* (MHO 340 n. 46).

¹⁷⁷ Dans MV, Ricœur rapproche aussi le « faire voir » métaphorique au « faire-paraître » rhétorique. D'une part, le caractère de toute métaphore « est de montrer, de "faire voir" » ; d'une autre part, c'est de la lexis que relève la fonction de « "faire paraître" le discours ». Conclusion : « "placer sous les yeux" n'est pas alors une fonction accessoire de la métaphore, mais bien le propre de la figure. La même métaphore peut ainsi comporter le moment logique de la proportionnalité et le moment sensible de la figurabilité » ; la métaphore a donc « cette puissance de visualiser les relations » (MV 49 – 50). Mais, à la différence de TR, MV donnait foncièrement une portée ontologique au rapprochement : « la métaphore (...) *met sous les yeux* parce qu'elle "signifie les choses en acte" » (*Rhétorique* 1411 b 24 – 25 ; MV 61). Le pouvoir métaphorique met alors en jeu l'ontologie de l'acte et de la puissance, de « l'actualité », elle peut « signifier l'éclosion de l'apparaître », bref la *φύσις*. Vid. MV 50, 60 -61 ; 391 – 392. Cf. aussi l'*Étude VI* de MV, points 2 et 6 ; ARISTOTE, *Poétique* 1448 a 23, 1455 a 23 – 24, et MHO 342 – 343, où Ricœur note la double portée de la lexis : « un pont est ainsi jeté entre la visibilité dans le discours et l'énergie dans les choses humaines, entre la métaphore vive et l'existence vive » (MHO 343 n. 49). Or rien de cela ne se trouve en l'occurrence dans TR. Tout compte fait, l'histoire n'est-elle pas un discours sur ce qui n'existe plus ? Un écart irrémédiable semble ici se creuser entre « signifier l'éclosion de l'apparaître » et « signifier sans faire apparaître ». Pour le récit historique, ce n'est donc que le côté de « faire voir » qui en reste, car toute *réalité* est ici non seulement cachée mais irrémédiablement *absente et passée* ; une éclosion de ce qui a été n'est plus possible ; il ne reste qu'une articulation conceptuelle, et quelques effets fictifs d'un apparaître à jamais perdu.

type logique ou temporelle. Bien au contraire, le sentiment pointe tout simplement vers des événements *marquant l'histoire d'une communauté*, si bien qu'ils ont le sens de l'origine ou du ressourcement. Ils sont « des événements *uniquement uniques* » (III 341), ceux qui portent le nom de *tremendum fascinosum* et de *tremendum horrendum*. Vénération de l'admirable ou exécration de l'horrible, dans les deux cas, la « neutralisation éthique » n'est ni possible ni souhaitable. Loin de là, la cause mérite « d'être plaidée » (III 340). C'est ainsi que, par delà la juste exigence de distanciation scientifique, s'élève le mot d'ordre biblique *Zakhor, souviens-toi*. Et pourtant, de par son caractère singulier, le *tremendum* semble résister à toute explication, voire à toute représentation ; sa force est celle d'un événement qui repousse la connexion historique, qui chasse le récit qui en esquissât le sens : voici donc un coup de théâtre *hors intrigue*. S'il individualise, c'est parce qu'il *isole*. Alors, c'est juste ici que la fiction peut octroyer à l'histoire un « secours bénéfique » (III 340). En l'occurrence, Ricœur s'adresse plutôt à *l'horrendum*, et songe plus particulièrement à la *Shoah*. Bien que celle-ci soit une histoire « difficile (sinon impossible) à écrire » (III 342), les pouvoirs de l'imagination sont encore capables de la porter au langage et de la placer sous les yeux : « la fiction donne au narrateur horrifié des yeux. Des yeux pour voir et pour pleurer » (III 341 - 342). Certes, à cette « révélation négative », à cet « anti-Sinaï » ne peut que correspondre une « vénération inversée » et donc une « épopée négative » (III 341). Et pourtant, celle-ci remplit la double fonction de *penser l'impensable ressenti*, et de *servir l'inoubliable révolu*. D'une part, un cas exceptionnel de connaissance dialectique aiguillonnée par le sentiment : « plus nous expliquons historiquement, plus nous sommes indignés ; plus nous sommes frappés par l'horreur, plus nous cherchons à comprendre » (III 341). D'une autre part, un travail reconnaissant de la mémoire de la souffrance et de la souffrance de la mémoire : « une historiographie peut être sans mémoire, lorsque seule la curiosité l'anime. Elle vire alors à l'exotisme, ce qui n'a

rien de répréhensible (...). Mais il y a peut-être des crimes qu'il ne faut pas oublier, des victimes dont la souffrance crie moins vengeance que récit. Seule la volonté de ne pas oublier peut faire que ces crimes ne reviennent *plus jamais* » (III 342).

Voilà donc le sens dernier de ce remplissement quasi-intuitif offert par la fiction aux événements *horriblement* uniques. À vrai dire (pour en finir avec une toute petite note critique), plutôt que du remplissement tout court, cette troisième figure constitue l'*exigence* du remplissement et sa justification. Elle ne vise pas n'importe quel *effet* produit par la fictionnalisation des événements dans un récit, mais c'est cette fictionnalisation qui constitue elle-même, sinon l'effet des événements passés, au moins leur conséquence souhaitable et la réponse due : « l'horreur s'attache à des événements qu'il est nécessaire de *ne jamais oublier* » (III 340). Là, c'est le syntagme « il est nécessaire de » qu'il faudrait souligner. *Il faut en dépeindre*, car de tels événements frappent en profondeur le sentiment éthique, donnent à penser, et demandent mémoire. En fin de compte, le récit historique, par le biais de la fiction, doit en l'occurrence prendre en charge l'obligation éthique de maintenir le passé *vivant*¹⁷⁸.

¹⁷⁸ À bien y regarder, notre note va –rétrospectivement– assez loin, jusqu'à la rencontre de ce que Ricœur nommait dans la première partie de TR « la pre-histoire du récit », et plus précisément encore, les histoires qui *plaident récit*. De ce fait, Ricœur ne parle plus en l'occurrence d'un *effet* de fiction mais bien au contraire de sa fonction de « secours ». Or, un tel secours est par définition *postérieur* aux événements à secourir. Bref, *s'il faut raconter*, c'est parce qu'il manque encore –en fait et surtout moralement– le récit. En ce sens, tout l'argumentaire se tient donc au niveau pratique, voire éthique : il faut justifier le fait que le *tremendum horrendum* soit représentable, car il faut correspondre à un sentiment « éthique ». Ce n'est pas le rapport texte-lecteur qui est ici en jeu, mais plus fondamentalement le besoin d'écrire pour ne pas oublier : tout se joue alors avant le texte lui-même, qui doit en être une sorte d'issue, de justice et d'espoir. D'un autre côté, disons que le *fascinosum* donne lieu à l'exacte contrepartie de l'*horrendum* : une épopée admirable et une mémoire de la gloire, qui surmonte l'oubli en tant que renommée durable de l'héros (III 342). Enfin, disons que dans MHO, Ricœur s'est de nouveau donné, et plus largement, à une méditation sur l'horreur historique. Il signale alors le fait que la qualification légale des événements de la *Shoah* en tant que « crimes de masse » constitue une autre façon de dire l'*horrendum* : « une telle qualification légale dément la thèse selon laquelle Auschwitz serait indicible à tous égards. On peut en parler et on doit en parler » (MHO 338 n. 44). Et encore il faudrait explorer « de modes d'expression alternatifs, éventuellement liés à d'autres supports que le livre donné à lire : mise en scène théâtrale, film, art plastique » (MHO 337). Du point de vue méthodologique, Ricœur place la discussion d'emblée dans la partie épistémologique ; or, sous le nom de « limite de la représentation » ou de « controverse des historiens » (*Historikerstreit*) il est clair qu'il s'agit d'une réflexion méta-figurative, d'une controverse *critique*. De ce fait, il y reviendra à plusieurs reprises sous le cadre proprement ontologique essayant, en particulier, de surmonter la

Si ces trois modalités concluent les exemples de fictionnalisation de l'histoire, l'autre volet du chapitre 5, inversement consacré à « *la historisation de la fiction* », montre aussi au moins un aspect qui, ne fût-ce que par choc en retour, s'adresse encore à l'histoire. Si le *vraisemblable* travaille du dedans le récit de fiction, c'est parce qu'il fait signe vers le passé (de l'histoire). Un indice en est la distanciation temporelle, posée grammaticalement, entre la voix narrative et ce qui est raconté: « il était une fois » (III 343). Pour elle, pour une telle voix qui parle, tout ce qu'elle raconte *a eu lieu* (III 344). Mais c'est surtout en raison du lien entre la vraisemblance et la persuasion que l'histoire y est impliquée. En effet, « ce qui a eu lieu » est évidemment possible –comme disait Aristote- ; de ce fait, la fiction s'y adresse pour donner persuasion à son discours. Or, outre ce recours de la fiction à l'histoire comme assurance du persuasif, ce qui intéresse Ricœur c'est la suggestion qu'il y a là quelque chose comme un passage sous-tendu entre les « possibles irréels » de la fiction et les « potentialités » de l'histoire. Or ce passage n'est autre que le *vraisemblable*, qui recouvre à la fois le possible comme passé et le passé comme possible. Une dernière opération fictive, et pour l'histoire peut-être l'hypothèse la plus risquée, en sorte : « le *quasi-passé* de la fiction devient ainsi le détecteur des *possibles enfouis dans le passé effectif* » (III 347). Si le passé devient un piège, un fardeau ou une énigme pour l'historien (peut être un combat qu'il ne veut pas livrer), il se peut que le poète soit capable de révéler le non dit de la tradition.

dualité entre jugement historique et jugement moral non pas par le biais d'une fonction fictive qui reste une exigence éthique, mais par la figure pratique du « citoyen responsable » en tant que singularité exemplaire donnant lieu à la promesse « d'en éviter le retour », acte alors capable d'arracher le sujet au cercle infernal de l'inculpation-disculpation. Cf. MHO 182, 329 – 339 ; 358 ; 387 ; 422 –436. En même sens, Paul RICŒUR, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », en: *Annales. HS* (juillet – août 2000), n° 4, pp. 742 – 745 : « quelque chose de terrible (...) est arrivé, qui demande à être dit afin de ne pas être oublié » (p. 744).

Le chapitre de l'entrecroisement intentionnel atteint ainsi sa fin, et de ce fait la refiguration du récit historique. Les trois connecteurs du passé daté et la représentance du passé reconstruit ont été revisités en tant que structures où l'imagination exerçait déjà divers rôles. Mais c'est surtout le passé refiguré des modalités fictives qui accomplit le sens du « se figurer que ». Selon ce qu'on a dit, les effets empruntés par l'histoire à l'écriture de fiction ont été finalement au nombre de deux : le voir du lecteur est celui d'une tradition vraisemblable et persuasive, et celui d'une hallucination acceptée et surveillée. Du point de vue méthodologique, plutôt que vers la réalité du passé, il semble que c'est vers la flexion entre refiguration et configuration que nous sommes venus. Le commencement du chapitre l'avait dit : c'est le triomphe de la notion de « figure », et non pas de celle de « réalité » ou de « passé réel » (la position *épistémologique* donnée au thème dans MHO va dans ce même sens : avant l'ontologie herméneutique, et avant la représentance). De son côté, la représentation des événements uniquement uniques a été placée d'emblée au niveau d'une discussion éthico-politique et non pas rhétorico-fictive : si de tels événements *doivent être racontés* c'est justement parce qu'ils mettent en question *du dehors* une vision purement rhétorique ou fictive du récit historique. Il s'agit donc d'un engagement *dû* face à certains faits du passé et non pas des effets produits par n'importe quelle lecture de textes (l'importance et la dissémination de ce sujet dans MHO semblent le confirmer). Enfin, les emprunts réciproques donnent à l'histoire même la possibilité de tout laisser à la fiction, quand elle ne peut ou ne veut plus dire, documenter, ou placer sous les yeux. Tout compte fait, il se peut que l'irréel ait été, autrefois, réel. Et encore une chose : après l'entrecroisement montré, a-t-on rempli le sens du « temps humain » ? À vrai dire, il semble que, dans le cas du récit historique, ce chapitre a parlé aussi plus de figure, d'image et de devoir que de temps. Jamais l'aporie de la double perspective n'a été

mentionnée. Enfin, sur le temps historique, quasiment tout semble avoir été dit dans le premier chapitre.

Nous voici à la fin de notre parcours. La question se pose encore une fois : qu'est-ce qu'en fin de compte *refigurer l'histoire à partir d'un récit* ? Le triomphe de la notion de figure, n'est-elle pas elle-même un triomphe (et une figure) énigmatique ?

CONCLUSION

LA FIGURE ÉNIGMATIQUE DU MONDE PASSÉ

S'il n'y a pas de point final pour la pensée (v. g. de l'histoire), il y en a toujours pour un texte. Notre parcours, provisoirement au moins, a accompli ainsi son trajet. Peut-on alors en tirer une figure finale ? Après tant de traits et tant de mouvements pour cerner la question, quelle est la « réponse » offerte par Ricœur au problème de la référence ou refiguration du récit historique ? Essayons d'emblée un bref regard en arrière sur le tout des analyses vues, pour ensuite préciser finalement le point.

Trois étapes essentielles ont marqué notre chemin. Premièrement, une brève présentation de l'ensemble de TR, avec ses deux thèses centrales concernant la corrélation *temps – récit* et la distinction entre sens et référence du discours. À partir de cela, l'horizon s'ouvrait d'une réplique à l'aporie du temps pensé (en l'occurrence, l'aporie de l'occultation mutuelle du présent élargi et des instants infiniment successifs), sous le signe précis d'une *refiguration narrative*. C'était donc dans cet ample encadrement poético-temporel qu'il fallait interroger la place et la portée de la visée référentielle du récit historique.

Ensuite, et en tant que conséquence directe de cette direction narrative de la réplique cherchée, on a dû gagner, préalablement au traitement direct du récit historique, l'horizon interprétatif du modèle général de la triple mimésis, qui donne une place déterminée à la refiguration, en tant que l'aval d'une configuration qui est enracinée dans le monde de l'agir humain. Alors, à partir de cette *fonction pivot* de

mimésis II, un clair schéma d'interprétation des rapports entre discours et réalité ou langage et culture surgit : au sens strict, toute *refiguration* du monde pratique, qui a ses origines dans le monde préfiguré de l'action, *passé par la configuration d'une intrigue*. Bref, l'interprétation novatrice de l'action et du temps est médiatisée par la totalité intelligible et temporelle d'une action racontée : cette figure donne à voir les événements tels qu'ils sont mis en intrigue et le temps comme recollection successive et configurante. Or, de ce fait, cette position centrale de la mise en intrigue nous a servi maintes fois de fil conducteur pour proposer une certaine réorganisation de divers sujets concernés et par les trois moments mimétiques et par la suite du texte. En ce sens, le fait que Ricœur laissât expressément ouverte la structure catégorielle de mimésis I (ce qui d'ailleurs est renforcé du fait qu'elle ne reçoit aucun traitement séparé dans la suite de TR) a été décisif. C'est ainsi que, outre la triple distinction faite par l'auteur du sémantique, du symbolique et de l'intratemporel, on a pu assigner en principe à mimésis I, à partir de certaines traces, parfois marginales, laissées par le discours du propre Ricœur, les paradigmes de l'imagination, le symbolisme et profondeur de la tradition, enfin les autres dimensions de la temporalité du monde vécu (par exemple, cette même recollection du temps ; et la voie restait ouverte encore pour une convergence de linéarité du physique et « temps-pour » de l'existence). D'autre part, on a vu que, finalement, l'orientation vers le récit n'est plus qu'une orientation *possible* du sens de l'agir, et aucunement nécessaire. C'est même cette possibilité qui fonde l'*exigence* morale ou éthique de raconter l'histoire de la souffrance, dont l'oubli ne serait qu'une variable du mensonge et de l'injustice. Or, tout cela a été décisif au moment d'interpréter les traits qui dessinent la refiguration du récit historique dans la partie IV. Tout compte fait, cette structure ouverte du préfiguratif permet à la limite un élargissement de tous les rapports entre langage et monde en tant que cercle herméneutique en deçà de l'intrigue. Pour sa part, dans l'autre pôle de l'arc mimétique, mimésis III présentait

une description minimale mais suffisamment distincte de la visée référentielle du texte en tant que *monde de pouvoir-être*, insistant sur le fait que c'est le *lecteur* qui, dans l'interaction d'avec les références ouvertes par un texte, en accomplit le sens discursif pour finalement s'en approprier et changer sa vie (le plaisir d'apprendre et la résolution cathartique de la *Poétique* d'Aristote devenaient alors le signe d'une plus ample enquête possible sur l'impact ou les *effets* de la littérature sur la vie individuelle et communautaire). Or, outre ces contenus particuliers, on a relevé quelques traits généraux de ce modèle refiguratif d'une importance décisive : en premier lieu, sa condition *commune* à fiction et histoire. La remarque était nécessaire parce que, en vertu du rythme double de la partie IV, celle-ci donnera à la même problématique du monde et de la lecture une allure purement fictive. Tout compte fait, la réponse articulatoire du sens existentiel de l'acte de lire excède le récit de fiction, inclut le récit historique, et peut-être touche le point où cercle mimétique et cercle herméneutique s'entrelacent sans reste. En deuxième lieu, un certain décalage entre l'intenté du monde et celui du temps de l'agir, lisible déjà dans les diverses définitions du refiguratif données, mais surtout exprimé dans les analyses effectivement portées au jour par Ricœur. Ainsi, on a pu constater que le modèle général pouvait en même temps décrire l'intersection du monde et du lecteur, sans entrer réellement dans la problématique du temps *raconté*. À ce sujet, tout semblait être ici ajourné aux analyses de la partie IV (où d'ailleurs la disjonction se répète : connecteurs du temps d'un côté, passé « réel » de l'autre ; on y reviendra tout de suite). Enfin, le silence du modèle refiguratif en ce qui concernait la « vérité » du récit nous laissait dans une position inquiétante pour la perspective de la référence par traces du récit historique et de sa réciprocité dissymétrique par rapport à la fiction.

En troisième et dernier lieu, ayant donc comme arrière plan cette compréhension du cercle mimétique, on a entamé le chemin propre du refiguratif

selon l'exposé final donné au sujet dans la *Poétique du récit* du dernier volume de TR. Une fois précisée la distinction, voire la discontinuité entre l'histoire racontée, corrélative de l'aporie de la double perspective du temps, et l'histoire faite et subie, visant l'aporie de la totalisation du temps (dont les *Conclusions* de TR en remarquent le sens et MHO devient notre complice), on a pu limiter nos analyses à ce qu'on a appelé l'ontologie narrative de la *Poétique du récit*, laquelle se ferme avec l'entrecroisement des visées intentionnelles du chapitre 5. Alors, on pourrait dire que là se trouvaient les limites imposées par la thèse langagière du sens et de la référence du discours narratif à la thèse de la corrélation entre temps et *récit* : seulement à ce niveau Ricœur dira que la réplique poétique est « largement positive » (III 437). Du même coup, le sens de la refiguration du récit historique se jouait dans ces premiers chapitres de la *Poétique*.

Deux types de conclusions ont résulté à partir de la lecture de cette *Poétique* à l'aune du modèle général : méthodologiques d'un côté, conceptuels de l'autre. Mais les deux, à coup sûr, entrelacés, car le changement du destin méthodologique de certains thèmes décide finalement du contenu propre du refiguratif. Selon ce qu'on a vu, Ricœur traite séparément du temps historique (chapitre 1), du réel passé (chapitre 3) et de sa fictionnalisation (chapitre 5). Disons d'ores et déjà que ce processus, interprété comme un chemin du plus réel au plus imaginaire, donnait beaucoup plus que la seule réplique temporelle cherchée. Mais encore, un passage par le chapitre 4, consacrée au monde et à la lecture sous le cadre du récit de fiction nous semblait aussi incontournable. On verra tout de suite pourquoi ; mais allons-y progressivement.

Le premier chapitre prenait directement en charge la question du temps. Trois connecteurs donnent là la médiation cherchée capable enfin de réinscrire le temps vécu dans le temps cosmologique. D'un côté, ils dépassent, tour à tour, la contrariété pensée entre l'immensité astrale du temps et la brièveté de la vie humaine, entre la

condition privée et celle publique et anonyme du temps et de la mort, enfin entre la chronologie et la profondeur d'un temps vécu ; d'un autre côté, ils donnent un sens positif à la contamination de l'existential et l'empirique, liant le temps physique d'un remplacement biologique avec le temps intérieur des rythmes sociaux, et aussi enchaînant le temps vécu d'un vestige, signifiant le passé d'un passage, au temps successif d'un effet, renvoyant à une cause marquante. Ce qui était aporétique et incommunicable, à savoir le temps différemment pensé « sans » ou « avec présent », devient alors pensable et surtout *maniable*, en tant que tiers-temps historique. Nous avons alors montré que toutes ces analyses se tiennent en deçà de la problématique du récit historique. De ce fait, du point de vue méthodologique, il fallait essentiellement conclure ceci : la place originare de ces connecteurs ne se trouve pas véritablement après le récit, sous le cadre refiguratif, mais avant, c'est-à-dire, dans mimésis I. S'il en est bien ainsi, ne peut-on conclure qu'un grand élargissement des structures du monde vécu y arrive ? Et, conséquemment, la réplique à la première aporie de la temporalité, ne se trouve-t-elle pas déjà au milieu de la praxis, lorsqu'on règle nos rendez-vous selon le calendrier ou l'horloge, lorsqu'on fait l'expérience générationnelle de la naissance, de la mort et du remplacement, enfin, lorsqu'on suit la signifiante de n'importe quelle trace ou vestige ? Certes, en faisant usage de ces connecteurs, le récit peut encore jouer plus ou moins librement avec leurs rapports. Mais l'expérience du dépassement de l'aporie, de la suture et la réciprocité des niveaux de temporalisation est toujours déjà dans le mouvement de la vie¹⁷⁹.

Dans l'autre extrême des analyses refiguratives, le chapitre 5 montrait les structures imaginaires et fictives agissant dans tout récit historique, au profit d'un remplissement quasi intuitif du « passé ». Or la description donnée des événements horriblement uniques indique que toute sa problématique correspond à un niveau

¹⁷⁹ Ne peut-on envisager, à partir de cela, tout un travail à faire sur la pensée du temps avant le récit, voire *hors récit* chez Paul Ricœur ?

plutôt éthique, ou éthico-politique, que rhétorique ou fictif. Ils rejoignent ainsi l'exigence éthique déjà pointée au niveau de mimésis I. Dans les deux cas, c'est bien la perspective réflexive qui change. Non seulement le centre se déplace du poétique vers l'éthique, mais vers le dévoilement d'un sens normatif dans l'agir lui-même : il faut justifier éthiquement le devoir de mémoire et d'écriture par rapport à certains événements du passé. Il s'agit ici, à proprement parler, d'un récit juste *encore à faire*, d'un récit *du*. En conséquence, il ne reste, quant à la fictionnalisation du récit historique, que les effets de visibilité et lisibilité par lesquels un lecteur en même temps sent le rassurement d'une intrigue vraisemblable et persuasive, et l'exigence d'un contrôle vigilant face à l'emplacement d'une hallucination « sous les yeux ». Or, il est clair qu'empruntant expressément à la fiction ces effets, l'histoire ne peut point encore produire ce qu'elle doit produire comme son *propre* discours : une intrigue dont les événements *se sont effectivement passés*. Bien que ces deux aspects entrent déjà dans le rapport du texte au lecteur, ils semblent encore être trop proches des structures de *configuration* du récit, du pure imaginaire, du *comme-si*, bref des *effets du réel*. Le chemin en avant vers le plus imaginaire nous a poussés finalement en arrière. Le voir-comme et le lire-comme ne montrent (ni pouvaient montrer) aucunement l'asymétrie dans les visées référentielles d'histoire et de fiction, mais bien au contraire, seulement leur réciprocity imaginaire.

Alors, si le temps des connecteurs se déplace en général vers mimésis I, et si les effets de fictionnalisation ne peuvent pas témoigner de la force ontologique du récit historique, c'est donc seulement le chapitre *central* qui concentre, au sens strict, la pensée de Ricœur sur le refiguratif dans le récit historique. Tout compte fait, dans le cadre de cette ontologie narrative, c'est celui-ci qui traite expressément *de la réalité* du passé. Or rien ne serait à refigurer sans quelque chose de « réel ».

Qu'en est-il donc de cette mention ontologique propre de l'histoire racontée ? Ricœur lui donne un *nom* qui tient compte de la condition discursive de l'aporie du

présent du passé : *représentance*. Cette représentation changée, qui casse le subjectivisme pour exercer la suppléance des choses (passées), concentre la tension entre la prétention de reconstruire les faits et leur absence implacable, entre l'aspiration de correspondance et son remplissement irréalisable, entre le discours signifiant et une apparition à jamais perdue. Bref, le récit historique seulement peut *tenir lieu* du passé, qui a disparu, qui ne revient pas, qui n'apparaît plus. *La représentance est cette énigme* (le mot écrit maintes fois par Ricœur). Mais n'y en a-t-il pas une articulation conceptuelle ? Certes, mais *seulement* conceptuelle, où ce nomme est remplacé par un rapport dialectique à trois termes : identité et différence dans la ressemblance analogique d'un voir-comme. Bref, une invitation à prendre ensemble être *et* non être, présence *et* absence, présent *et* passé. Mais en fin de compte, peut-être rien de plus qu'un exercice conciliateur et un jeu intrépide d'une pensée (comme n'importe quelle pensée) traquée par « la question la plus embarrassante ». En tout cas, elle aussi une articulation énigmatique, comme dit encore Ricœur, dont la distance temporelle, et peut-être aussi la véhémence ontologique, semble en l'occurrence fuir (en arrière) tout réseau tropologique. Lieutenant d'un passé absent, la représentance n'est donc plus que le nom de ce paradoxe d'un présent discursif d'un autre qui n'est plus. Seule la trace, à laquelle le récit historique s'adresse, semble assurer l'objectivité requise ; or la trace, qui résiste à la fois à la spéculation et à la fantaisie, est elle-même (déclarée) énigmatique. Si elle constitue le vestige dont l'exigence progressive de justesse discursive repousse la fiction, elle met en outre la refiguration mimétique dans le cercle infini de l'interprétation. Visant la trace, le récit historique peut même redoubler l'absence, en tant que signe d'un autre signe qui signifie *toujours* en absence. Et encore, la trace pouvant disparaître... En fin de compte, les événements ont dû se passer comme il est dit *dans le récit*.

Et pourtant, c'est justement cette structuration mimétique qui permet en outre une sorte de compensation de la déficience ontologique de l'absence, et de la finitude reconstructive de la correspondance. Autrement dit, le récit d'histoire est aussi ce texte à lire, dont la lecture accomplit le sens. De ce fait, outre ce monde *avant* nous, passé, reconstruit et perdu, nous avons toujours aussi un monde présent et projeté *devant* nous, possible, toujours naissant. Or à vrai dire, ce n'est qu'un seul et même monde. C'est la représentance qui constitue ce monde, comme l'ensemble de références ouvertes par le récit et offertes donc au lecteur. En invitant à voir le passé comme..., le récit d'histoire opère en même temps la révélation des possibilités d'agir et de transformation de la vie. En ce sens, il vaut bien la peine pour l'histoire de courir le risque du fictif comme ce récit lieutenant qui implique aussi la puissance ontologique de l'œuvre d'art. Et peut-être avec cet avantage signalé déjà par la *Poétique* d'Aristote : « ce qui a eu lieu, il est évident que c'est possible » (*Poétique* 1451 b 17 – 18). On trouve alors l'icône d'une réalité, passé *et* présent, toujours en mouvement. Ici, la marque du non-être passé est contestée non pas par la correspondance souhaitée de l'être présent, mais plutôt par l'accroissement imaginaire de l'être possible. C'est le sens même de la refiguration comme augmentation de sens du monde qui se montre. Si elle renouvelle la façon de voir l'histoire, tant de fois harcelée dans le circuit de la métaphore morte, elle peut aussi renouveler la façon d'agir dans le présent. À ce point, même les modalités fictives de l'histoire entrent en jeu : persuasion, vraisemblance et hallucination contrôlée pour mieux interpréter le monde présent.

Alors, il semble que la visée ontologique du récit historique, le sens même de sa refiguration rassemble ainsi le double jeu de l'avant et du devant, du manque et de l'iconicité, de l'indirection signifiée et de la proposition jetée, de l'invisible et de l'hallucination, bref, du passé possible et du possible présent et futur. Si la vérité doit trouver ici sa place, elle le fera aussi sous le double régime d'une vérité de difficile

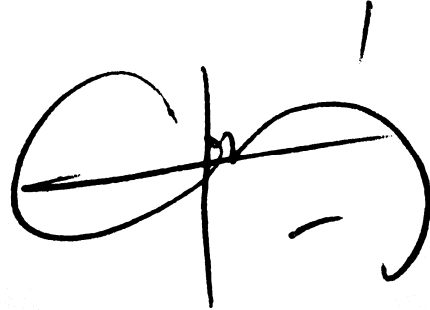
(sinon d'impossible) correspondance, que les traces surveillent, et d'une vérité prospective, qui éveille le pouvoir-être de la réalité donnée. Autrement dit, s'il y a une requête qui vient du passé, le récit octroie une réponse sous la forme de proposition du monde. Lire le monde passé est en même temps révéler un monde possible et opérer une possibilité du monde. Il semble que nous touchons ici la destinée même du cercle mimétique comme cercle herméneutique : le présent du passé arrive comme possibilité de l'appropriation. La refiguration du récit historique, sa « véhémence ontologique », constitue ce nœud aporétique de l'acte où passé dit aussi possibilité¹⁸⁰.

Qu'est-ce que enfin le passé réel d'un récit historique ? Un néologisme, une tentative d'articulation, une indirection infinie, un décalage assujetti, un accroissement iconique, une libération interprétante, une figure créatrice, une action possible. *Implicatissimum aenigma*. Peut-être aussi une erreur, parfois un engagement et une promesse : *nous venons de gagner l'action*.

Où seront les siècles ? / Où le rêve d'épées que les tartares rêvèrent ? Au terme de cette enquête sinueuse, une phrase retentie dans ma mémoire : « le rapport entre fiction et histoire est assurément plus complexe qu'on ne le dira jamais » (III 280). *Plus complexe qu'on ne le dira jamais...* Outre le va-et-vient des arguments, il

¹⁸⁰ La lecture ne dépasse-t-elle pas finalement toute la problématique ontologico-épistémologique ? N'est-elle pas, en tant qu'*acte*, le pont jeté que de l'ontologie narrative nous amène vers le présent de l'initiative ? (même si Ricœur signalera plutôt son lien avec le rapport aux traditions ; III 402) À regarder de plus près, c'est l'interprétation comme agir qui est ici en jeu. Faisons une dernière et tardive citation : « en caractérisant l'interprétation comme appropriation, on veut souligner le caractère "actuel" de l'interprétation : la lecture est comme l'exécution d'une partition musicale ; elle marque l'effectuation, la venue à l'acte, des possibilités sémantiques de texte. Ce dernier trait est le plus important car il est la condition des deux autres : victoire sur la distance culturelle, fusion de l'interprétation du texte à l'interprétation de soi-même. En effet, ce caractère d'effectuation, propre à l'interprétation, révèle un aspect décisif de la lecture, à savoir, qu'elle achève le discours du texte dans une dimension semblable à celle de la parole » (TA 153). De ce fait, la lecture semble finalement appartenir en même temps à mimésis I, à mimésis III et à l'ontologie de la conscience historique. Ce n'est pas par hasard si TR y revient à plusieurs reprises et dans des différents contextes. Outre le modèle général et le chapitre 4 commenté plus haut, voir par exemple III 327 – 328, 443 et 447. La dispersion du thème n'est point moins étonnante dans MHO, v. g. 209, 295, 302, 339, 515, 518, etc.

semble que Ricœur nous a appris silencieusement une chose fondamentale : que la réponse de la philosophie peut être aussi une question sans réponse.

A handwritten signature in black ink, consisting of a large, stylized 'F' followed by a vertical line and a large, rounded 'C'.

Federico Alfredo Chacón

Licencié en philosophie (U. N. Cuyo)

Avocat (U. Mendoza)

BIBLIOGRAPHIE

1. BIBLIOGRAPHIE DE PAUL RICŒUR

Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique (Paris, Seuil, 1969) ; en particulier les articles suivants :

- « Structure et herméneutique » (1963), pp. 31 – 63 ;
- « La structure, le mot, l'événement » (1967), pp. 80 – 97 ;
- « Heidegger et la question du sujet » (1968), pp. 222 – 232 ;
- « La question du sujet : le défi de la sémiologie » (1967), pp. 233 – 262.

« Signe et sens », en *Encyclopaedia universalis, XII* (Paris, Encyclopaedia Universalis France, 1972), tome XII, pp. 1011 - 1015.

La métaphore vive (Paris, Seuil, 1975).

Interpretation theory. Discourse and the surplus of meaning (Texas Christian University Press, 1976).

« Le discours de l'action », en: RICŒUR, Paul et TIFFENEAU, Dorian (eds.), *La sémantique de l'action* (Paris, CNRS, 1977), pp. 1 - 137.

« La fonction narrative et l'expérience humaine du temps » ; en CASTELLI, Enrico, *Esistenza, mito, ermeneutica* (Padova, CEDAM, 1980), vol I, pp. 343 – 367.

« Poétique et symbolique » ; en Bernard LAURET et François REFOULÉ, *Initiation à la pratique de la théologie* (Paris, Cerf, 1982), tome 1, pp. 37 – 61.

Temps et récit I. L'intrigue et le récit historique (Saint-Amand, Seuil, 1983).

Temps et récit II. La configuration dans le récit de fiction (Saint-Amand, Seuil, 1984).

Temps et récit III. Le temps raconté (Saint-Amand, Seuil, 1985).

Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II (Paris, Seuil, 1986); les articles les plus importants au sujet de notre enquête sont les suivants :

- « De l'interprétation » (1983), pp. 11 - 35;
- « La fonction herméneutique de la distanciation » (1975), pp. 101 - 117;
- « Qu'est-ce qu'un texte? » (1970), pp. 137 - 159;
- « Expliquer et comprendre. Sur quelques connexions remarquables entre la théorie du texte, la théorie de l'action et la théorie de l'histoire » (1977), pp. 161 - 182;
- « Le modèle du texte: l'action sensée considérée comme un texte » (1971), pp. 183 - 211;
- « L'imagination dans le discours et dans l'action » (1976), pp. 213 - 236;
- « La raison pratique » (1979), pp. 237 - 259;
- « L'initiative » (1986), pp. 261 - 277;

- « Herméneutique et critique des idéologies » (1973), pp. 333 - 377.
- « De la volonté à l'acte. Un entretien de Paul Ricœur avec Carlos Oliveira » (1986), en :
BOUCHINDHOMME, Christian, ROCHLITZ, Rainer (dir.), « *Temps et récit* » de Paul
Ricœur en débat (Paris, Cerf, 1990), pp. 17 - 36.
- « Mimésis, référence et refiguration dans TR », en : *Études phénoménologiques* (1990), 11.
Soi-même comme un autre (Paris, Seuil, 1990).
- Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle* (Paris, Esprit, 1995).
- La critique et la conviction. Entretien avec François Azouvi et Marc de Launay* (Paris,
Calmann-Lévy, 1995).
- Lectures 2* (Paris, Seuil, 1999) ; en particulier :
- « Une reprise de *La Poétique* d'Aristote » (1992), pp. 466 - 480;
- « Préface à *Heidegger et le Problème de l'histoire* de Jeffrey Barash » (1988), pp. 294
– 303 ;
- « Interprétation » (1989), pp. 453 – 458.
- La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris, Seuil, 2000).
- « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », en : *Annales. HS*, (juillet – août
2000), n° 4, pp. 731 - 747.
- « Mémoire : approches historiennes, approche philosophique », en *Le Débat* (2002/5),
n°122, pp. 41-61.
- À l'école de la phénoménologie (Paris, Vrin, 2004).
- Écrits et conférences. Tome 1 : « Autour de la psychanalyse »* (Paris, Seuil, 2008) ; en
particulier l'article « La vie : un récit en quête de narrateur » (1986), pp. 257 – 276.

2. BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

- ARISTOTE, *La Poétique*, texte et trad. fr. par R. Dupont-Roc et J. Lallot (Paris, Seuil,
1980).
- *Rhétorique*, tome I II, texte et trad. fr. par M. Dufour (Paris, Les Belles Lettres, 1960);
et tome III, par A. Wartelle (Paris, Les Belles Lettres, 1973).
- AUGUSTIN, *Confessions*, trad. fr. par E. Tréhorel et G. Bouissou, sur le texte de M.
Skutella (s/l, Desclée de Brouwer, 1962), « Bibliothèque augustinienne », t. XIV.
- BENVENISTE, Émile « Le langage et la expérience humaine », dans : *Problèmes du
langage* (Paris, Gallimard, 1966).
- BORGES, Jorge Luis, *Nueva antología personal* (Buenos Aires, Emecé, 1968).

- BOUCHINDHOMME, Christian, ROCHLITZ, Rainer (eds.), «*Temps et récit*» de Paul Ricoeur en débat (Paris, Cerf, 1990).
- BUSANICHE, José Luis, *San Martín vivo* (Buenos Aires, Nuevo Siglo, 1995).
- GADAMER, Hans Georg, *Vérité et méthode*, trad. fr. par P. Fruchon, J. Grondin, et G. Merlio (Paris, Seuil, 1996).
- GREISCH, Jean, *Le cogito herméneutique* (Paris, Vrin, 2000).
- *L'Arbre de la vie et l'Arbre du savoir* (Paris, Cerf, 2000).
- *Paul Ricoeur. L'itinérance du sens* (Grenoble, Million, 2001).
- HEIDEGGER, Martin, *Sein und zeit* (Tübingen, Max Niemeyer, 1967), *Être et temps*, trad. fr. par Emmanuel Martineau (Paris, Authentica, 1985).
- HUSSERL, Edmund, *Husserliana* vol. X, *Zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins (1893-1917)*, édité par Rudolf Boehm (La Haye, M. Nijhoff, 1969) ; *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps* (Paris, PUF, 1964), trad. fr. par Henry Dussort.
- KANT, Immanuel, *Kritik der reinen Vernunft* (Hamburg, Felix Meiner, 1956); *Critique de la raison pure* (Paris, Flammarion, 2006), traduction, présentation et notes par Alain Renault ; index analytique établi par Patrick Savidan.
- PLATON, *Le sophiste*, trad. fr. par Nestor Luis Cordero (Paris, Flammarion, 1993).
- REVAULT, Myriam, et AZOUVI, François (dirs.), *Cahier de l'Herne – Ricoeur*, (Paris, L'Herne, 2004).
- WITTGENSTEIN, Ludwig, *Recherches philosophiques*, trad. fr. par F. Dastur. M. Élie, J. L. Gautero, D. Janicaud, É. Rigal (Paris, Gallimard, 2004).

TABLE DE MATIÈRES

INTRODUCTION.....	9
I. HORIZON APORÉTIQUE ET REFIGURATION CHERCHÉE	
<i>Les thèses générales et la structure de Temps et récit</i>	17
II. LES CHEMINS DU CERCLE MIMÉTIQUE	
1. <i>Introduction</i>	27
2. <i>Une figure préalable, un récit possible, quelques récits dus</i>	30
Récapitulation : l’horizon ouvert de mimésis I.....	36
3. <i>La figure effective et la vie possible</i>	38
Récapitulation : innovation figurative et tension traditionnelle.....	45
4. <i>La figure interprétée ou la différence de l’existence</i>	47
a. Le témoin transcendant de la littérature et l’asymétrie de visées.....	51
b. La charnière herméneutique de la lecture : vivre une histoire	56
Récapitulation : de la véhémence ontologique, du silence du temps, de la vérité absente.....	60
III. L’ONTOLOGIE NARRATIVE DU PASSÉ RACONTÉ	
1. <i>Introduction</i>	65
2. <i>Le tiers temps historique et le lieu du dépassement de l’aporie</i>	70
a. L’existence au rythme du cosmos.....	71
b. L’existence au rythme du « corps » physique et social	75
c. Les témoins du passage de l’existence.....	87
3. <i>Le récit tenant lieu du passé : une articulation nommée « représentance »</i>	96
4. <i>Excursus : la lecture des romans et l’ébranlement du quotidien</i>	108
5. <i>Le passé et les pouvoirs de l’imagination</i>	112
a. L’imagination à l’œuvre dans le passé daté et reconstruit	114
b. Le remplissement quasi-fictif du passé et une exigence éthique	117
CONCLUSION	
<i>LA FIGURE ÉNIGMATIQUE DU MONDE PASSÉ</i>	127
Bibliographie.....	137

